



HAL
open science

Meet me at the club

Joséphine Coutand

► **To cite this version:**

Joséphine Coutand. Meet me at the club. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-02624792

HAL Id: dumas-02624792

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02624792v1>

Submitted on 26 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

MEET ME AT THE CLUB

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Meet me at the club

Mémoire de Master sous la direction de Laurent Devisme
École d'architecture de Nantes - 2020

Joséphine Coutand

Remerciements

à Laurent Devisme pour l'encadrement de ce mémoire,

à mes compagnons de sorties qui partagent avec moi cette culture particulière de la fête, un engouement pour la danse sans limite et pour la musique électronique de qualité,

au collectif Androgyne pour le lieu et la synergie de fête qu'il a créés, à Nantes ; pour le terrain d'observation et de pratique qu'il m'a ainsi offert,

à Pichatte pour les illustrations de ce mémoire et son énergie débordante dans les nuits du Macadam,

- particuliers et immenses - à Adrien pour ses précieuses références, son temps, son aide et pour aimer débattre et intellectualiser la fête avec moi,

à mes parents et à mon frère pour leur soutien, toujours.

SOMMAIRE

9	DE L'ÉTAT DE FÊTE A L'ESPACE DU CLUB
17	DU DIVERTISSEMENT À LA RECHERCHE

UNE EXPÉRIENCE SPATIALE & SENSORIELLE DU CLUB

25	1. L'APPEL DE LA FÊTE
31	2. CHOISIR SA FÊTE
41	3. EN ROUTE
47	4. A LA PORTE DES ENFERS, L'ENTRÉE DU PARADIS
53	5. ACCEPTER DE SE PERDRE
59	6. LE SON ET SES ARTISANS
69	7. LIBERTÉ SPATIALE, LIBERTÉ D'ÊTRE
79	8. ALTÉRATION DES SENS, PERTE DE REPÈRES
87	9. LE LANGAGE DES CORPS
91	10. LA REVANCHE DES MINORITÉS
95	11. LE CLOSING
99	12. DON'T FORGET TO GO HOME AT SOME POINT

PARTICIPATION & SIGNIFICATION

102	ENJEUX POLITIQUES
104	RÉCRÉATIVE OU PORTEUSE DE SENS ?
106	VALEURS, EN MARGE

ANNEXES

110	BIBLIOGRAPHIE
112	HISTORIQUE DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE
114	ENTRETIEN AVEC ALEXIS TENAUD
148	TÉMOIGNAGES

**MEET ME
AT THE CLUB**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SUJET AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE D'ARTS ET METIERS
DOCUMENTATION
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

DE L'ÉTAT DE FÊTE A L'ESPACE DU CLUB

Introduction à la fête

▶ Jaydee - Plastic Dreams (1993)

Je veux parler dans ce mémoire des fêtes ancrées dans la culture techno, marquées par la culture underground et celle des raves des années 90. Je veux parler des endroits qui les accueillent, des gens qui les organisent et de ceux qui les font vivre ; ce qu'ils ont de particulier, de commun, ce qu'ils revendiquent ou simplement ce qu'ils ont envie de faire et pourquoi ils le font.

Y-a-t-il quelque chose de caché derrière cette musique répétitive, mécanique et ces danseurs zombies ? Est-ce seulement une organisation de *loulous* qui ne veulent pas travailler, qui veulent seulement boire, danser, et marcher à contre courant des normes ? Les clubs techno sont-ils bien les endroits glauques, sales, et drogués que les médias aiment à dépeindre ? Peut-on simplement juger négativement ou n'y-a-t-il pas quelque

chose à comprendre de cette pratique qui concerne quand même une partie non négligeable de la population, et ce depuis bientôt 40 ans ?

Je veux dépeindre ce quelque chose qui existe, qui est parfois pointé du doigt ou mis à mal, et pourtant bien ancré dans les rouages de notre société. J'ai envie de dresser un constat et aussi de donner mon avis sur cette fête si particulière qui englobe de nombreuses questions essentielles : le genre, la sexualité, la tolérance, la transgression, la liberté. Je veux aussi parler de tous les champs connexes qui concourent à cette fête : la musique bien sur mais aussi l'architecture, la scénographie, les arts graphiques et numériques, les performances artistiques...

Quoi qu'on pense de la qualité de cette

musique, elle reste un mouvement d'avant garde, bouillonnant depuis près de 40 ans aux quatre coins du monde. Au delà d'être un espace simplement récréatif, la fête techno est un creuset de créations

et de revendications qui déconstruit les normes qui sont aujourd'hui les nôtres et que l'on tient pour acquises.

La fête et l'état de fête, concepts et théorisations

Qu'est-ce que la fête ? Pourquoi faire la fête ? Qu'apporte ce moment éphémère et irrégulièrement cyclique qui convoque un groupe de personnes plus ou moins nombreuses, plus ou moins issues d'un même milieu social, d'une même tranche d'âge ; parfois dans un endroit dédié à cette activité de divertissement, parfois dans un endroit initialement prévu pour une autre fonction et habillé spécifiquement pour l'occasion ?

J'exclue de ce mémoire les fêtes régies par le calendrier grégorien, les fêtes nationales, les fêtes religieuses ou toute fête ayant un but commémoratif ou institutionnel. J'exclue aussi les fêtes d'anniversaire, de famille ou de bureau. Je parle ici des fêtes qui regroupent des gens d'horizons différents, dans une effervescence commune, autour de la musique et de la danse, pour une nuit ou pour un jour, parfois même deux ou trois...

La fête est une activité. On ne peut que choisir d'y prendre part ou de s'en aller mais c'est une activité qui impose de

choisir car on est forcément acteur dans le concept de fête : c'est un état d'esprit dans lequel on se met avant même d'y prendre part physiquement. C'est une préparation d'abord, relevant quasiment du rite, puis une activité mentale et physique qui peu à peu nous chauffe vers un but flou mais bien réel : une forme de plénitude, un plaisir où seul compte le moment présent et l'environnement qui nous entoure directement.

Aujourd'hui, la fête et la musique vont souvent de pair, s'influençant mutuellement. Le facteur musique est une variable de la fête puisqu'elle est universelle, mondialisée et diversifiée en termes de genres, de techniques, d'origine, etc. : l'ambiance d'une fête et l'état d'esprit du public peuvent aussi être très variées mais ici, on s'attachera à un couple insécable : la musique techno est inséparable des valeurs et des codes qui régissent les fêtes où on l'écoute.

Prenons les choses dans l'ordre. J'aimerais d'abord soulever quelques points qui me semblent un préambule théorique à

propos avant d'entrer dans le vif du sujet.

la fête est libératrice

« Les fêtes semblent partout remplir une fonction analogue. Elles constituent une rupture dans l'obligation du travail, une délivrance des limitations et des servitudes de la condition de l'homme : c'est le moment où l'on vit le mythe, le rêve. On existe dans un temps, dans un état où l'on est seulement tenu de dépenser et de se dépenser. » - Roger Caillois, *L'homme et le sacré*, 1950.

La fête est libératrice pour l'individu : elle permet de se soustraire au temps « utile » du travail, contraint et laborieux, imposé par notre société. La fête est un temps où des individus ordinairement séparés par leur milieu se regroupent et s'extraitent de leurs obligations quotidiennes. Il n'est plus question de penser à ce que l'on a à faire le lendemain. La fête permet de s'extirper vers un imaginaire et de mettre temporairement le réel de côté grâce au contexte de désordre qu'elle instaure.

De tout temps, des philosophes, sociologues et anthropologues se sont accordés à définir la fête comme un échappatoire nécessaire pour le bon fonctionnement de notre société, une soupape de décompression. Une « délivrance » d'après Roger Caillois mais également une parenthèse nécessaire pour un bon retour à l'ordre.

« La fête [...] organise, sinon un désordre, du moins des dérogations à l'ordre, pour obtenir ou réactualiser dans la conscience collective l'assentiment à l'ordre préconisé. » Georges Thinès et Agnès Lempereur, *Le Dictionnaire Général des Sciences Humaines*, 1975.

Au-delà d'être seulement une brèche nécessaire pour accepter son quotidien, certains auteurs décrivent la fête comme profondément ancrée dans nos envies et besoins, presque primale. Michel Foucault écrivait en 1979 que « *La fête, de par sa nature libératrice, aide au retour à l'ordre et à la représentation du réel. [...] Finalement la fête exprime un refoulé collectif inconscient, d'ordinaire difficilement traduisible* ». Cet état que l'individu recherche dans la fête est enfoui et mis de côté dans la journée mais le besoin d'extérioriser et de se défouler est pressant. Plus récemment, Augustin Trapenard évoquait sur France Inter que « *La fête libère la société de ses démons, pas longtemps* » (émission Boomerang 2019). C'est « *un moment qui offre une parenthèse et permet à chacun d'exprimer ce qu'il réprime* » car il y a bien dans la fête cette dimension d'extériorisation mais aussi de hors-temps, hors du réel.

Michel Foucault encore, définit l'espace de fête comme une hétérotopie, un lieu comme espace d'une utopie - autrement dit la fête et l'espace de la

fête est clairement un lieu en rupture avec le temps réel, avec la chronologie traditionnelle.

La fête est libératrice donc. Elle permet de se laisser aller et de dépasser ses barrières quotidiennes, personnelles et sociétales. D'abord mentalement : le temps s'altère, notre esprit ne se projette pas au matin. D'ailleurs, regarder l'heure au milieu d'une soirée est souvent révélateur de la perte de repère temporel : on aurait pu parier qu'il était plus tôt ou plus tard.

Ensuite, la fête libère physiquement : le volume élevé du son favorise la danse, les mouvements de corps instinctifs. La pénombre ou le noir qu'offre le créneau souvent nocturne des fêtes permet également de s'affranchir des regards moralisateurs du monde réel : ce qui est lissé le jour peut s'exprimer la nuit - repaire des styles et des personnalités extravagantes.

La fête est créatrice de liens sociaux

Le bouillonnement et l'effervescence générale produits par le contexte de la fête est facteur de contact. « *Les observateurs ont reconnu en elle le lien social par excellence, celui qui assure avant tout autre la cohésion des groupes qu'il assemble périodiquement* » observe Roger Caillois.

L'état libérateur que génère la fête,

renforcé par les espaces l'accueillant (favorisant généralement une proximité physique entre personnes, par des lieux souvent bondés ou simplement étriqués) pousse les individus à entrer en interaction. Le partage d'une même activité et d'un état d'esprit de lâcher-prise collectif permet et simplifie les rencontres et la communication entre individus de milieux différents, aux convictions variées, initialement réunis non pas dans le but de défendre une position, pour représenter un groupe ou pour réaliser quelque chose que l'on attend d'eux mais simplement par une envie individuelle et désintéressée. Précisons qu'ici individuel et désintéressé ne signifient pas qu'une personne veuille rester seule pendant la fête mais bien qu'elle est seule décisionnaire d'en faire partie ou non. L'absence de barrières et de jugement mais également la liberté d'être à cet endroit à ce moment permet ces échanges divers, libres. Règne simplement la liberté d'exposer un point de vue et d'en écouter d'autres dans un climat de légèreté, favorable à l'écoute et au partage.

L'état de fête est universel et n'a pas de frontières sociales, raciales ou de genre. Les populations, communautés, groupes fréquentant régulièrement une même fête, un même espace de fête, sont tous animés par le désir d'écouter une même musique, ou de se retrouver dans un lieu qu'ils affectionnent pour l'ambiance

ou pour les valeurs qu'il véhicule. Ainsi ces facteurs regroupant des individus diversifiés sont autant de vecteurs de rapprochement, d'interactions et, parfois, de tolérance.

La fête est mythique

Pour les mêmes raisons qu'elle est libératrice, la fête est mythique : elle entre dans le domaine du rêve et de l'imaginaire, une fois encore car elle est en dehors du temps quotidien. Mais au-delà, la fête a un caractère exceptionnel et épique qui la rend mythique. C'est un temps unique - chaque fête est différente - éphémère, souvent riche en péripétie et fragmenté dans l'espace : de lieu en lieu, on explore la nuit et nos états.

L'usage de produits psychotropes est également un facteur de la mystification de la fête car il transforme les perceptions, les rend parfois irréelles ou simplement plus intenses.

Les aventures que l'on se raconte le lendemain perpétuent le mythe et renforcent le fantasme autour de la fête. La fête se narre oralement, avec emphase et nostalgie, insistant sur le caractère rare de ces moments où toutes les planètes se sont alignées, où l'on a ressenti des sensations d'une intensité extrême. C'est ainsi que la fête s'ancre dans les mémoires et nous pousse à recommencer le weekend suivant.

La fête est génératrice d'avant-garde

La fête est un lieu fourmillant, grouillant qui regroupe des gens, des idées, des différences ; les brasse, les entremêle faisant parfois éclore de nouvelles choses : des avant-gardes. La fête qualifiée d'espace d'utopies prend sens lorsqu'elle génère de nouveaux idéaux, de nouveaux principes et courants, s'élargissant bien au-delà de son espace-même et touchant des champs disciplinaires vastes.

Aujourd'hui, bien que 2019 sonne les 30 ans de l'existence de la techno en Europe, il est encore tôt pour avoir suffisamment de recul sur les nouveautés qu'a pu produire ce mouvement. Il est cependant facile d'établir un lien et une comparaison avec le mouvement Disco des années 70 et 80 qui a vu affluer dans ses clubs le jeune milieu artistique et gay parisien révélant nombre de créateurs de mode, chanteurs, écrivains, journalistes, designers, acteurs de la scène française... Prenons comme exemple le Palace, club disco mythique ouvert par Fabrice Emaer dans le théâtre du Faubourg Montmartre, à Paris, en 1978, qui a révélé notamment, dès son ouverture, Grace Jones et eu comme habitués des lieux Thierry Mugler, Yves Saint-Laurent, Serge Gainsbourg, Roland Barthès, Eva Ionesco... Attirant également d'autres célébrités internationales.

A l'instar du Palace, les fêtes techno sont

aussi un espace ouvert aux minorités, noires et homosexuelles notamment. Elles sont un lieu de sécurité et donc d'expression pour ces communautés souvent montrées du doigt. En revanche, si le disco et à fortiori Le Palace sont mondains - on s'y montre, on y rencontre l'élite - Le mouvement techno vise l'extrême inverse. Prônant l'underground, il applique la devise *vivons heureux vivons cachés* et évite le feu des projecteurs. Timide et discret à ses origines, il n'en reste pas moins un catalyseur de créations.

Le club, lieu de cristallisation de la fête

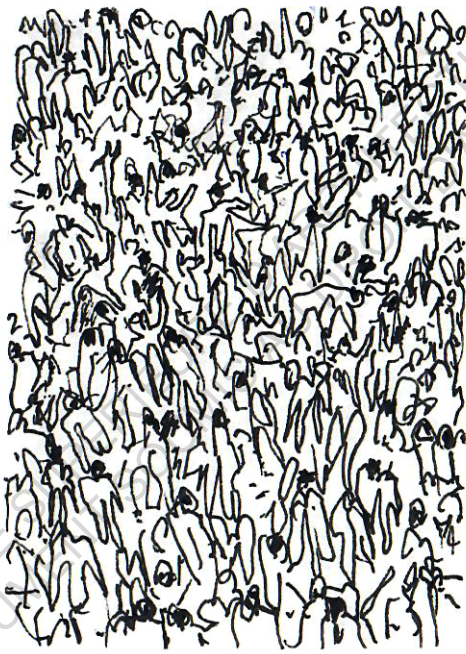
Le développement des fêtes techno s'est souvent fait dans l'illégalité. Ainsi, dans les années 90, les raves anglaises, s'organisent dans des bâtiments abandonnés et des entrepôts péri-urbains - les warehouses -, lieux maquillés pour l'occasion en espace de fête éphémère, rendu à son abandon une fois l'événement terminé. Les free parties, elles, investissent des lieux plus ruraux, champs, clairières, globalement des lieux de plein air. Organisées la plupart du temps sans la moindre concertation avec les mairies, ces fêtes pouvaient prendre des dimensions dantesques et occuper des lieux très variés - comme ce fut le cas à la piscine Molitor en 2001, ou plus de 5000 personnes investirent le bâtiment alors à l'abandon, le temps d'une nuit. Quand les autorités ont commencé à

légiférer pour tempérer la diffusion de ce format de fête, imprévisible et itinérant, les clubs - appellation techno de la discothèque - sont alors devenus les lieux privilégiés de la musique électronique.

En effet, contraint de composer avec les valeurs libertaires de la techno et les contraintes légales, le club en tant que lieu regroupe beaucoup d'enjeux qui me semblaient intéressants à traiter. Mais ce qui me paraît le plus important, c'est que c'est un lieu construit, dessiné et parfois désigné, à contrario des fêtes illégales ou c'est un lieu subi - même s'il est souvent choisi. C'est pourquoi les clubs seront le support principal d'études de ce mémoire, développant des questionnements plus proches de ce que l'architecte peut avoir.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE
DOCUMENTATION
UNIVERSITE DE NANTES
AUTEUR



DU DIVERTISSEMENT À LA RECHERCHE

Qui suis-je ?

▶ Green Velvet & Patrick Topping - Meet me at the club (2014)

Dans un premier temps, il me semble important de me présenter, de la manière la plus objective possible, afin que le lecteur saisisse d'où je suis issue et quelle a été l'évolution de ma pratique de la fête, et sache, par la suite, mieux cerner ma pensée - ce mémoire reste malgré tout basé sur ma subjectivité.

Je suis une femme blanche, hétérosexuelle. J'ai 23 ans et je suis issue d'une famille aisée qui habite le centre-ville de Nantes. J'ai fait mon collège et mon lycée dans un établissement privé catholique où j'ai eu mon bac avec mention, avant d'être acceptée en école d'architecture. J'ai reçu une éducation chrétienne de la part de ma famille, cependant non pratiquante.

A partir de 17 ans, j'ai commencé à sortir de façon encadrée, avec des horaires et

des contraintes comme un weekend sur deux ou de bons résultats à l'école en échange.

La fréquentation des clubs est arrivée avec mes dernières années lycées. Je suivais alors mes groupes d'amis, tous issus du même milieu que moi. Nous allions principalement au Hangar à Bananes, comme à l'Alter Café ou à l'Opium, des bars clubs qui fermaient à 4h, puis au LC Club (actuel Warehouse) et au Téo Club qui proposaient alors des soirées jusqu'à 7h du matin. Je fréquentais des clubs dits commerciaux ou conventionnels : la programmation musicale n'avait alors pas grande importance pour moi bien que j'ai toujours aimé danser, mais le principal était d'être dans un milieu festif avec mes amis qui choisissaient généralement les lieux où nous nous rendions. Nous n'avions

jamais de problèmes pour y entrer, par connaissances interposées nous étions souvent sur liste (entrée gratuite donc) mais nous collions également avec les normes et standards attendus par ces clubs.

Au début de mes études à l'école d'architecture, ma pratique de la fête a évolué tout comme mes fréquentations. J'ai alors délaissé le Hangar à Bananes et je me suis éloignée de mes amis nantais. J'ai, à ce moment-là, rencontré des gens d'horizons différents, issus de milieux sociaux variés qui n'avaient alors pas les mêmes pratiques de la fête que moi, parfois qui n'en avaient pas, et ça a été le moment d'expérimenter ensemble de nouveaux lieux, de nouvelles fêtes.

En deuxième année, mon groupe d'amis de l'école, que j'ai toujours actuellement, était quasiment constitué ; en partageant les mêmes études, nous avons développé les mêmes centres d'intérêt et notamment la fête. Les soirées en appartement les uns chez les autres se sont multipliées puis dans des lieux alliant programmation culturelle et fête, comme le Lieu Unique ou plus tard, le Bras de Fer qui ont été nos repères. J'ai peu à peu glissé dans une pratique «consciente» de la fête, où la programmation musicale, les collectifs d'organisateur et ce qu'ils proposaient gagnaient en importance.

J'ai également rencontré, à ce moment-

là, un groupe d'étudiants en archi plus âgés et plus expérimentés - peut-être plus barrés aussi - avec qui je suis toujours aussi proche aujourd'hui. Ils m'ont certainement apporté, les premiers, une conception de la fête plus libérée, centrée sur la musique (électronique évidemment) et la danse. Ce groupe organisait les célèbres soirées «Colocasept», connues surtout par les étudiants en archi. Un appartement de 53m² où ils vivaient à sept, accueillait alors une centaine de personnes tout au long de la nuit : projections sur les murs de la chambre transformée en pièce de discussions tranquilles et platines vinyle dans le salon où une foule compacte dansait en suant, quelques énergumènes presque nus au milieu. A ce moment-là, je n'avais pas encore de recul pour comprendre que ma pratique de la fête changeait considérablement et que je ne reviendrais jamais à celle initiale - et pour rien au monde !

Le moment décisif a bien-sûr été mon départ à Berlin et les six mois d'Erasmus effectués là-bas. Je partais avec l'idée (encore vague) de découvrir les clubs techno de la ville, accompagnée par une amie, déjà passionnée de la culture techno, qui a eu une place et une importance de taille dans ma découverte de Berlin et de ses clubs. J'ai donc passé six mois à travailler trois jours par semaine à l'école et, le reste du temps, à découvrir la ville et ses nombreux clubs.

C'est en les fréquentant que ma vision de la fête a totalement et irrévocablement changé, j'ai découvert un nouveau monde avec des codes, des valeurs, des concepts de la fête bien différents et une liberté des gens, des corps et des pratiques jamais vue auparavant. J'ai vécu la fête, la musique, la danse bien plus intensément que jusqu'alors et dans une perpétuelle envie de découvertes, d'expériences et de sensations. Berlin a réellement été une claque pour moi, pour ma vision et ma pratique de la fête.

De retour à Nantes, je n'ai pas eu le temps de me demander où j'allais pouvoir continuer à faire la fête de cette manière (jusque là aucun club ne proposait ces ambiances et cette atmosphère si particulière à Berlin). J'avais entendu parler du Macadam par les copains restés à Nantes, c'était le club idéal :

Méthodologie de la recherche

Ce mémoire est le résultat d'une analyse basée sur des recherches théoriques, des observations de terrain, des témoignages et des entretiens ainsi que ma pratique personnelle de la fête en club, depuis trois ans.

Il s'appuie donc, d'abord, sur ma propre expérience de la fête en club techno, à Berlin, d'août 2017 à février 2018 et, à Nantes, de février 2018 à aujourd'hui. A Berlin, les clubs fréquentés sont

programmation musicale pointue, lieu encore peu connu et surtout, les valeurs de la fête underground. Pendant deux ans, j'ai fréquenté le Macadam, j'ai appris à connaître les gens qui y passent leurs weekends et ceux qui l'ont créé, et j'ai aimé de plus en plus les soirées et les valeurs portées par le club, où je retrouvais un peu de la fête connue à Berlin, l'exotisme de la langue en moins peut-être et des points que je développe tout au long de ce mémoire.

Aujourd'hui, après avoir pratiqué le Macadam du côté des fêtards, j'ai rejoint les coulisses et je travaille à l'accueil du public et à la billetterie, à l'occasion de certaines soirées, me permettant ainsi d'avoir une vision plus précise du club et de son fonctionnement.

nombreux et vous retrouverez leurs exemples tout au long de ce mémoire. A Nantes, mon cas d'étude a été le Macadam, seul club à l'inspiration berlinoise et abritant la culture underground techno, il sera également un fil conducteur de ce mémoire.

Ensuite, ce mémoire s'appuie essentiellement sur des entretiens et témoignages glanés au fil des soirées ou à posteriori et de manière plus officielle

et préparée, corroborés par mes propres observations au sein des clubs.

Ces observations ont été réalisées pendant des soirées où je n'étais alors plus actrice de la fête mais seulement observatrice, donc en pleine possession de mes moyens et en retrait. J'ai vite compris que cette posture était difficilement adoptable car en prenant des notes, même discrètement sur mon téléphone, j'étais beaucoup trop repérable et l'on me questionnait. J'ai donc abandonné cette technique et ai repris part à la fête tout en continuant mes observations, sobre. Dans tous les cas, ayant toujours le mémoire dans un coin de la tête, même en pleine soirée alors pour moi récréative, il m'arrivait de noter une citation ou une observation en discutant avec quelqu'un.

Enfin, et ce qui a été très important pour moi, c'est la mise en débat de

Forme & parti pris

Comme vous avez pu le lire jusqu'ici, la première partie de ce mémoire est basée sur les théories déjà installées, autour de la pratique et du concept de fête, et sert à introduire certaines notions, préambule à la compréhension de ce mémoire.

Dans la deuxième partie, je propose une décortication de la fête techno en club, en suivant les grands temps de

mes observations, de mes hypothèses et analyses, avec mes compagnons de soirées, issus principalement du milieu de l'architecture, du graphisme, de l'art et surtout, fins connaisseurs des fêtes ancrées dans la culture techno underground et de la musique électronique. La double casquette de mes interlocuteurs m'a permis d'avoir d'autres avis et analyses sensibles liées à l'architecture des espaces, aux arts graphiques et numériques gravitant autour de la question du club et de pouvoir débattre de mes observations. De plus, cette intellectualisation de mon sujet, de prime abord récréatif, m'a permis aussi de me rassurer sur l'importance d'écrire sur les clubs techno contemporains, sur le fait qu'il était intéressant et fondé de décrire et d'analyser ce lieu contemporain de notre époque, peu documenté jusqu'ici, et la pratique de la fête qu'il accueille.

la nuit, décomposés ensuite en items, permettant ainsi d'aborder différentes thématiques liées au club techno : de la spatialité du lieu, aux acteurs qui le fréquentent, en passant par les valeurs et les codes qu'il renferme.

Enfin, dans la troisième partie, je tente de croiser les différentes notions abordées dans les grands temps de la soirée, afin

de mettre en lumière les enjeux sociaux que révèlent les fêtes en club.

Le but de ce mémoire est de refléter l'expérience spatiale et sensorielle du club et ainsi de plonger le lecteur dans une expérience immersive, à l'instar du fêtard de sortie.

De ce fait, mon premier parti pris dans l'écriture de ce mémoire a été de proposer un récit, ici celui d'un (presque) candide qui nous partage le déroulé de sa soirée, avec ce qu'il vit, ce qu'il découvre et ce qu'il ressent, à chaque grand temps de sa nuit. Il n'aide pas le lecteur à comprendre, il est seulement le regard sensible, et laisse l'explication et l'esprit critique à l'analyse développée dans les pages qui suivent. Je me dois de préciser que ce récit n'est pas celui d'une soirée qui a existé telle qu'elle mais l'agglomérat de bribes de soirées vécues. Les situations décrites se sont toutes produites et les lieux, les événements, les ambiances ou les sensations partagés avec le lecteur sont tous réels.

Mon deuxième parti pris a été de sélectionner des morceaux de musique électronique à chaque chapitre afin que le lecteur puisse s'immerger totalement dans le récit et mieux se représenter le son de ce qu'il lit et l'ambiance de ces fêtes en club.

Enfin, j'ai fait le choix de ne pas illustrer

ce mémoire par des photographies, appliquant ainsi la politique du *no photo on the dancefloor* des clubs techno, préférant l'illustration abstraite et juste suggérée ou les artworks - travaux graphiques réalisés pour les clubs que vous allez découvrir.

**UNE
EXPÉRIENCE
SPATIALE &
SENSORIELLE
DU CLUB**

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT À USAGE ÉDUCATIF - DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCTEUR
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

1. L'APPEL DE LA FÊTE

Envies & désirs, le plongeon dans la nuit

▶ Vapourspace - Gravitational Arch of 10 (1991)

Il est 18h00 ce vendredi, je me fais tranquillement secouer par le S-bahn, le métro local, en regardant défilier le paysage berlinois. Je rentre chez moi après une journée à l'école et une semaine bien remplie, avec rendu de projet et exposés. J'ai eu froid aujourd'hui, le temps était sec et glacial, j'ai hâte d'arriver chez moi, d'abord pour me poser un peu et puis surtout pour commencer à envisager la soirée et le weekend... J'ai déjà envoyé quelques SMS, les copains sont chauds. La semaine est terminée, ce soir on veut profiter!

Expatriés à Berlin pour un temps, comment ne pas avoir entendu parler des nightclubs, si propres à cette ville et enviés du reste du monde...? Berlin c'est la capitale mondiale de la techno, elle fascine pour ses clubs, des endroits incroyables, inimaginables pour nous, français car ils

n'existent simplement pas chez nous. Ils sont ouverts du jeudi soir au lundi matin, sans interruption. On peut s'y enfermer trois jours durant et vivre «l'expérience Berlin» car ce dont on parle à ce moment-là c'est bien de «l'expérience club».

Quand on y entre, il faut s'attendre à tout car tout ce qu'on a entendu sur les clubs techno de Berlin est vrai. Le son y est puissant, vibrant, brut et pur, réglé au millième de hertz ; la foule est libérée, endiablée et bouge en cadence rythmée. Les styles, les costumes, les personnalités, les sexualités, les excentricités, tout est exacerbé, accepté et assumé. On fume sur le dancefloor, les pilules se monnayent pour moins de 10€ dans le spot quasi officiel des toilettes, la nudité et la pratique du sexe y sont complètement autorisés. Les clubs de Berlin sont bruts, authentiques, inimitables, c'est ce qui les

rend si mythiques. Ils sont la promesse d'une nuit colorée, ou d'un marathon d'expérimentation, de transgression, dans un lieu unique, fantastique qui transporte hors de nos mondes habituels, hors de nos réalités, jusqu'à en être épuisé !

Nous on est curieux de voir ça, curieux d'en faire partie, d'être pris dans cette émulation collective et de vivre ces heures de lâcher-prise.

L'appel de la fête

L'appel de la fête est assez implicite, c'est rare de se demander pourquoi on a envie de rejoindre du monde, pourquoi on a envie d'aller dans un lieu particulier, spécialement dédié à la pratique de la danse, de la consommation d'alcool ou de drogues. Pourtant c'est une envie qui prend un nombre important de personnes, en même temps, à mesure que la fin de semaine approche. Pour certains, dès le mercredi soir, pour d'autres à partir du jeudi ou du vendredi. On est bien sûr dépendant du fait qu'à côté, le travail et les obligations occupent nos préoccupations. On se doit d'être en forme pour affronter la société et l'obligation de résultat attendue par les gens que l'on côtoie au quotidien.

« L'homme est ainsi fait que son passé nocturne se devine à la lumière : ses nuit

ne passent pas longtemps inaperçues. Quantités de signes trahissent une nuit agitée [...] Lorsqu'elles deviennent un peu trop visibles, ces traces éveillent un soupçon d'autant plus grand que l'on évolue dans des sociétés où les bizarreries intimes sont priées de demeurer cachées » Michaël Foessel, *La nuit, vivre sans témoin*, 2017.

Tenus par ce devoir moral et physique, nous nous restreignons durant la semaine. Mais l'homme fonctionnant par contraintes et récompenses, l'approche du weekend apparaît alors comme le moment de liberté que lui octroie sa semaine : on n'est plus obligé de se conformer à des horaires et l'on n'attend pas de nous que l'on soit productif. On s'adonne alors à nombre d'activités ludiques et stimulantes et de plaisirs personnels : sport, visites culturelles, bons repas, grasse matinée... Ici toujours dans les limites de ce qui est autorisé et cautionné par les masses et les décideurs. Mais le weekend est aussi l'occasion de sortir de ce que l'on attend de nous et de chercher jusqu'à l'inverse.

Ce désir de fête, c'est alors, avant tout, l'appel de la nuit et de ce qu'elle permet : *« Consentir à la nuit, c'est accepter de se soumettre aux expériences singulières qu'elle seule rend possibles. [...] elle ouvre un espace où vivre sans témoin. »* (Foessel). De ce fait, la nuit est le vrai moment de liberté rendu possible grâce

au lendemain qui lui aussi est disponible et potentiellement sans témoin à posteriori. Dans ce cas, celui qui veille abandonne le sentiment de culpabilité qui pesait sur lui et la nuit devient son terrain de jeu. La fête est alors l'activité nocturne qui s'impose et le club le lieu qui réunit les noctambules égarés et partageant ce que je viens d'expliquer. La fête est à l'heure du lâcher-prise pour sortir en dehors de son quotidien et le club l'hétérotopie qui l'accueille.

Le club lieu à part

La pratique de la fête en club, et en particulier dans ceux dont je parle dans ce mémoire, peut paraître triviale pour une large partie de la population qui voit dans les transgressions qu'elle permet, un mal pour l'équilibre de notre société. Pourtant, la fête peut aussi être vue comme nécessaire au bon fonctionnement de cette même société. Pour beaucoup d'individus, la fête occupe une place importante et parfois jusqu'à tard dans leur vie. C'est un moment où une personne se construit, autant qu'en journée : dans le cadre de la fête les rencontres ne sont pas systématiquement légères et superficielles, l'individu peut créer de vraies relations ; et c'est aussi un moment où il se confronte à d'autres gens qu'à l'accoutumé, d'un autre âge, d'un autre milieu, aux capitaux sociaux et culturels différents. Les clubs évoqués dans ce mémoire sont également des

lieux inclusifs, où quelqu'un qui ne trouve pas son équilibre en dehors peut se sentir mieux accueilli dedans, mieux entouré, mieux accepté et faire partie d'une communauté en ayant accès à un autre univers que celui qui est jugé de référence.

« *C'est une pratique bénéfique pour la société, la danse libère, elle leur permet de reprendre prise. [...] Dans les périodes chaotiques, tourmentées, parfois, la musique survient pour redonner confiance.* » Jeff Mills, dj & compositeur, pionnier de la techno

Origines et types de clubs

On distingue trois termes usuels pour parler des établissements de nuit à fermeture tardive : discothèque, boîte de nuit et club. Bien qu'ils soient souvent employés pour désigner un même lieu, ils ne décrivent pas du tout la même chose et ne puisent pas non plus leurs origines au même endroit.

Les discothèques naissent en Italie, avec la musique *disco*, à la fin des années 60 avant de se populariser dans le monde. Appelées *pipers* dans leur pays d'origine ; elles sont d'abord meublées de mobilier plastique aux couleurs pop, de pistes de danse à damier lumineux et accueillent performances, concerts et spectacles. Les soirées y sont colorées et lumineuses, les dispositifs d'ambiances

sont multiples et la fête est tournée vers l'exubérance. Aujourd'hui, ces ambiances de lieux ont presque disparu et le terme de «discothèque», abandonné par les fêtards, n'est plus utilisé que par les administrations.

Génériquement, on parle de boîte de nuit ou boîte pour désigner les lieux de fête nocturne, et c'est peut-être le terme le plus communément utilisé. Pourtant, originellement, ce terme se référait à la forme du lieu qu'il décrivait car les boîtes étaient souvent... des boîtes : des volumes isolés sur un parking en sortie de ville, des formes parallélépipèdes ou parfois plus complexes et arborant souvent un thème (ambiance tropicale, far west, égyptienne...), renvoyant directement à la notion de hangar décoré théorisée par Robert Venturi. Le photographe parisien François Prost illustre parfaitement ce type d'établissement dans son album *After Party*, publié en 2018 et référant 130 boîtes de nuit par des clichés de leur façade, un catalogue à la manière des époux Becher.

Aujourd'hui, le terme *boîte* désigne des lieux de fête localisés aussi bien dans le tissu urbain dense des centres ville, que dans les périphéries. Il ne fait plus forcément état de la forme du lieu et l'image initiale a peu à peu glissé vers une ambiance universelle où le style musical a vocation à toucher un large public et où la rentabilité commerciale

est mise au premier plan. De plus, les gérants de ces lieux ont progressivement glissé vers l'appellation de club, terme plus actuel et devenu à la mode grâce à la troisième catégorie d'établissements, exposée dans le paragraphe suivant. Tout au long de ce mémoire, je distinguerai le *club conventionnel* ou *club commercial* pour désigner ce type d'établissement, par comparaison au *club techno* ou *club*.

A l'exact opposé donc : les clubs. Il s'agit également d'établissements qui ouvrent la nuit, mais qui prolongent occasionnellement leurs soirées dans la journée. Les gens y vont pour danser, écouter de la musique électronique spécifique, pour voir des performances, pour consommer de l'alcool et, parfois, illégalement, de la drogue. Dans ces endroits, la musique électronique est au cœur de la fête : danser est l'objectif principal affiché, sur des *mix* proposés par des *djs* chevronnés. Le but premier n'est pas seulement le divertissement, mais également de véhiculer une culture alternative, expérimentale et d'avant-garde. C'est la culture *underground* (littéralement en français «sous-terre»), héritée des raves anglaises des années 90 et des premiers clubs de Berlin qui apparaissent à la chute du Mur en 1989. Ces clubs sont principalement représentatifs de genres musicaux comme la techno ou de genres en découlant : des musiques électroniques rapides, aux sonorités industrielles qui

convoquent de nombreuses références musicales antérieures, couplées à des sons créés de toute pièce par les djs.

Un point sur la musique

La techno est une immense famille musicale, très hétéroclite, où les genres et les sous genres se mêlent et s'auto influencent. Pour le néophyte, tout se ressemble. C'est répétitif, industriel, parfois brutal. A l'image de la distinction entre les styles architecturaux, le profane ne peut pas toujours distinguer la house de la techno, de la transe, ou même du disco qui reste très présent dans la musique électronique actuelle. Enfin, un autre point assez unique dans la musique est la dé-temporalisation des morceaux : il est tout à fait commun d'entendre en club des morceaux qui ont 30 ans, et que le public, parfois né après leur sortie, considère quand même comme faisant partie du même corpus que les sorties actuelles.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT DÉPOSÉ AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCUMENTATION
LECTURE DE NANTES
AUTEUR

2. CHOISIR SA FÊTE

Tout le monde ne danse pas n'importe où

▶ Octave One - Blackwater (2004)

Je suis passée acheter quelques bières au Späti en bas de chez moi, il est 20h passé de quelques minutes et j'ai rejoint l'appartement de Chacha situé à Warschauer, endroit le plus stratégique pour sortir après. En arrivant, j'entends le groupe dans la cuisine, ça parle fort, ça rigole, je me poste dans l'entrebâillement de la porte et écoute, l'heure est à la sélection du club dans lequel on va se rendre et je crois que pour l'instant personne n'est d'accord !

Le before en appartement c'est à ça que ça sert après tout, se chauffer et puis décider de la suite. On ouvre l'ordinateur : hop, direction RA, Resident Advisor, LE site pour avoir facilement accès à tout ce qui se passe, en terme d'événements de musique électronique à Berlin, ou dans le reste du Monde. La recherche s'effectue d'abord par club, c'est ce qu'on connaît

le mieux : Kater Blau, Tresor, Salon Zur wilden Renate... On regarde quels djs sont programmés et on se fie aux collectifs qui organisent quand on ne connaît pas les artistes : CockTail d'Amore qui invite des djs pour une soirée au Renate, ça ne peut qu'être bien ! Et puis on écoute sur Soundcloud et Youtube pour vérifier que c'est bien le mood, l'ambiance qu'on recherche.

On ne s'est toujours pas décidé, la boiler room de Octave One tourne en fond sonore, nous poussant à parler trop fort. « Le Watergate c'est mort, pas envie de me retrouver bousculé par des touristes complètement bourrés ! - Qui a parlé d'aller écouter de la commerciale ici de toute façon !? ». Ce qu'on recherche, ça on en est sûr, c'est de la vraie techno et du Berlin. Max finit par arriver et mettre tout le monde d'accord : « Un tunnel David

Vunk / Objekt / Pariah, c'est ça qu'il nous faut !». Combo gagnant de djs, ça promet. Cette fois c'est décidé, on passera notre nuit du côté d'Ostkreuz !

Le before

Le *before* est, comme son nom l'indique, le moment avant la soirée principale, ici avant le club. C'est un moment où se retrouve le groupe qui va passer sa soirée ensemble et permet de décider de l'endroit où aller, si ce n'est pas déjà le cas. C'est un moment où l'on se met dans l'ambiance de ce qui va suivre, on se *chauffe* : comme on ne court pas les 100 mètres des J.O. sans entraînement, on ne va pas en club sans s'être déjà imprégné de l'humeur et de l'ambiance de fête : être en groupe, écouter de la musique, boire...

Le before permet aussi de s'accorder sur le type de soirée que le groupe veut vivre, de choisir le format de soirée. Aller en club est un engagement de longue durée, bien que l'on soit libre d'en sortir quand on veut, le temps de trajet et de queue demande de prévoir un minimum, par la suite, sa soirée donc que tout le monde soit motivé et ait, en fait, envie d'y passer la nuit. Et pour s'engager aussi longtemps il faut que le lieu et l'ambiance plaisent au groupe, il faut donc choisir le club et le genre musical (on parle

ici de musique électronique) et se fier aux djs programmés ou au collectif d'organisateur.

Curation de club et d'organisateur

Berlin est une ville qui répertorie aujourd'hui plus de 500 clubs et donc autant d'ambiances spécifiques. L'expérience passée du groupe dans ces clubs ou l'expérience communiquée par d'autres sont donc les principales manières de cerner le type de soirée proposée par tel ou tel club. En règle générale, un club fonctionne grâce à ses organisateurs internes et donc grâce à sa propre *direction artistique* qui crée et maintient le fil rouge des valeurs, du genre musical et de l'atmosphère voulue : une véritable *curation*. Connaître le club ou en avoir entendu parler positivement est donc une première manière de choisir sa soirée.

Mais la curation du club passe également par la mise en avant de ses djs *résidents* - affiliés au club, souvent dès ses débuts, et représentant le style musical ou la diversité de styles, portée par celui-ci. Il est donc un bon indice de savoir qui ils sont et ce qu'ils jouent. Je parle ici de curation car les djs effectuent une véritable veille sur les réseaux et sur Internet pour dénicher des morceaux inconnus qu'ils pourront ensuite jouer en club.

Et, parce qu'un club ne fonctionnerait pas si mixaient, tous les weekends, les mêmes djs - bien qu'ils se renouvellent dans leurs morceaux - d'autres sont invités à jouer à leurs côtés. Il peut être intéressant de se renseigner sur ce qu'ils jouent pour ne pas se retrouver plongé dans une soirée qui ne nous convient pas ! Dans un troisième cas, il arrive que les directeurs artistiques du lieu invitent un *collectif* à prendre les commandes du club, le temps d'une nuit. Ce groupe de djs et d'organisateur, venu de l'extérieur, a donc carte blanche et peut aussi bien rester dans la mouvance du club comme s'orienter complètement vers un autre registre. Ici aussi se renseigner sur le collectif, les valeurs qu'il porte, les soirées qu'il a organisées jusque-là, à quel club il est affilié ou de quel pays, de quelle ville il vient est nécessaire pour connaître ses inspirations et dans quelles sources il puise ses références musicales pour cerner le type de soirée qu'il organise à ce moment-là.

Certains formats de soirées s'accompagnent d'un nom et d'un thème spécifique. Il peut être défini par la durée de la soirée mais également par l'ambiance particulière et le genre musical programmé par le club à un moment précis, en faisant un événement qui revient régulièrement - comme une série. Par exemple, à Nantes, le collectif Androgyne, à la tête du Macadam à Chantenay, a lancé en 2017 les *Gloria*,

une fête de jour se tenant le dimanche de 7h du matin à 22h00 ; ou encore les *Dies Fasti*, un format plus proche du concert, le jeudi de 20h00 à minuit. Ces deux formats de fête reviennent une fois par mois et bien que les djs invités pour ces événements soient différents à chaque fois, l'idée est de rester dans un même esprit : pour *Gloria* une fête en pleine journée, haute en couleur, gaie, pailletée et effrénée ; et pour *Dies Fasti*, la découverte d'artistes électroniques qui performant uniquement en *live*. Pour ces soirées, le club est réaménagé, le dj est au centre du dancefloor, entouré d'une cage lumineuse de lasers rouges, ce qui permet une vision complète de l'artiste et de ses machines en action mais également de donner une atmosphère particulière et propre à cet événement.

Outils d'information et de communication d'événements

En 1988, à Berlin, l'acid house et la techno commencent tout juste à être diffusées sur les ondes d'une poignée de radios : à l'Ouest dans l'émission phare *The Big Beat* animée par Monika Dietl et à l'Est sur DT64, la radio pirate de Marusha. Après la chute du Mur, en 1989, les soirées techno vont se multiplier (bien qu'on ne parle encore qu'en centaines de personnes) et la communication passe donc par ces émissions radio ainsi que par des *infolines* ou *ravelines*, des boîtes vocales à appeler qui diffusent un

message pré-enregistré donnant l'heure et le lieu de rendez-vous pour se rendre ensuite à la soirée - il ne s'agit pas encore vraiment de club à ce moment-là mais de raves, des soirées improvisées dans des endroits abandonnés. Des fanzines et des flyers permettent également de diffuser l'information. Ce mouvement restait donc en marge et demandait à son public d'aller chercher l'information lui-même pour pouvoir le suivre, il fallait écouter à tel moment la bonne radio pour avoir le bon numéro, pour ensuite pouvoir appeler et ainsi saisir l'information de la soirée. Le bouche à oreille faisait le reste, dans un cercle relativement fermé et qui souhaitait le rester. Y compris dans ces événements de contre culture, une forme d'élitisme apparaît, sur le modèle de *si vous n'avez pas eu l'infoline, c'est que vous ne deviez pas l'avoir*.

Aujourd'hui, la musique électronique s'est démocratisée. Avec l'apparition des réseaux sociaux, les moyens de communication des soirées se sont multipliés, et il est donc bien plus facile d'avoir accès à l'information qui est diffusé directement au public visé. Facebook par exemple, envoie directement des notifications, des alertes de ce qu'il se passe le weekend et le soir-même. Des sites référencent également les clubs existants et les djs, donnant ainsi leurs dates de passage dans tel ou tel endroit ainsi que la programmation des clubs.

Resident Advisor en fait partie. C'est un genre d'annuaires des fêtes électroniques, mis à jour continuellement. Fourmillant d'information, il faut avoir envie de se renseigner sur ce qui existe et avoir une idée de ce que l'on cherche comme genre musical et comme lieu précis pour s'y retrouver. Sur ce site, la musique est donc le facteur qui prime dans le choix de la soirée et si l'on ne connaît pas un dj, on va pouvoir par la suite se renseigner sur sa musique via les plateformes de musique en ligne. Ce process favorise donc le choix par le son et demande une certaine initiative.

La communication d'événements

Bien souvent, pour les clubs que l'on fréquente assidûment, l'habitude fait que l'on acquiert des automatismes : on sait quand reviennent les soirées qui nous plaisent et, par le bouche à oreille, on sait quelles dates il ne faut pas manquer, pour la raison que tel dj mixe ce soir-là ou que tel collectif en est à l'origine. Dans ces cas-là, on connaît les formats de soirée et donc l'ambiance promise, la communication autour de l'événement va alors moins influencer sur la motivation de s'y rendre mais pour autant, on n'en reste pas moins sensible à ce qu'elle convoque comme imaginaire. Le descriptif et l'illustration de l'événement, la présentation des artistes ou les remerciements au public post-événement peuvent être autant

de moyens de communiquer un esprit de fête particulier qui s'inscrit dans la curation du club, dans sa ligne artistique. C'est le premier moyen pour le club de communiquer ce qu'il veut construire avec son public ; et pour le public, le moyen de s'identifier ou non à la curation du club et de savoir s'il veut en faire partie.

Cette ligne artistique présente dans la communication d'un club diffère bien entendu selon chacun d'eux mais surtout d'un type de club à l'autre. Comme évoqué précédemment, on différencie les boîtes de nuit ou clubs commerciaux des clubs qui se rapprochent de la culture underground : les ambiances recherchées et les valeurs défendues ne sont pas les mêmes, le genre musical diffère également, ainsi que leur communication.

Pour les clubs techno qui entrent dans la première catégorie, la communication est davantage basée sur la musique et donc sur l'univers conféré et les sensations qu'elle procure. On retrouvera des descriptions empruntées de vocabulaires variés aux champs lexicaux tournant autour de l'évasion mentale, par exemple ou du religieux, du fantastique, du soleil, des ténèbres, etc. Ce lexique mystique ou ésotérique provient certainement de la dimension introspective de ce genre musical, et des réactions intuitives des corps face à la musique. Le lexique

religieux est particulièrement présent, quel que soit les pays. Les analogies sont en effet faciles, que ce soit de part l'échelle parfois colossale des clubs de Berlin alors comparés à des cathédrales, l'engouement des techno-philes qui confine à la fascination, ou encore les rôles entre dj et public en transe - le prêtre et ses fidèles.

« 2020 est amorcée, rondement. Merci à tous pour cette superbe communion introductive à la décennie nouvelle. Vous étiez costumés, pleins de joie et avides de toutes les danses. Parmi les 13 heures à la dérive du Pays des Merveilles, nous épingleons sur le devant la tranche performée : tous nos hommages et vœux de grâce aux artisans du rêve que sont Lisa Massol (échasses et suspensions), Nina Migeon (tissu aérien et suspensions), Pich (jongleries), Baba Création & ses modèles (conception des costumes & défilés). Quant aux platinistes inarretables, chapeau bas à GTI, Paramida, Moody et Somewhen pour la cohérence dans la diversité, chacun absolument affirmé dans son registre. » Message diffusé le 1 janvier 2020, à la suite d'un format 00h-12h au Macadam, à Nantes.

La communication graphique des clubs techno tend également vers cette même ligne artistique et s'attache plutôt à créer un univers hors du réel, inspiré des corps, des lieux ou tout simplement à rester dans l'abstrait afin de faire marcher

l'imaginaire du public et lui laisser une libre interprétation. Il n'est pas rare que les clubs fassent appel à des graphistes ou des artistes, parfois, dans le but d'homogénéiser leur communication graphique et d'asseoir leur identité visuelle, d'autres fois pour collectionner les artworks et créer de la nouveauté à chaque programmation : impossible de ne pas reconnaître du premier coup d'œil les affiches du *Tresor*, réalisées par Vanja Golubovic et parfaitement cohérentes ou à l'inverse, de collectionner les programmes du Macadam réalisés par des artistes renouvelés chaque mois. Les deux exemples que je viens de citer sont également intéressants dans la façon qu'ils ont d'aborder le support papier. Beaucoup de clubs ont maintenant un site internet et une page Facebook et bien qu'ils communiquent très bien leurs identité visuelle et leur curation à travers ces médias, le papier reste populaire et confère une autre dimension à la programmation, permettant notamment d'en garder une trace physique.

« Plus ton offre est cohérente avec ce que tu racontes, mieux c'est. Mais la photo c'est vraiment beaucoup plus fort dans le contact avec les gens parce que beaucoup de gens ne lisent même pas ce qu'il y a écrit à côté et reçoivent l'image avec toutes les interprétations qui peuvent en découler. On scénarise beaucoup nos shootings, enfin t'as bien dû voir, on construit, on essaye d'imaginer une situation,

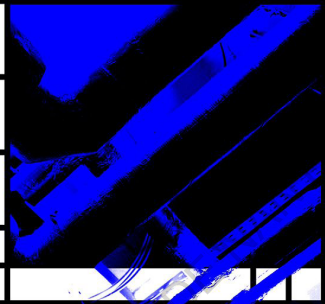

d'illustrer une forme de lâcher-prise ou de créer une ambiguïté ou un malaise. Créer un malaise, c'est ce que je kiffe le plus faire, que ça soit beau et insupportable, c'est idéal. Là vous allez voir le prochain programme qui va sortir... Il va être... [rires] C'est le plan macro d'une langue de bœuf ! » Alexis Tenaud, direction artistique du Macadam.

Comme élément de comparaison à cette forme de communication, on peut évoquer celle des boîtes de nuit conventionnelles. D'abord, celle-ci est très rarement orientée sur la musique, qui n'est pas au centre de leur politique ; sur les affiches, pas de nom de dj mais plutôt un genre : années 80, ou « musique généraliste ». On trouve également une attention particulière aux tarifs des boissons, souvent mentionnés comme un argument de vente, avec parfois des réductions ou des promos avant une certaine heure. Les marques sont également très présentes : il n'est pas rare qu'une soirée soit sponsorisée, ou que des goodies - un genre de cadeau promotionnel - liés à une marque soit offerts à l'intérieur, ce qui sera mentionné sur le flyer. Ces lieux proposent donc des produits et des tarifs, en somme un échange monétaire, mettant l'expérience de la fête - personnelle, sensorielle - au second plan. Et enfin, une mention est présente presque systématiquement : *gratuit pour les filles*. Cette règle ancestrale vise à l'accroissement de la




proportion de femmes à l'intérieur, et implique très clairement le thème de la soirée : la drague. Cette sélection genrée établit une asymétrie, classant d'office les femmes parmi les proies et les hommes parmi les chasseurs. Au delà du fait que cela peut instaurer une ambiance particulièrement désagréable, c'est surtout une façon de faire perdurer des valeurs sexistes qui méritent tout simplement de disparaître.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

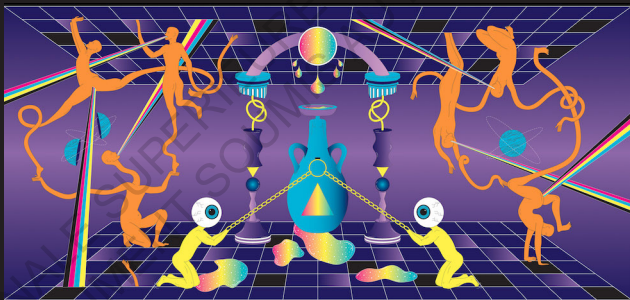
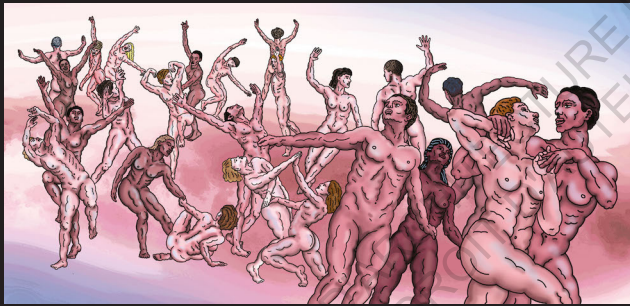
Me	Di	Mi	Do	Fr	Sa	So
13						
02						
16						
23:59						
		Serge Roman Lindau J.C.				
		Tresor.Klubnacht				
Tresor	Ascion & D. Carbone—Live UVB Joseph McGeechan Julian Muller				Globus	

Me	Di	Mi	Do	Fr	Sa	So
24						
10						
15						
23:59						
		Patrice Scott Scott Grooves Lola Luc Magda El Bayoumi				
		Tresor.Klubnacht				
Tresor	Slam Joseph McGeechan Mario Berger				Globus	

Me	Di	Mi	Do	Fr	Sa	So
04						
06						
16						
		Dave Clarke Dynamite TAG				
		Tresor				
		Tresor.Klubnacht				
						
	Serge Jack Haighton Arthur Kimskii				Globus	

Me	Di	Mi	Do	Fr	Sa	So
05						
03						
16						
		Scott Grooves Cape Sarah Miles				
		Tresor.Klubnacht				
		Tresor				
						
	Takaaki Itoh Adriana Lopez Limo Artik				Globus	

Les affiches du club berlinois Tresor, en 2015 et 2016



Le dos des programmes papier du club nantais
Macadam, en 2018

ECOLE NATIONALE
DOCU
AUTEUR
TURE DE NANTES



3. EN ROUTE

Trajet, voyage vers, et situation urbaine

► Un moment coupé de la musique, un voyage à travers la ville au son des discussions.

Il est presque 2h00 du matin, on commence tranquillement à se mettre en mouvement, tous grisés par nos bières encore à la main et saisis par le froid de la capitale. On grimpe dans le U-bahn direction Ostbahnhof. L'ambiance y bat son plein : des groupes dans nos âges occupent la rame. J'observe un peu. C'est facile de catégoriser les gens et de repérer d'un coup d'œil grâce aux looks où chacun se rend et si on cherche le même genre de soirée. D'un côté des gens en noir, basket compensées XXL, long manteau en cuir épais, de l'autre des doudounes roses ou des manteaux techniques : style vs. confort.

A mesure que le métro s'éloigne du tissu dense de la ville, la rame se vide. Après une vingtaine de minutes, on arrive à notre station : gare de périphérie, immense et sombre, à moitié en chantier, on est un peu

perdu. Instinctivement on suit un groupe qui marche d'un pas décidé et qui nous paraît aller au même endroit que nous. On longe une rue déserte en discutant tranquillement, et plus on approche du but, plus le silence se fait pressant. Au détour d'une palissade tagée, on aperçoit enfin l'endroit de nos convoitises : du béton brut, trois marches et une portes en métal précédant une longue et silencieuse queue de personnes attendant religieusement leur droit d'entrée...

Localisation géographique du club

La techno est avant tout un mouvement musical mais également une véritable culture, issue à l'origine de l'underground de la ville de Detroit. En 1988, elle traverse l'Atlantique jusqu'à l'Angleterre avec une

compilation : *Techno ! The New Dance Sound of Detroit*, réalisée par les pères de la techno Derrick May, Kevin Sanderson et Juan Atkins. Récupérée et diffusée dans le club mythique de l'Haçienda à Manchester, la techno prend son envol et les soirées deviennent rapidement un succès pour le milieu initié à cette musique. A cette époque, le club de l'Haçienda ferme ses portes à 2h00 du matin, relâchant bien trop tôt son public encore excité par cette musique nouvelle. Contrariés à l'idée de terminer la fête, quelques groupes la poursuivent en appartement, s'attirant les foudres de leurs voisins. Obligés de fuir le centre ville, ils s'expatrient en dehors de la ville. En périphérie, ils ouvrent des squats et organisent leurs *afters*, une après-fête, jusqu'au petit matin : les raves anglaises sont nées, alliant la culture underground de la techno et la liberté de faire la fête autant que voulu.

A Berlin, l'arrivée de la techno se fait dans un contexte différent, celui de la guerre froide. L'Allemagne est alors séparée en quatre zones et Berlin en deux. En 1988, la techno est diffusée par quelques radios et un club underground existe alors à l'Ouest, l'*UFO*, il est encore illégal et passe de l'acid-house - un des ancêtres de la techno. Avec la chute du Mur en 1989, les berlinois de l'Est initiés à la techno par les radios pirates se rendent à l'Ouest, à l'*UFO* et découvrent les premières soirées techno. En parallèle, une fois la

réunification de l'Allemagne prononcée, beaucoup de berlinois de l'Est quittent leurs logements délabrés pour le confort et le modernisme de l'Ouest, laissant ainsi des immeubles, des îlots entiers abandonnés. C'est l'occasion pour des groupes de jeunes, qui découvrent l'architecture post-soviétique en même temps que la techno, de squatter tout ce foncier disponible. Les immeubles qu'ils occupent à ce moment-là sont parfois à cheval entre Berlin Est et Berlin Ouest, au cœur de la ville, c'est le cas du mythique *Tresor*, déjà évoqué. De ce fait, aujourd'hui encore, les clubs techno les plus célèbres mais aussi les plus anciens de Berlin se situent au cœur de la ville.

Cependant, il ne faut pas l'oublier, nombre d'entre eux, depuis les années 90, ont dû fermer leurs portes. D'abord avec la restitution des biens immobiliers de 1993, une grande campagne menée par le gouvernement pour réattribuer les biens réquisitionnés ou subtilisés pendant la guerre à leur propriétaire d'origine ; et ensuite, au fil des années, à cause de voisins qui se sont ligüés contre les nuisances sonores ou encore à cause de la hausse du prix de l'immobilier qui rend les loyers trop chers.

Hormis Berlin et son contexte particulier, les clubs techno nouvellement installés sont historiquement situés en périphérie. Pour des villes comme Paris, où la techno est arrivée plus tard

et dans une ville entièrement bâtie, le mouvement techno n'a pas eu le choix que de se délocaliser en dehors de la ceinture périphérique. Mais c'est une posture qui lui convient bien : puisant ses origines dans l'underground et dans la culture squat, il se veut réservé aux initiés à ce genre musical, véhiculant toujours un esprit d'élitisme de la marginalité, ou en tout cas de la discrétion. On en revient à *pour vivre heureux, vivons cachés*. Les soirées techno, comme les raves à Paris ou en club à Berlin, sont alors à *mériter*, il faut se renseigner et le trajet peut être long et plus complexe que pour gagner un centre ville par exemple.

L'importance du lieu dans l'histoire du club

Dans les années 90, à Berlin, lorsque des groupes de jeunes entrent dans des bâtiments abandonnés pour organiser des soirées illégales, les autorités ont d'autres préoccupations. Le Mur de Berlin étant tombé, il n'y a plus de gouvernement qui régit Berlin Ouest ou Berlin Est. La ville est une zone autonome temporaire et un terrain de jeu pour ces jeunes qui retrouvent leur liberté.

Les premières soirées techno organisées dans des squats sont des soirées éphémères : les organisateurs amènent simplement du matériel de son ainsi que de quoi installer un bar dans un coin et chacun tient son rôle (la porte, le bar,

les platines) et le lendemain tout est remballé. A mesure que ces premières soirées fonctionnent, beaucoup veulent organiser les leurs et trouver un endroit marquant. Commence alors la surenchère du lieu : chacun veut trouver un lieu plus incroyable que le précédent, qui représente encore mieux la musique et ce qu'elle véhicule. Certains ouvrent d'anciens postes électriques, d'autres font des trouvailles encore plus inespérées. C'est le cas de Dimitri Hegemann et sa bande de copains qui, en faisant le tour des friches de Berlin, descendent dans la cave d'un bâtiment pour finalement s'apercevoir qu'ils ont pénétré dans le coffre fort d'une grande banque abandonnée, la Wertheim Bank. Les coffres sont toujours là, vides et fracturés et les grilles qui mettaient à l'abri des documents définissent déjà des espaces pour les futurs gérants. Ils remettent en état le lieu (le strict minimum donc) et ouvrent le premier club techno de Berlin avec une adresse fixe et des soirées régulières : le Tresor.

« On a nettoyé le sol tous ensemble, évacué les ordures. Tout était plein de rouille. On a simplement travaillé très dur. [...] Ensuite le Tresor a ouvert et ça a été un énorme succès. On n'a fait aucune pub, aussi parce que c'était un club illégal. Mais on avait un bail de location. Le samedi à midi on était encore en train de nettoyer, à mettre des combinaisons pour cacher nos vêtements sales... Et ensuite

les portes ont ouvert et je n'en croyais pas mes yeux : les gens faisaient la queue dans la rue, attendant de rentrer, c'était fou ! »
- Regina Baer, manager du Tresor

Plus tard, avec l'unification monétaire le 1er juillet 1990, les gens partent en voyage ou se séparent de leur mobilier ancien pour acheter le modernisme américain et se débarrassent donc de leurs vieux meubles dans la rue. Ils sont aussitôt récupérés par ces jeunes allemands qui voient dans ces reliques du passé un intérêt pour leurs clubs du futur.

Aujourd'hui, dans les clubs berlinois, dont beaucoup datent des années 90, le lieu - son apparence extérieure et intérieure - reste un marqueur fort du mouvement techno, lié à l'histoire de Berlin. Il est d'ailleurs possible de classer assez distinctement en deux catégories les clubs techno de la ville : *palettes-paillettes* contre *béton-acier*. La première appellation regroupe les clubs de bric et de broc aménagés dans des immeubles d'habitation abandonnés, le Salon Zur wilden Renate par exemple, par opposition aux cathédrales industrielles - ancienne centrale électrique, ancien entrepôt - que sont le Berghain, le Tresor ou le Funkhaus, volontairement laissés très bruts. Deux styles, deux esthétiques de lieux aux personnalités affirmées mais où règne une même culture.

En France, le lien des clubs avec l'architecture ou l'esthétique est beaucoup moins forte, et pèse peut-être un peu moins dans la balance.

« En fait leurs clubs, c'est des monstres, mais des lieux comme le Tresor ou le Berghain, de base ça n'existe que là-bas, des trucs post-soviets abandonnés. A Nantes, je sais pas... l'usine LU pourrait candidater ? Enfin voilà, ces lieux-là on en a pas trouvé ou imaginé de disponibles à Nantes donc la question du lieu elle est pas essentielle. » Alexis Tenaud, direction artistique du Macadam.

Bien sûr, cette envie de s'inscrire dans un lieu qui représente la culture techno subsiste : dépouillé, pas précieux, et brut. Si les opportunités des débuts sont devenues sa marque de fabrique, tous les clubs n'ont pas l'opportunité de s'installer dans un endroit iconique.

Par ailleurs, le mouvement des raves, qui s'inscrit dans la culture techno et qui continue de se développer en France, poursuit sa quête des lieux abandonnés aux connotations industrielles, paradoxalement plus évidente du fait de son caractère itinérant et en marge de la légalité qui lui laisse une certaine liberté dans le choix d'endroits. Hangars gigantesques de la périphérie parisienne, champignonnière, chantier en cours...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCU

URE DE NANTES
AUTEUR

4. A LA PORTE DES ENFERS, L'ENTRÉE DU PARADIS

Physionomistes, videurs et sélection

📺 Im Kellar - Im Kellar (2017)

2h36. On se range dans la queue, un peu intimidé. Les gens parlent doucement, principalement en allemand, et fument des cigarettes, une bière à la main. On connaît le jeu de la sélection à l'entrée des clubs et plus la queue devant nous avance, plus le stress se mêle à notre excitation. C'est d'ailleurs pour ça qu'on a laissé tomber le Berghain, où le physio a la réputation d'un cerbère... On s'évite ainsi une déception quasi certaine. Mais ici non plus, rien n'est encore sûr pour nous.

3h07. A deux mètres du videur on en mène pas large mais on garde notre calme. «Wie geht's ? Wie viel Personen ? - Halo. Gut. Wir sind fünf.». Dur, dur de cacher notre accent français avec notre

piètre allemand... Finalement il passe en anglais et nous questionne sur qui on vient écouter ce soir et pourquoi on est là. On baragouine deux noms écoutés en before et finalement d'un hochement de tête il nous octroie notre laissez-passez. Premier cri de joie intérieur mais on ne desserre pas les mâchoires pour autant, pas encore.

Place à la fouille, minutieusement entreprise par un colosse au crâne rasé qui finit par nous coller deux gommettes siglées d'une tête de mort sur nos caméras de téléphone. «NO PHOTO ON THE DANCEFLOOR» : pigé. On connaît. Après avoir sorti un billet de 10€ et vu l'encre indélébile du tampon d'entrée

s'incruster dans les pores de nos peaux, on pousse enfin la porte du premier sas, en même temps que la pression descend d'un cran. On est dedans.

Queue et sélection

Pour entrer en club, le passage par la file d'attente est obligatoire. Entre 30mn et plus de 3h, les chances de rentrer rapidement sont aléatoires. A la différence de la France, les queues devant les clubs sont calmes et personne ne crie dans la rue, au risque de se voir directement refuser le droit d'entrée. Les gens discutent tranquillement et boivent des bières en bouteille achetées dans les supérettes ouvertes de nuit : à Berlin, boire une bière dans le métro ou dans la rue n'est pas mal vu ou sanctionnable, ni en soirée, ni en fin de journée. Boire dans la file d'attente n'est donc pas un argument d'exclusion d'entrée, comme c'est le cas en France, où une personne prise à boire de l'alcool à proximité du club peut s'y faire interdire l'accès par le videur. Si les gens respectent cette attitude calme dans les queues des clubs, c'est qu'il existe une politique de sélection stricte aux entrées, appliquée par le physionomiste et personne ne veut se faire remarquer, surtout pas en mal. Généralement plus la queue avance et plus on éprouve du stress à être sondé par le physio : il peut dire oui ou non, on

peut rentrer dans le club ou juste devoir s'en aller sans rien dire.

A Berlin, le physionomiste, parfois confondu avec un videur, a pourtant un rôle bien précis, qui n'est pas celui de sortir des gens du club mais au contraire de leur en donner le droit d'entrée. Le physionomiste participe complètement au mythe du club, il fascine autant qu'il fait peur et est vu par beaucoup comme tout puissant, pouvant abréger une soirée en une seconde. Certains sont élevés au rang de personnage emblématique connu dans le monde entier. C'est le cas particulièrement de Sven Marquardt, le physionomiste du Berghain qui exerce son métier à la porte depuis les années 90. A Paris, le physionomiste de la Concrete, Valery B. est aussi une personnalité connue que les clubs les plus en vue s'échangent au prix fort, comme un joueur de foot.

La politique de sélection dans les clubs de Berlin est rude, et les motifs de refus ou d'acceptation sont d'ailleurs encore méconnus et vus comme hasardeux par la plupart des inhabitués. Bien que l'on comprenne à peu près ce qui est privilégié à l'entrée des clubs berlinois, la probabilité de faire partie de la soirée n'est pas calculable. En effet, certains ont pu être recalés quatre fois d'affilée au Berghain et pourtant rentrer la cinquième fois sans n'avoir rien changé à leur style ou manière de se présenter, à

l'inverse, quelqu'un qui n'a jamais eu de souci peut un jour ne pas avoir accès au club.

« Je ne travaille pas par moi-même, je travaille sur la sélection avec une équipe et dans l'approbation de mes collègues. On a un job à faire et c'est d'être sûrs que les gens dans le club passent le meilleur temps possible. [...] Et ça suppose aussi de ne pas laisser rentrer quelqu'un et leur dire «Désolé, ce n'est peut-être pas le bon endroit pour toi». C'est comme ça, je suis sûr qu'à des endroits on ne me laisserait pas entrer. » - Sven Marquardt, Talking Germany, 23 juillet 2012

La sélection des physionomistes est donc bien régie par une technique, validée en amont et qui renvoie très clairement à la curation du club. Plutôt qu'un élitisme flagrant, elle sert au Berghain un autre but : elle permet de maintenir une ambiance précise, tout au long de la soirée, en raccord avec l'esprit porté par le club. Par là, j'entends la liberté totale et notamment sexuelle en œuvre à l'intérieur - le Berghain étant un club homosexuel, ou notamment le sexe en public est tout à fait accepté. Si les hétérosexuels sont tolérés à l'intérieur, tous les yeux ne sont pas prêts pour voir ce qui s'y passe. Plutôt que d'assister à des réactions épidermiques, des regards de dénigrement ou même des agressions, les gens jugés moins tolérants sont refusés.

L'une des meilleures explications est certainement celle de Lag, un dj serbe qui a joué plusieurs fois au Berghain :

« Quand on parle de la fête elle même - tout ce qui se dit à propos du club est vrai. Pour ceux qui ont le sentiment de ne jamais être à leur place - C'est un lieu où on peut enfin se détendre et se sentir non seulement bienvenu, mais également intégré à quelque chose. Alors que je n'ai jamais été accepté au Berghain sans être sur la liste, je ne peux pas vraiment leur en vouloir, c'est aux vidents et à leurs ressentis de refuser ceux qui peuvent pulvériser l'équilibre délicat qui permet au Berghain de rester une oasis de liberté. Ironiquement, nous sommes tous jugés à l'entrée sur notre capacité à ne pas juger à l'intérieur. » - dJ Lag, sur twitter en 2012

L'unique passe-droit à ce système de sélection, est la guestlist, une liste de noms sélectionnés par le staff du club, comportant généralement le nom des artistes et des invités. Cette guestlist permet aussi de rentrer gratuitement dans le club.

Si la sélection à l'entrée des clubs berlinois peut être perçue et vécue pour certains comme une forme de discrimination (car il s'agit bien d'un jugement au faciès), elle est au contraire inclusive pour d'autres et notamment pour les minorités et les gens à la marge, qu'elle favorise largement. Cette sélection ne se

focalise ni sur l'origine, ni sur la couleur ou sur l'argent, elle est une forme de revanche pour ces minorités et le club se présente alors comme un *safer space*, un refuge, pour les gens issus notamment des communautés homosexuelles

Avant l'apparition des clubs underground techno, les discothèques reproduisaient volontiers les normes sociales, c'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui, dans la majorité des clubs conventionnels. En France, le droit d'entrée est en fonction de critères comme avoir une *tenue correcte*, renvoyant directement à la sélection par l'argent et à une normalisation du genre. On interdit les baskets ou joggings, par exemple et, au même titre, les *travestis* ou les *dragqueens* ne sont pas accueillis dans tous les clubs.

A Berlin, des clubs comme le Berghain ou le Kit Kat, décrits comme les clubs les plus intenses et sulfureux de la ville, à la politique de sélection très stricte, sont en fait, ni plus ni moins, des clubs homosexuels (et autres orientations non-hétérosexuelles, transsexuel...) qui laissent rentrer des hétérosexuels.

En France, les clubs techno n'ont pas de politique de sélection aussi dure, voire il n'en ont pas du tout. En dehors du fait d'être ivre ou insultant en arrivant à la porte du club, tout le monde semble avoir les mêmes chances d'entrer et ce, pour la raison que la sélection est mal

perçue, d'abord pour des questions de discrimination et également parce qu'il n'existe pas autant de clubs techno qu'à Berlin et que les événements ne durent pas aussi longtemps. Se faire refuser à l'entrée d'un club signifie bien souvent que la soirée est finie, et c'est pourquoi ils sont plus tolérants.

« Nous on a pas envie de refouler du monde au faciès, ça, ça a toujours été... On a refusé ça parce que je trouve que la politique à Berlin... Je la trouve un peu lâche dans la démarche. Après Berlin, ils ont un tel volume, qu'ils peuvent vraiment se le permettre et puis il y a un tel nombre de clubs qu'en fait t'es sûr de pas manquer ta soirée, à priori si t'es un peu en forme... Alors qu'à Nantes, tu fais l'effort de te pointer au Macadam, potentiellement t'as marché 25mn, t'as pris un bus ou t'as payé un uber, tu te fais recalier parce que t'as pas la bonne gueule... J'trouve ça pas cool, du tout. Et en plus, nous, on rassemble du public rave, on rassemble des transseux, y'a des dreadlocks, des queers et du coup c'est bien. Ça veut dire que si on se met à essayer d'esthétiser notre public et que tu te fais refouler parce que t'as pas des Dr Martens ou que t'as pas l'air d'être dans le coup bah... en fait on va avoir un public de merde parce que les gens ils vont se regarder, ils vont se dire «Attends, on en est quoi !» et nan en fait.» Alexis Tenaud, direction artistique du Macadam.

La sélection à l'entrée des clubs techno

en France peut aussi être perçue comme un mimétisme de la pratique berlinoise, tandis que nous ne partons pas avec les mêmes atouts. Certains clubs, comme c'est le cas du Macadam, vont donc tableer sur d'autres faits et d'autres techniques, notamment sur la sélection par la motivation : devoir attendre plus d'une heure pour rentrer n'est pas concevable pour certaines personnes, elles vont donc se démotiver et s'auto-exclure. De même, ceux qui réussissent à rentrer pour la première fois mais qui ne se sentent pas à leur place vont s'en aller et peut-être ne plus retenter le club.

« Moi j'aurais plutôt tendance à croire qu'il faut rester extrême, c'est ça la bonne réponse. Généralement les gens qui viennent une fois pour voir comment c'est, ils trouveront ce qu'ils veulent à raconter aux autres mais normalement ils reviennent pas. Au début quand Gloria a commencé à marcher, on a eu un peu le public Hangar à Bananes, mecs en chemise et chaussures pas faites pour. Généralement ils rentraient à 7h et à 9h ils ressortaient en mode «arg...» et c'est pour ça qu'on joue les musiques les plus dures le matin, parce que les gens qui viennent là parce qu'on est ouvert, déjà si t'es pas prêt à enchaîner 4h de techno pleine tête bah... tu sors. Ça déjà ça écrème dur, parce qu'il faut avoir envie de venir avec ta chemise toute propre au Macadam... !»
Alexis Tenaud, direction artistique du Macadam.



ECOLE NATIONALE
DOCTEUR
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

5. ACCEPTER DE SE PERDRE

Le club comme un labyrinthe

▶ Bedrock - For what you dream of (Full-on Renaissance mix), 1993

Notre petit groupe est au complet, on se jette des regards bouillants d'excitation, on s'autorise enfin à exprimer la joie d'être entrés et la hâte de se retrouver au cœur de la fête ! Les basses nous parviennent de plus en plus, grondant depuis les tréfonds du club, on commence à hausser la voix pour s'entendre. Passage rapide par le vestiaire, dernière formalité avant de se jeter dans les entrailles du monstre.

On ne sait pas bien où on va, pour la plupart on ne connaît pas les lieux, des pièces se dessinent au fur et à mesure que l'on avance instinctivement vers la source musicale. On passe à côté de gens qui discutent en buvant des coups, on traverse un sas, on en ressort. La lumière est tamisée, du mobilier dépareillé est dispersé ça et là. On longe un couloir et puis on slalome entre quelques parois sombres, un peu à tâtons, le noir se fait plus profond,

la source se rapproche, la chaleur monte d'un cran et lorsque l'on débouche dans la salle c'est tous nos sens qui prennent une claque. Une vague d'odeurs âcres nous saisit aux narines, la chaleur aspire nos tee-shirts contre nos corps encore froids et force notre respiration à s'adapter, le taux d'hygrométrie monte en flèche et en moins de deux nos cheveux nous collent au front ! Et le son, si puissant qu'il me traverse toute entière, je sens vibrer mon cœur dans ma cage thoracique et toute ma mâchoire aussi. Les vibrations mêlées à la moiteur intense et à l'odeur de transpiration me donnent une sueur froide qui hérissé mes poils avant de m'emplir d'une chaleur intense et d'une envie terrible, incontrôlable de me jeter dans cette foule électrique, d'y prendre place. La fête peut commencer !

Après avoir pris la température de la salle

principale, vient l'envie inexorable de faire état du terrain de jeu qui s'offre à nous : c'est parti pour une reconnaissance des lieux. Surexcités, on arpente le club dans tous les sens, avides d'exploration et de découvertes, passant de salles en salles, montant les étages en se faufilant dans l'escalier de bois mouluré et bondé, poussant les portes, découvrant ici des petits salons à l'ambiance calfeutrée et intimiste où les gens discutent et s'embrassent dans des canapés molletonnés à motifs floraux, là un bar insoupçonné. On est perdu, déboussolé, on ne sait pas si on est revenu sur nos pas, on pense avoir fait le tour et on débouche soudain sur l'extérieur. Terrasses dans tous les sens, assises, chapiteaux, arbres, jeux pour enfants, bars et cabanes en bois d'où s'échappe encore du son... Du monde partout qui parle, qui rit, qui fume et se réchauffe autour de feux improvisés dans des bidons. Au fond, des rideaux d'où débouchent encore des groupes, le tour n'est pas fini.

Deuxième salle de son, troisième... Autant de danseurs, d'ambiances, de lumières, de musique différentes dans chacune d'elles... On ne sait plus où donner de la tête.

L'aspect labyrinthique du club

L'un des aspect spatial du club qui rend l'expérience plus intense est le fait que

bien souvent on s'y perd complètement. Le nombre de salles et d'espaces est multiplié, il peut y avoir plusieurs étages ouverts, il y a souvent plusieurs dancefloors, des mezzanines, des alcôves, des sas, plusieurs bars différents, plusieurs espaces extérieurs ou des friches aménagées entourant le club, elles-même accueillant des chapiteaux, cabanes et cheminements. Les fonctions de ces différents espaces sont suggérées par le mobilier mais restent variables, permettant aux usagers de s'approprier l'espace. Les circuits à travers le club sont donc également multiples et revenir sur ses pas est peu fréquent. En plus d'aménagements, de mobilier et d'objets singuliers et différents d'un club à l'autre, cet aspect labyrinthique participe, à mon sens, à transposer les gens dans un autre univers. A chaque première expérience club que j'ai pu avoir à Berlin, j'en suis ressortie en n'ayant absolument pas appréhendé le lieu dans sa globalité : impossible pour moi de me faire un plan mental du club, ou alors de façon bien trop approximative. En retournant plusieurs fois dans quelques uns, notamment le Renate et le Kater Blau, j'ai pu, à posteriori, connecter les espaces entre eux et avoir une vision d'ensemble plus précise. Mais à mesure que l'expérience s'espace dans le temps, les repères acquis s'effacent de nouveau, rendant à chaque nouvelle fréquentation du club l'expérience intéressante.

Cet aspect labyrinthique est d'autant plus intéressant qu'il est authentique. A Berlin, les clubs sont des bâtiments existants adaptés, ayant à l'origine une fonction très différente de celle qu'ils ont actuellement. Ainsi le Renate était un immeuble d'habitation avec un escalier principal qui desservait des appartements séparés. Aujourd'hui, les espaces d'un niveau sont tous connectés, des cloisons entre appartements ont été abattues, permettant de créer des plateaux fractionnés en d'innombrables pièces. Du mobilier récupéré au fil des années participe également à plonger les gens dans une esthétique particulière. Bien que l'on cerne une logique dans l'aménagement et la décoration du lieu, celle-ci paraît rester intuitive et semble nous transporter dans les appartements d'une vieille voyante, participant à créer une expérience hors du temps et hors de notre cadre habituel.

L'Arena Club, dans un tout autre style, est aménagé dans un ancien dépôt de bus comportant des salles de machines qu'il est possible de parcourir par le biais de coursives, d'escaliers-échelles, menant à des plateformes entourées de tuyaux et de vannes et rendant la perception de l'espace complexifiée. On a alors l'impression de rentrer dans un sous-marin ou dans une énorme machinerie, et de s'y perdre.

Couplée à l'expérimentation du

son électronique, cette perception approximative d'un espace complexe et esthétisé, du fait de son aspect labyrinthique et, dans certains cas, de la générosité de matières et d'objets ou simplement d'architectures restées en l'état, rend l'expérience du club d'une toute autre dimension. Je prends ici le temps de m'attarder sur ce point qui est, à mon sens, marquant dans la façon dont d'autres directions de club, en France par exemple, abordent l'espace qui leur est offert.

« Déjà notre première logique ça a été de ne pas mettre de panneau pour indiquer la porte qui va vers l'espace extérieur. C'est à dire que c'est notre première manière de paumer les gens. Tous les gens qui sont jamais venus au Macadam ils trouvent pas l'espace extérieur, c'est génial, j'adore ça, et ça c'est super important, parce que si on avait écrit « outdoor par là » bah on aurait déjà perdu un coup. Et du coup si on arrive bien à faire nos travaux on aura les toilettes à l'étage et le vestiaire, donc tu gagnes déjà un premier trajet nouveau et on détruirait les toilettes actuelles pour en faire une darkroom en gros et du coup ça deviendrait une zone un peu inutile mais utile bizarre. Et on pourrait sortir dehors, donc circulation vraiment... circulaire. Et possibilité de sortir par un endroit, chercher l'autre et puis ne plus comprendre comment c'est foutu tu vois, donc là on gagnerait un coup. »
Alexis Tenaud, direction artistique du

Macadam.

Le Macadam est spatialement assez simple : un espace intérieur rectangulaire comportant le dancefloor d'un côté et le bar de l'autre, et un espace extérieur accessible par un sas. La volonté de réaliser des travaux et de complexifier l'espace pour influencer sur la perception du public montre qu'Androgyne a également noté cette dimension labyrinthique, importante au club. Des circulations qui ne se croisent pas et évitent de réemprunter un chemin connu ou encore la multiplication des espaces accessibles au public, confèreraient ainsi à l'espace du club un niveau de lecture supérieur.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCTEUR
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

6. LE SON ET SES ARTISANS

Djs, live, soundsystem, jeu set & mix

- ▶ Ben Klock - Subzero (2009)
- ▶ Jeff Mills - The Exhibitionist 2 mix 3 (2017)
- ▶ The Analog Session - N5 from Outer Space (2009)

4h00. Un passage au bar plus tard, c'est l'heure de la danse, on a envie de basses sourdes, de crouler sous la techno puissante de la première salle, que le son nous emplisse, nous dévore et nous entraîne vers des horizons profonds. A cette heure-ci, c'est l'apogée du dj set en cours et on n'a aucun mal à se caler dans le rythme effréné de la foule qui bouge en cadence. Nos corps sont happés dans ce flot de mouvements intuitifs, nos hanches se dévissent, nos bras s'envolent, nos nuques battent le kick. On est lancé sur l'autoroute de la techno, qui déroule devant nous un paysage industriel teinté de samples vocaux s'échappant des abîmes et résonnant dans nos oreilles comme pour nous montrer le chemin. Les lumières subitement nous aveuglent, impossible de lutter contre cet astre rouge flamboyant et fulgurant, se retirant en même temps que le son disparaît dans

un fracas assourdissant. Le break nous octroie un moment de pause, le temps d'ouvrir les yeux et de jeter un regard sur les gens qui nous entoure : chacun est en tête à tête avec lui-même. Pour certains, les yeux se rouvrent, pour tous ils sont rivés sur le dj qui fait face à la foule. Tous guettent le même moment : celui qui suit la montée. Corps détraqués certes mais oreilles affûtées : le dj n'a pas le droit à l'erreur. Mais dans ces clubs avisés et grâce à ces prêtres de la techno, la messe est dite sans maladresse et le drop se déchaîne au même titre que la foule qui n'a eu qu'une courte durée pour souffler.

Le Système son comme un totem

Comme évoqué précédemment, la musique est au cœur des événements

techno et l'argument principal pour annoncer une soirée est en toute logique le *line-up*, la liste des artistes programmés. Mais un autre argument de taille a été utilisé pour attester de la suprématie de la soirée à venir : le *système son*. La profondeur des basses requise pour reproduire à fort volume les morceaux joués par les djs nécessite un matériel spécifique et calibré. Certaines marques, suite à l'installation d'un de leurs ensembles dans un club en vue, se sont démarquées et ont acquis une notoriété dans les cercles de la musique électronique. C'est le cas par exemple de *Funktion-One*, une marque anglaise de haut-parleurs aux formes uniques et à la couleur violette caractéristique, à qui l'on attribue fréquemment le titre de « meilleur sound-system du monde ». Depuis son installation à l'ouverture du Berghain en 2004, il est régulièrement cité dans des descriptions d'événements électroniques dans le monde entier comme un gage supplémentaire de qualité.

« À chaque angle du dancefloor, il [Tony Andrews, fondateur de *Funktion-One*] pose une immense colonne d'enceintes au design jamais vu, avec ses lignes agressives, froides et techniques comme la musique qui en sort bientôt. » - Arnaud Wyart, Trax n°215

Bien évidemment cet engouement est controversé, nombreux sont ceux qui

évoque «un creux dans les fréquences médium» et parlent d'un coup de pub pour la marque, lié au choix du Berghain de s'en doter. Cependant, ce nom fait désormais partie intégrante de la culture électronique et est volontiers répété, pour faire partie des «connaisseurs».

« J'ai toujours envie que mes tracks sonnent aussi bien sur du *Funktion-One*, que sur *L-Acoustics* ou du *D&B*. L'intérêt de bien travailler sur le mixage de tes morceaux et ensuite sur leur mastering est de pouvoir proposer une écoute optimisée à tous les endroits où ton public écouter ta musique ! Si tout le monde devait avoir un *Funktion-One* pour kiffer ta musique... » - Madben, Dj français, Trax n°215

Le système son s'impose donc comme un totem de la fête électronique. Dès le début des raves anglaises, le mur d'enceinte ou *mur de son*, atteignant parfois des dimensions impressionnantes, est le point focal de la fête : les raveurs les plus aguerris se disputent les places les plus proches, afin d'entendre la musique le plus fort possible. La puissance de l'ensemble, décrite en «kilo» - pour un kilowatt - qualifie l'importance du collectif qui le possède, ou l'échelle de la fête qu'il sonorise. A l'intérieur du club, sa fonction est devenue moins centrale. Organisés en stacks, des colonnes qui superposent caisson de basse, haut parleur médium et «tweeter» pour les

aigus, ils encadrent le dj ou la scène, constituant toujours un ou plusieurs points focaux, à la fois visuels et auditifs.

Disc Jockeys, artistes live et producteurs : un peu de nomanclature

Une des particularité de la musique électronique, outre ses caractéristiques intrinsèques, est la façon dont elle est jouée en public. En écoutant un artiste sur scène, il est très rare que la musique que l'on entende ait été composée par lui. Dans l'immense majorité des cas, il n'est qu'un médium et son rôle est de choisir les morceaux des autres qu'il compte jouer. C'est la définition du dj - initialement *disc jockey* - entrée dans les mœurs depuis la popularisation des animateurs radio dans les années 50. Dans la musique électronique, une suite de morceaux choisis et mis en place par un dj s'appelle un *set*, d'où le nom *dj set* : souvent d'une ou deux heures, certains set dépassent parfois les 8 heures, relevant autant de la performance physique qu'artistique. Pour que les différents morceaux - des *tracks* dans le jargon usuel - s'enchaînent sans pause, le dj les mixe les uns aux autres, en synchronisant les rythmes pour les superposer, effectuant ainsi une transition inaudible. Ainsi, on appelle aussi un set un *mix*.

Si l'artiste n'est pas un dj, on dit qu'il fait du *live*. Branche savante de la

musique électronique, le live se base sur différentes machines pour produire des sons, les travailler et les retranscrire en direct, en temps réel. Citons par exemple les modulateurs analogiques, des machines imposantes aux milliers de câbles et de boutons que l'on peut activer pour tordre, multiplier et déformer un signal électrique initial, qui sera ensuite converti en son. (cf. vidéo *The Analog Session*, en p.59)

En prenant du recul, on se rend compte que les djs sont à la fin de la chaîne musicale : ils enchaînent des morceaux existants pour les faire entendre au public. Tout en haut de la chaîne, on trouve les producteurs : ce sont les véritables compositeurs des morceaux, ce sont eux qui les créent de toute pièce. Ils jouissent souvent d'une image tournant autour du génie introverti. Bien que certains se produisent en public, (jouant leur musique ou pas) leur notoriété reste étrangement en deçà de celle des djs. Il semble y avoir une sorte de pudeur artistique dans le milieu techno, qui pousse les créateurs originels à rester dans l'ombre. Depuis les années 2010, une pratique curieuse mais répandue consiste à publier ses nouveaux morceaux sous le nom générique *unknown artist* - artiste inconnu. A chacun de savourer ensuite son succès ou son échec, en tout anonymat malgré une célébrité parfois déjà bien établie.

Pour générer l'immense gamme de sons peuplant la musique électronique, les compositeurs se servent également de machines, mais contrairement au live, leur objectif est de produire un enregistrement, pressé ensuite sur support comme le *disque vinyle*. Comme avec les systèmes-sons, certaines machines utilisées pour enregistrer les grands succès de la techno deviennent des légendes. C'est le cas de la TR 909, (cf . vidéo de Jeff Mills, en p.59) une boîte à rythme produite par Roland à partir de 1984, qui générera la plupart des percussions de la techno de Detroit. Aujourd'hui toujours utilisée bien que la production ait été arrêtée en 1986, les rares exemplaires en vente atteignent des sommes colossales.

De la construction d'un set

Les fêtes électroniques sont généralement organisées selon une logique de progression crescendo, avec plusieurs djs successifs qui se doivent de faire monter l'intensité à mesure que l'on avance dans la nuit. On trouve d'abord un warm up, pendant lequel le premier dj installe tranquillement le climat de la soirée en attendant qu'elle se remplisse, jouant généralement des morceaux à l'intensité modérée ; ça serait dommage de brusquer les danseurs à peine chauds. L'énergie de la musique est ensuite croissante, jusqu'au peak time, apogée de la fête. C'est le moment le plus intense, le

plus rempli - tout le monde est arrivé et les premiers fatigués ne sont pas encore partis - et c'est celui où, si l'alchimie a bien opéré, le public est le plus tolérant car extatique. Enfin, le closing, dernier morceau qui arrive en fin de soirée se doit de marquer les esprits, de finir en apothéose avant de mettre les gens dehors. Pour les fêtes longue-durée qui se prolongent pendant plusieurs jours non-stop, comme c'est le cas à Berlin, cette progression crescendo se fractionne entre les journées ; de plus les genres musicaux peuvent être beaucoup plus variés d'un set à l'autre, dans une logique de garder le public le plus stimulé possible. La soirée du nouvel an organisé en 2019 par le Berghain a ainsi accueilli plus de 50 djs qui ont joué pendant quatre jours de la techno, de la house ou encore du disco.

Sur un set, le dj est jugé pour sa capacité à construire une cohérence entre les tracks, à faire s'échauffer les danseurs mais aussi à surprendre, le tout sans jamais perdre l'interaction avec le public. En effet, on attend de lui qu'il «sente» l'ambiance, et qu'il ajuste le tir en fonction des réactions des danseurs. On peut voir un set comme une longue mosaïque musicale faites de nombreux morceaux différents, qui peut bifurquer à tout moment si le dancefloor se vide brutalement.

« *C'est comme une architecture mentale,*

c'est à dire que je visualise la façon dont les sons bougent et j'ai l'impression de les modeler en temps réel. Tu design ce qui se passe dans la tête des gens. » - Para One, dj français.

Certains motifs musicaux sont particulièrement récurrents dans les morceaux de techno. Tous commencent systématiquement par une intro d'une dizaine de secondes comportant uniquement les percussions du morceau, et tous se terminent par cette même séquence. Ces passages permettent au dj d'écouter au casque la track à venir pour la caler sur la précédente en terme de vitesse, exercice rendu plus facile par le dépouillement de cette première séquence, alors utilisée comme un métronome. Une fois ce passage obligé, les structures sont très variés. On distingue le break, une pause pendant laquelle des sons en arrière-plan reprennent de l'importance, mais aussi la paire la plus efficace et la plus caractéristique : la montée et le drop. La montée est une augmentation exponentielle de la vitesse ou de l'intensité, qui tient en haleine, en suspens, pour aboutir à un drop : une pause d'une demi seconde avant de repartir sur la mélodie principale du morceau, toutes basses dehors. Ainsi, la musique électronique est basée sur le principe de contrainte et de récompense de manière assez systématique : on trépigne avant de sauter. Le dj doit donc être capable de maîtriser ces

enchaînements mais également d'interagir avec son public afin de savoir ce qu'il attend et à quel moment.

« C'est une musique ouverte, libre, généreuse, c'est le genre musical suprême car il n'y a pas de structure, pas de règle et pour moi, cette musique absorbera toutes les autres avec le temps » - Jeff Mills, dj & producteur, pionnier de la techno, émission Boomerang, France Inter, 25 sept. 2019

Si la technique est importante dans la construction d'un set, puisque le public est sensible à l'enchaînement fluide des différents morceaux, elle reste cependant sans règle clairement établie et c'est justement la liberté qu'à chaque dj d'inventer et de modeler son set comme il l'entend qui rend ce genre musical si intense et universel. La musique électronique a beaucoup évolué et s'est ramifiée et divisée très vite, se couplant ou phagocytant d'autres genres. Elle puise volontiers dans des sons divers qui parlent à l'imaginaire et aux mouvements intuitifs des corps : tantôt introspective, lente et mélodieuse, tantôt instinctive, rapide et brutale, toujours en abondance de percussions. Elle a également vite aboli les frontières, et des pôles inattendus ont émergés : ainsi, l'Italie a vu naître dans les années 70 un cousin déviant et électronique du disco, l'italo-disco, dont l'épicentre mondial est aujourd'hui à Amsterdam. Depuis la

fin des années 2000, la grande majorité de la techno minimale est désormais roumaine, tandis qu'un mouvement croissant d'artistes aiment mixer des sons traditionnels orientaux et rythmes électroniques, à l'image du groupe Acid Arab.

Générateur de musique extra-terrestre ou terriblement familière, les djs sont reconnus pour leur curiosité et leur originalité dans le *digging*, le fait d'aller chercher, sur Internet ou dans les magasins spécialisés, des disques vinyles récents ou particulièrement anciens, préférablement méconnus, afin de les jouer dans leurs sets. On vante la connaissance de l'inconnu, d'avoir trouvé la pépite, la perle rare que personne n'aura entendue mais sur laquelle tout le monde dansera, comme un encouragement à prendre des risques et à chercher, par soi même et hors des sentiers battus.

« *C'est une musique qui offre les pièces d'un puzzle mental à assembler. Il n'existe pas vraiment de méthode ou de discipline selon lesquelles cette musique doit être construite. C'est cette liberté qui permet à chacun de s'y plonger, de s'y investir.* » - Jeff Mills, dj & producteur, pionnier de la techno

Jouer un grand classique lors d'un set peut ainsi être à double tranchant : le public vient pour être surpris, et

entendre ce qu'il peut trouver par lui même est parfois vu comme un manque d'originalité. En revanche, une référence est à mon sens appréciable si elle est bien amenée : à la suite de transitions habiles ou d'un enchaînement de morceaux finement sélectionnés, un classique peut être bien mérité et délivrer une saveur particulière. Boum boum, oui, mais pas n'importe comment.

« *J'aime les narrations, les histoires donc j'aime bien commencer avec quelque chose, un truc qui a une intro. Je trouve que c'est une histoire un dj set. Et il y a une fin aussi ! C'est comme dans un film, dans un livre, il devrait y avoir des ponctuations, tu peux pas faire une heure et demi de la même chose, y'a rien de plus chiant !* » - Laurent Garnier, dj français et... chevalier de la Légion d'honneur

Le dj, entre ombre et lumière

La figure du dj a beaucoup évolué, depuis ses débuts à Detroit jusqu'à aujourd'hui. De connu et reconnu pour faire bouger un groupe encore restreint, à star internationale, en passant par l'anonymat le plus complet, l'image du dj a tout aussi bien été un porteur de revendications sociales profondes qu'une figure médiatique controversée. Ces positionnements variés ont d'ailleurs parfois été à l'origine de la naissance des autres genres électroniques.

En 1989, à Detroit, le label UR, *Underground Resistance*, composé de Jeff Mills, Robert Hood et Mike Banks, prône l'anonymat total. Ses membres apparaissent cagoulés et revendiquent la techno comme étant une musique *sans visage*. Dans leur manifeste qui sort le 2 novembre 1989, ils prônent *la révolution par le son* et envisagent la techno comme le moyen *d'abattre le mur entre les races, qui fait obstacle à la paix mondiale*. Ces idées trouvent d'ailleurs écho, 7 jours plus tard, avec la chute du Mur de Berlin. Cet événement est le déclencheur du regroupement de la jeunesse de Berlin Ouest et de celle de Berlin Est dans les raves et les clubs illégaux autour d'une même musique : d'abord l'acid house puis très rapidement la techno.

« *Je crois que Berlin est la seule ville où la Réunification a eu lieu des décennies plus tôt que dans le reste de l'Allemagne, du moins dans le microcosme de la musique électronique ou techno* » - Marc Reeder, musicien et producteur, vivait à Berlin Ouest en 1989, Berlin le mur du son

A cette époque-là, il n'y a pas encore de djs berlinois ou même européens reconnus dans le cercle grandissant de la musique électronique, et les clubs illégaux qui fleurissent rentrent en contact avec les fondateurs du genre, les djs de Detroit, afin qu'ils viennent à Berlin partager leur musique. C'est le cas de Dimitri Hegemann qui invite Underground

Resistance au Tresor, donnant l'exemple aux futurs disciples locaux.

« *A ce moment-là on a pris conscience qu'un phénomène nouveau émergeait, qu'il se passait quelque chose d'incroyable et c'est pour ça qu'on faisait la fête* » - Danielle de Picciotto, artiste et fondatrice de la Love Parade à Berlin.

A Paris, les raves arrivent également entre 1989 et 1990, ne rassemblant ici aussi qu'une centaine de connaisseurs. Le principe et la musique sont les mêmes. A mesure que les raves s'intensifient et sortent de l'ombre, notamment avec une rave d'ampleur en plein Paris, sous le pont de Tolbiac en 1994, le gouvernement prend des mesures pour contrer le phénomène, et notamment la célèbre circulaire Mariani. C'est à ce moment, à Paris, que certains djs retournent vers le centre-ville pour faire la fête légalement et que les clubs que l'ont connaît maintenant comme ceux de l'âge d'or parisien, vont faire leur apparition : le Rex Club d'abord puis le Queen et le Pulp.

Avec la montée en puissance de ces lieux de fête, les djs aussi gagnent en popularité. En 1992, Laurent Garnier qui a fréquenté les raves anglaises puis parisiennes organise ses premières résidences au Rex Club, des soirées baptisées Wake Up où il invite des grands pontes de la techno : Juan Atkins, Jeff Mills, Carl

Craig mais également des djs français montants. De même, trois ans plus tard, au Queen, David Blot, Jerome Viger Kohler et Fred Agostini créent les soirées Respect pour «Respect the dj». La figure du dj est donc davantage médiatisée et, à côté des pionniers américains de la techno qui viennent toujours jouer à Paris, s'installent maintenant des figures locales et européennes plus publiques.

A partir de 1997, un mouvement va pourtant prendre le contre-pied : le groupe Daft Punk sort son album Homework, entièrement produit dans une chambre d'ado. Très vite casqué et anonyme, le groupe représente un ovni en terme d'image : à la fois anonyme et ultra célèbre, leur musique touche tous les publics, puristes comme néophytes. Ils lancent une popularisation massive de la production électronique, qui s'invite sur les radios de grande écoute.

Au début des années 2000, la musique électronique est à son apogée à Ibiza, ou elle engendre un courant qui va rapidement prendre ses distances avec les valeurs initiales d'Underground Resistance. Les djs sont de véritables rockstars, touchant des cachets astronomiques et jouant une musique électronique aux accents pop, riches de refrains *catchy*, joyeuse et accessible, en un mot : exubérante. Une position aux antipodes de l'humilité et du dépouillement originel du genre. Cette

musique, appelée EDM pour *electronic dance music*, est celle qui a cours dans les boîtes de nuit généralistes aujourd'hui. Industrie très rentable, l'EDM est plutôt méprisée par les adeptes de techno autant pour son côté mercantile assumé que pour la pauvreté et le systématisme de ses compositions.

« *La techno elle avait pas la même branchitude qu'elle peut l'avoir aujourd'hui mais c'était un mouvement politique à l'époque, aujourd'hui c'est du business.* » - Brodinsky, dj français

A la suite de la sortie du film *Berlin Calling* en 2008 qui dépeint la scène techno locale, la musique électronique explose et se répand dans le monde entier, créant son lot de singularités selon les lieux. Si le star-system a toujours lieu pour un petit groupe de djs, ceux-ci perdent vite les faveurs d'une partie du public : en effet, la pudeur musicale et l'anonymat sont toujours des valeurs bien en place dans le monde de la techno. Plus encore que dans les autres genres, les artistes y sont adulés jusqu'à ce qu'il atteignent un stade de popularité critique, à partir duquel ils deviennent décriés. En revanche et de façon assez paradoxale, on appréciera, à l'image du digging musical, un dj talentueux mais peu connu, ou en tout cas qui fait profil bas. On retrouve ce côté élitiste, qui repousse quelque chose dès lors qu'il est apprécié par un grand nombre de personnes.

« C'est très important ce très court instant au début de ton set ou tu dois être confiant mais pas trop ! Ton ego ne doit jamais être trop fort parce que sinon les gens le ressentent, la foule est extrêmement sensible » - Nina Kravitz, Dj russe

La philosophie véhiculée par les clubs berlinois met l'humilité en avant : elle méprise le bling bling et la starification, et cherche à rester en évolution constante. Elle boucle en quelque sorte la boucle : on revient à des valeurs proches de celles d'UR et de la culture underground, un abatement des codes et des barrières, sans que la personne qui passe la musique - qui souvent n'est pas la sienne, rappelons le ! - ne prenne une importance écrasante. On lui fait confiance pour la musique, mais pas la peine de le déifier pour autant.

La position spatiale du dj

La place du dj dans le club est très variable selon les sous-genres de la musique électronique. L'apparition des djs en club remonte aux années 70, ou ils œuvrent comme il le faisait à la radio : abrité dans une cabine - *booth* en anglais - vitrée, il passe des disques ponctués d'appels au micro depuis le coin de la pièce, discrètement installé. Ce format a toujours cours dans les boîtes généralistes. Dans les free parties, on l'a dit, ce sont les enceintes qui sont au centre de l'attention. Le dj est à l'arrière,

comme en régie, et a une vue d'ensemble sur la foule, de dos, avec le mur en arrière plan. Cette focalisation est aussi de rigueur dans la trance, un genre de techno rapide et psychédélique.

En revanche, dans la techno, le dj est au centre de l'attention visuelle. Il est volontiers sur une estrade, en vue, bien centrée, dans l'axe du dancefloor. Il polarise la foule, qui danse toujours tournée vers lui. Dans la plupart des clubs, le dancefloor est un espace rectangulaire, le dj occupant l'un des petits côtés. Il est ainsi au bout d'une perspective, cadré, à l'image du *Printworks Club*, à Londres. Cette pratique est assez curieuse quand on la confronte aux habitudes de discrétion et de pudeur dont semble faire preuve les artistes de la techno. Cependant, de plus en plus, sa position est remise en question. A Paris, le Cabaret Sauvage le place au milieu de sa salle circulaire, permettant au public de se positionner à 360°. Au Macadam, à Nantes, le *dj booth* - nom désormais donné à la table servant au matériel du dj - est sur le grand côté du rectangle, et offre un dancefloor sur trois côtés et au même niveau, comme s'il faisait partie de la foule malgré les barrières qui l'entourent.



ECOLE NATIONALE
DOCUMENTATION
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

7. LIBERTÉ SPATIALE, LIBERTÉ D'ÊTRE

Salles spécifiques pour pratiques hors-cadre

📺 Lil' Louis - French Kiss (1989) (NSFW !)

La vache presque 6h00 ! Deux heures qu'on danse sans sourciller. J'ai besoin d'une pause et de reprendre des forces au bar, je tape sur l'épaule d'Alex. Le temps d'hurler aux oreilles des copains qu'on revient et on s'extirpe de la foule compacte qui ondule de manière saccadée. On se dirige vers le bar extérieur en esquivant des gens pressés de retourner dans le son, un verre de bière manque de m'asperger. J'écarte un rideau plastique et on débouche dans le vacarme de l'immense terrasse extérieure. Faufilage jusqu'au comptoir du bar qui est installé dans une cage grillagée et surmonté d'une tenture effiloché, d'un abat-jour des années 70 et d'une tête de sanglier empaillée ! «Zwei Biere bitte !» On est toujours surpris en voyant arriver nos bouteilles en verre pour seulement 3€ contre 8 en France... Ça fait plaisir, il ne faudra pas nous le dire deux fois !

Coup d'œil circulaire, cet endroit est juste impressionnant. Avec Alex, on se montre les jeux pour enfants, au fond : des espèces de vaisseaux, des fusées steampunk en tôles de métal assemblées, d'où sortent ou entrent des petits groupes de gens ; à côté, un mini chapiteau aux guirlandes multicolores abrite des canapés en palettes récupérées et cloutées à l'arrache ; des filets et des boules à facettes revisités pendent entre les arbres ; de l'autre côté, une cuve à eau dressée comme un totem assoit le décor et pour finir, parsemant l'endroit, une foule de gens parlant et gesticulant.

On se pose au milieu, sur une assise en bois entourant un bouleau habillé d'un tricot : le spot d'observation est cool. Je taxe du feu à côté et s'ensuit une grande discussion en anglais avec nos voisins : ils habitent à Berlin depuis quelques années et leur activité favorite le weekend, c'est

bien d'aller en club, on comprend qu'ils sont assidus ! A côté de ça, ils travaillent : l'un dans une boîte de graphisme, un autre écrit une thèse en acoustique et le troisième est pharmacien. On rigole un moment avec eux en fumant. Alex me glisse un truc à l'oreille : elle et Max voudraient trouver quelque chose d'un peu plus fort que la bière, on abandonne donc nos copains d'un soir et on se met en quête des toilettes.

On rentre à l'intérieur, la chaleur fait du bien ! Au bout d'un couloir, deux petites pièces aux murs entièrement carrelés et peints en noir, sont dégoulinantes de moiteur et de «on ne veut pas savoir». En tout cas, ça grouille par ici, il y a foule ! On se met un peu d'eau sur le visage en écoutant discrètement autour de nous, facilement on repère le gars qui peut nous fournir en TAZ. Je n'aurais pas dit ! Rapidement mais naturellement , l'échange se fait, un billet de 10€ contre deux petites pilules bleues siglées d'une couronne. Check. Il nous reste encore de la bière, on décide de redescendre pour rejoindre nos deux loustiques qui n'ont pas bougé d'un centimètre, toujours absorbés par le son. Max et Alex croquent avec une grimace, se partagent une bière, 6h48 c'est parti mes ouistitis : I keep an eye on you !

Espaces essentiels

Entre les clubs techno de Berlin et ceux en France, on retrouve une base commune d'espaces, à savoir, un sas d'entrée, un vestiaire, un ou plusieurs dancefloor(s), un ou plusieurs bar(s), des toilettes, un espace extérieur et dans certains cas, un espace privé réservé aux artistes et à quelques personnes de leur entourage ou de celui des organisateurs. Généralement cet espace n'est pas visible, en particulier à Berlin où l'aspect labyrinthique du club le dissimule encore davantage. Cet espace privé ne doit pas être confondu avec l'espace VIP ou carré VIP que l'on retrouve très souvent dans les clubs conventionnels et qui est un endroit pouvant être soit en retrait, soit au cœur du club, avec quelques tables et assises, privatisable en échange d'argent. Tous ces différents espaces de clubs sont sûrement indirectement hérités du modèle des discothèques qui avait déjà esquissé et défini les endroits nécessaires aux enjeux d'un établissement nocturne.

Darkrooms, Chillrooms

En plus, les clubs techno ont également phagocyté des espaces propres aux clubs libertins, alors plus proches d'eux en terme de codes et de pratiques. Aujourd'hui, la darkroom est ainsi un espace incontournable du club techno type. Il s'agit, en effet, d'un espace réservé exclusivement à la pratique libérée et

libertine du sexe, ce qui englobe, par exemple, le sadomasochisme, le sexe à plusieurs ou d'autres pratiques jugées comme déviantes. Plus ou moins clairement établies au sein du club, allant de simples alcôves ou mezzanines intimistes à de vraies pièces cloisonnées entre elles et séparées du reste des salles, leur existence fascine et, à mon sens, les darkrooms participent largement à la mystification du club, de part leur caractère transgressif.

Historiquement réservées aux hommes gay, certains clubs continuent de n'y autoriser l'accès qu'à cette communauté et dans les cas où les darkrooms sont libres d'accès à toute orientation sexuelle et genre, il semblerait que la population qui les fréquente reste principalement masculine et homosexuelle. N'ayant jamais pratiqué ni expérimenté les darkrooms et n'ayant pas eu de témoignages de l'intérieur, je ne m'attarde pas sur le sujet mais il me semble tout de même important, et bien incontournable, de les mentionner dans mes recherches pour ce mémoire.

« Un lieu vraiment très spécifique dans le club [du Berghain] c'est le Lab.Oratory mais je n'y suis jamais allée ! Trop gay trop sexuel, je n'ai pas voulu m'imposer dans ce milieu qui n'est pas le mien » - Anaïs, 24 ans, témoignage sur sa première expérience du Berghain

A Berlin, comme je l'évoquais précédemment, les pratiques sexuelles ne sont donc pas proscrites dans les clubs, qu'elles soient intimement pratiquées dans les darkrooms ou davantage affichée à des endroits plus fréquentés, libre à chacun de jauger l'ambiance et les règles tacites du club. Ainsi, les *chillrooms* - littéralement pièce de refroidissement en français - qui offrent traditionnellement un espace de repos et de calme relatif à la soirée, pour venir s'asseoir ou s'allonger, discuter ou faire une sieste, sont également, dans certains des clubs les plus libérés, des pièces adaptées et agréables aux pratiques sensuelles, voire sexuelles. Rentrer en club techno à Berlin signifie donc bien de s'attendre à voir ces pratiques sortir de leur zone d'intimité et de ne pas en être, pour autant, offusqué. Etre mal à l'aise ou surpris, lors de sa première expérience de club parce que l'on sort de sa zone de confort est, à mon sens, normal, mais penser que ce devrait être interdit, par exemple, reviendrait à dire que le physionomiste à l'entrée a peut-être tout simplement mal fait son travail avec vous. A chacun de se positionner et de respecter la curation du lieu.

Bien que la culture techno et le modèle berlinois se soient exportés en France, nous restons, tout de même, assez frileux par rapport à l'autorisation ou à l'acceptation de ces pratiques extrêmes au sein du club. A Nantes, le Macadam,

qui a pourtant su imposer son image libérée et inclusive et toucher un public sensible à ces valeurs, reste encore très loin des ambiances et possibilités berlinoises. Pour l'instant, les soirées illégales underground sont celles qui restent les plus libérées face à ces pratiques, mais aussi de façon plus globale. D'après moi, bien qu'une partie du public nantais ne soit pas prêt et adaptable à l'ambiance spécifiquement berlinoise du club techno (mais libre à chacun de ne pas fréquenter un endroit), le principal facteur qui bloque ou freine cette évolution demeure les nombreuses règles de sécurité et normes appliquées aux établissements nocturnes en France, et peut-être, en partie, liées à leur localisation dans le tissu urbain et aux équipes de sécurité employées.

La liberté face aux normes de sécurité

Spatialement, si les clubs à Berlin sont aussi complexes et riches dans leurs formes et leurs aménagements, c'est parce que, globalement, leurs normes de sécurité ne sont pas aussi drastiques que les nôtres. Sans détailler les spécificités de la législation allemande ou française à ce sujet, l'expérience des clubs berlinois m'a apportée nombre d'exemples permettant de soutenir ce point de vue et notamment avec les espaces extérieurs rattachés aux clubs. Beaucoup des aménagements sont réalisés en matériaux de récupération et

assemblés entre eux afin de construire des assises, par exemple, des cabanes, des jeux, des sculptures à escalader ; rappelant l'ambiance hétéroclite d'une brocante, d'une jolie décharge en forêt - ou de la halle de l'école pendant les workshops de début d'année ! Ainsi dans des clubs comme le *Griessmuehle*, le *Mensch Meier*, le *Kater Blau* ou le *Renate* ; des palettes (beaucoup de palettes), des vieilles cuves en métal, des carcasses de voitures, des troncs d'arbres servent de base pour le mobilier et des objets éclectiques viennent surenchérir le décors : abats-jours, rideaux, guirlandes, boules à facettes, le tout accompagné de meubles des années 90, en l'état.

Responsabilisation du public

Ce joyeux bazar paraît difficilement envisageable en France. D'une part, pour des raisons de sécurité incendie : les aménagements et le mobilier doivent attester d'une résistance au feu, ce qui élimine directement la profusion de matériaux récupérés et cités précédemment mais qui rend également inconcevable d'allumer un feu au milieu d'un espace extérieur, par exemple. A Berlin, c'est une pratique habituelle, à fortiori en hiver. D'autre part, pour des raisons de sécurité pures et dures : contrairement à Berlin qui voit ces aménagements comme un *terrain de jeu pour adultes consentants*, la France perçoit ces agencements de bric et de broc

comme non normés, dangereux dans un établissement recevant du public. Ainsi, là où les clubs berlinois ont davantage tendance à responsabiliser leurs fêtards et leur octroyer leur confiance en retour d'un comportement respectueux, les clubs français - à travers les normes - vont davantage infantiliser le public, alimentant la boucle qui conduit à des gens majoritairement non-éduqués à observer un comportement de savoir-vivre dans ces lieux.

De façon plus générale, Berlin est une ville qui fonctionne beaucoup sur les impulsions autonomes de ses habitants, les laissant s'approprier des espaces sans fonction définie. Ces vides urbains, sont alors entretenus par les gens du quartier ou simplement par ceux qui les affectionnent, créant des jardins, des potagers, des endroits de pause, sur une base de mieux-vivre-ensemble. Ce mode de fonctionnement s'est plutôt répandu à Berlin, il est aujourd'hui majoritairement assimilé par la population et c'est, finalement, un état d'esprit que l'on peut retrouver dans le microcosme des clubs : si les gens affectionnent un endroit, ils le respectent et ceci, sûrement facilité, par le fait qu'on laisse une grande liberté au public. Il n'y a pas vraiment de règle, on ne se sent pas contraint, on nous fait confiance donc, finalement, a-t-on envie de mordre la main qui nous nourrit ?

Retour sur la situation urbaine

Ce climat de liberté est également rendu possible grâce à la situation géographique des clubs, c'est pourquoi j'aimerais donc y revenir dans cette partie.

Avec les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'immeubles ont été rayés de la carte de Berlin : c'est le cas, par exemple, de la Wertheim Bank qui a accueilli le club du Trésor dans son sous-sol mais qui, à l'origine, était un bâtiment de 400 mètres de long au cœur de la ville. Berlin s'est reconstruite tout en gardant un tissu urbain peu dense, avec beaucoup d'espaces verts et également d'espaces laissés en friche. Ainsi, beaucoup de clubs, qui ont établi leur adresse dans des bâtiments abandonnés, se sont retrouvés parfois en plein milieu de friches industrielles ou urbaines qui n'ont jamais été réurbanisées par la suite. Cette configuration, pour certains au cœur de la ville, ou pour d'autres plus en périphérie, permet aux clubs de s'établir sur des sites où, non seulement on se sent loin de tout, mais où cette mise à distance de la ville du quotidien est bien réelle et permise par des petites forêts, des ruines où la nature reprend ses droits ou encore des vestiges de constructions soviétiques les entourant.

Egalement, les clubs localisés dans le quartier de Kreuzberg, pourtant un quartier central de Berlin, donnent aussi cette impression de mise à distance

et ce, grâce notamment à la Spree, la rivière qui passe au cœur de la ville et longe beaucoup de ces clubs. C'est le cas, par exemple, du *Club der Visionäre* avec sa terrasse sur la Spree et son saule pleureur qui lui confèrent une ambiance bucolique et hors de la ville. Bien que nombres de quartiers de Berlin commencent à se gentrifier, à mesure que les nouveaux immeubles sortent de terre, les quartiers où sont basés la majorité de ces clubs restent plutôt populaires - du moins historiquement car les loyers commencent également à augmenter significativement.

En France, nos villes - et notamment celle où la culture techno a fait son apparition - restent denses et peu étalées, aux immeubles majoritairement classiques bourgeois et où le passé industriel a plutôt été récupéré par les municipalités (Nantes, Bordeaux...), institutionnalisant ainsi les lieux pouvant prétendre à accueillir les clubs et les forçant directement à sortir en périphérie de ville pour trouver la liberté et le terrain de jeu adaptés aux codes de leurs soirées.

Liberté d'être, face à la sécurité interne des clubs

Dans tout établissement nocturne, une surveillance du public doit être mise en place. Qu'il s'agisse de Berlin ou de la France, des agents de sécurité sont

employés par les organisateurs et gérants de clubs. Ici aussi, les différences notables sur les façon de faire et les consignes données aux agents ont une répercutions directe sur l'ambiance interne au club et sur la liberté permise aux fêtards.

A Berlin, une fois passé l'épreuve de l'entrée, on est directement confronté à la fouille qui est réalisée minutieusement afin de vérifier que le public ne fasse pas entrer de drogues, notamment, ou tout autre objet interdit mais après avoir payé son entrée, la liberté semble totale.

Impossible pour moi, durant mes six mois à Berlin et mes expériences hebdomadaires de clubs, de repérer un vigile à l'intérieur des clubs. Seule une malencontreuse expérience au Watergate m'a prouvé que s'ils étaient sûrement bien présents, ils étaient alors complètement fondus dans le public. Lors d'une de mes premières soirées à Berlin, au Watergate, je sors mon téléphone par réflexe et commence tranquillement à filmer le dj. Mon voisin n'a pas le temps de finir sa phrase pour me prévenir, qu'un homme en noir (dont je n'ai même pas eu le temps de voir vraiment le visage ou la silhouette) a immédiatement pris mon téléphone, a effacé la vidéo en deux secondes et a disparu. Je me suis sentie très mal à l'aise d'avoir enfreint la règle malgré moi et bien sûr je n'ai pas eu besoin d'explications sur ce qui venait de se produire.

Pour le Watergate, je suis donc bien certaine que des videurs sont présents et qu'ils surveillent que tout se passe bien et que les quelques règles soient respectées. Le Watergate est cependant un club loin de la culture underground, comparé aux autres clubs techno de la capitale, c'est pourquoi le doute persiste pour moi quant à la présence effective de videurs à l'intérieur des clubs techno, à Berlin. Par comparaison, au Griessmuehle, qui est un club majoritairement fréquenté par des locaux et réellement ancré dans la culture underground, il m'est arrivée une seule fois de croiser un vigile faisant une ronde dans l'espace extérieur. Cependant, il s'agit d'un club situé en périphérie, au milieu d'une friche industrielle, où l'espace extérieur n'est pas délimité et où cet espace, en hiver, n'est pas éclairé car il est considéré comme fermé, bien qu'on puisse y accéder. Je penche donc pour l'hypothèse que des vigiles sont effectivement présents mais gardent cependant, une place très en retrait par rapport au déroulé de la soirée, surtout à l'intérieur du club.

L'absence de personnel de sécurité permet donc au public de lâcher-prise et de se sentir libre, tout en oubliant pourquoi, car la présence du vigile, perçue directement dans son champ de vision ou de manière plus implicite dans un coin de tête, est un frein à la libération, à se laisser aller parce qu'elle

rappelle un ordre établi demeurant et par conséquent, qu'à la moindre transgression, une sanction peut s'abattre sur nous.

« *T'arrives à t'amuser et à te lâcher toi, avec un agent de sécu dans le dos !? Parce que moi perso, j'y arrive pas.* » - Vazy Julie, dj & membre du Metaphore Collectif, table ronde du 28 sept. 2019, Jardin C, Nantes

A Nantes, au Macadam, l'équipe de sécurité est quant à elle bien visible : à l'entrée, pour la fouille mais aussi à l'intérieur du club. Devant l'escalier menant à l'espace privé, un agent de sécurité vérifie les bracelets permettant d'y accéder, sur la terrasse extérieure, un agent statique dans un coin observe la foule et un ou deux vigiles font régulièrement des rondes dans le club en passant inmanquablement par les toilettes où les *deals* de drogue ont souvent lieu. Le club n'étant pas très grand, on croise facilement les videurs plusieurs fois dans la soirée, et sur la terrasse, impossible de rater l'œil qui balaye les fêtards. Si les vigiles sont autant présents c'est surtout dans le but de faire respecter des consignes de sécurité émanant du gouvernement, notamment comme l'interdiction de fumer à l'intérieur ou de consommer des produits illicites. Bien que les organisateurs de soirées en club légaux puissent avoir une conception de la fête plus ouverte et plus libérée, ils se

doivent de composer avec leur équipe de sécurité et d'appliquer la loi au sein du club, au risque dans le cas contraire de devoir fermer leur établissement.

En plus de faire respecter la loi, l'équipe de sécurité, fait malgré elle partie intégrante de la curation de l'établissement qui l'emploie. C'est donc aussi à elle de véhiculer les valeurs du club à l'intérieur et veiller à ce que ces règles internes soient respectées. Pour les organisateurs de soirée et gérants, il est nécessaire de dialoguer avec sa sécurité afin de s'entendre entre obligations officielles et marge de liberté.

« Oui, eux ils incarnent le message du club, ils le comprennent et on les a recrutés avec le truc de... Bah l'ancienne sécu était quasi homophobe en fait ! Clairement. Voire quasiment complètement homophobe... Donc c'était pas possible de composer avec eux donc on a dû militer pour pouvoir changer de sécu, on a réussi. »
Alexis Tenaud, direction artistique du Macadam

Entre la première équipe de sécurité à Macadam et la seconde, la différence a été notable. Quand l'une se comportait parfois de manière déplacée avec le public accueilli (notamment avec les filles) et n'avait aucune tolérance envers ceux qu'ils jugeaient comme homosexuels, par exemple ; l'autre connaît et respecte les valeurs défendues par le club et

sait les transmettre en expliquant à la première erreur puis en expulsant à la première récidive. J'observe également une plus grande discrétion de leur part à l'intérieur du club. Preuve que la sécurité influe sur l'image portée par le club mais surtout sur l'ambiance au sein de celui-ci.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCTEUR
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

8. ALTÉRATION DES SENS, PERTE DE REPÈRES

Et les dispositifs qui le permettent

▶ Inner Light - Phantasia (French Version) (1991)

On s'est remis à danser comme des forcenés. Le rythme est plus rapide, la bassline raisonne gravement dans nos crânes. Les boomers énormes, de chaque côté du dj, nous surplombent et nous inondent de leur son souverain. Le kick est sourd, violent et alterné d'un clap raisonnant et sec. On sent au son que le dj chauffe la salle, qu'il fait monter la pression. Les corps sont plus dénudés et transpirants, tendus et fluides à la fois, bougeant frénétiquement dans l'attente du décollage imminent. La fumée s'est répandue dans toute la salle, on discerne seulement des silhouettes découpées dans la lumière extra-terrestre. Profitant du calme avant la tempête, les performers ont fait leur entrée dans la salle, s'immisçant partout dans la foule, sur les podiums ici et là, s'emparant de la barre de pole dance dans un coin. Certains sont sur-maquillés, coiffés de plumes, de fleurs et costumés de

toutes les couleurs, d'autres sont cagoulés, presque nus, arborant pour seul vêtement un harnais ou une cape. Ils se tordent, ondulent comme possédés, prenant plaisir à incarner le personnage qu'ils ont choisi d'être.

Balancement de droite à gauche, de gauche à droite, cou crispé, yeux fermés, hochements de tête en rythme, je sens les effets de l'alcool couplés à l'envoûtement du son m'extraient tranquillement de mon état normal. Maintenant le son est cosmique, lunaire, il monte, monte, monte, une voix parvient de l'au-delà, aiguë et résonnante. Coupure du kick. La foule hurle, siffle, supplie ; la voix de femme est seule à raisonner dans la salle à présent quasi plongée dans le noir et la fumée. Sans plus attendre, le dj rouvre toutes les entrées et une déferlante de techno pure et galopante s'abat sur nous.

Tout le monde saute, on étend ses bras, on balance tout son buste, les cheveux volent et les mouvements, sous le feu des stroboscopes, hachés et surexposés, paraissent flotter dans un arrêt sur image finalement accéléré. Je concentre mon regard sur Alex puis sur Max : leurs mouvements sont chaotiques mais en rythme, les mâchoires bien serrées et les lèvres en avant, dégoulinants, dans leurs rêves. Ils ont l'air plutôt OK !

Le club comme théâtre nocturne

Le club techno est un lieu pour s'extraire de notre quotidien, de la réalité, où l'on peut choisir de se libérer, d'en montrer davantage, poussé par la folie collective qui règne dans ces lieux. La nuit dans cet endroit est le moment du lâcher-prise donc, où l'on peut endosser un costume pour s'amuser, le temps d'une soirée. Le club techno est, pour moi, un *théâtre nocturne* où chacun joue le rôle qu'il a décidé. A Berlin, la liberté dans les clubs permise par l'inclusivité et l'absence d'indices liés à un ordre établi, fait naître toutes les exubérances et donc tous les accoutrements possibles. Les minorités LGBTQIA+ qui sont représentées avec leurs codes et leurs styles comme, par exemple, les travestis ou encore les drag queens - généralement des hommes qui se travestissent en femme mais en exagérant humoristiquement les traits et

les manières, - habitent un personnage défini et travaillé. Le public devient des performeurs, des acteurs dansant sur la scène qu'est le dancefloor, incarnant leur personnage pour le seul et unique public qu'ils sont eux-même.

« Ma première expérience du théâtre est liée au plaisir du déguisement, du maquillage et du travestissement. Ce théâtre que j'aime, je le retrouve probablement dans l'univers nocturne, qui lui-même est une forme de théâtre qui me bouleverse. La nuit et les dancefloors invitent particulièrement au travestissement et c'est aussi le costume social qui m'intéresse. » Gisèle Vienne, chorégraphe & metteuse en scène franco-autrichienne, Electro, de Kraftwerk à Daft Punk, 2018

Par comparaison, à Nantes, au Macadam, bien que l'esprit du club soit aussi tourné vers l'émancipation et le laisser-aller, la liberté que chacun s'octroie est encore timide. La direction artistique du club tente de montrer la voie à son public en créant des ambiances dans la logique d'un *art total* : musique bien sûr, mais aussi costumes, jeux de lumières, mapping, fumée et performeurs donc. Ils sont souvent des danseurs costumés employés par le club, qui réalisent une performance en se désinhibant artificiellement, en montrant le chemin de la liberté et de l'émancipation aux autres danseurs, comme un état auquel

accéder. En voyant l'effervescence dans laquelle apparaissent ces acteurs et bâtisseurs de la fête qui n'ont aucunement peur du jugement des autres et semblent n'avoir aucune barrière taboue, le public est amené à les imiter : l'effervescence entraîne l'effervescence, progressivement vers quelque chose de collectif.

Bien que ce soit plus implicite à Berlin et même, dans les raves françaises du fait de l'illégalité de la soirée, le Macadam trace son chemin et montre que la possibilité de l'émancipation existe aussi dans le cadre légal du club. En comparant l'ambiance actuelle à celle régnant à l'ouverture du club deux ans plus tôt, le public du Macadam est davantage réceptif aux valeurs et codes du club : petit à petit les *costumes* au sens large font leur apparition et les danseurs sont plus nombreux et vigoureux. Un *Bar à costumes*, tenu par Baba création, à l'entrée du club, prête des vêtements de fabrication maison, pour colorer et dégenrer la fête. Si la communication d'Androgyne commence sûrement à payer auprès du public nantais, c'est, sans doute grâce à leur prise de position engagée et «extrême» de la fête qu'ils maintiennent depuis leurs débuts, ainsi qu'à une sélection à l'entrée basée uniquement sur la capacité à danser.

Dispositifs de club

Dès les premiers pipers disco des années

60, beaucoup de recherches sur la spatialité et les dispositifs d'ambiance des discothèques sont menées. L'espace du club est envisagé comme un territoire d'expérimentation pour quitter un temps le monde, pour un ailleurs stimulant et émancipateur. Dans le texte de Roland Barthes, *Une nuit au Palace - grand club disco parisien* - écrit en 1978, la discothèque s'offre à voir comme « *tout un dispositif de sensations destinés à rendre les gens heureux, le temps d'une nuit* ». Ces lieux deviennent donc le terrain de jeux d'architectes et des environnements d'innovation sociale, artistique et technologique. On ne parle alors plus de lieux ou de pièces mais d'ambiances et les moyens techniques à l'origine de ces ambiances deviennent plus importants que le lieu lui-même. Les technologies du son (amplificateurs, synthétiseurs...) et celles des lumières (lampes à rayons ultra-violets, stroboscopes, lasers...) deviennent les nouveaux générateurs d'espaces, les outils de production de l'espace.

Avec l'arrivée de la techno et des premiers clubs illégaux, ces dispositifs sont réduits au strict nécessaire, on sort du foisonnement d'effets, recherché par la discothèque des années 60 et mis en scène dans un lieu architecturé. Les clubs techno s'installant dans des bâtiments variés et hétérogènes aux spatialités originellement inadaptées à l'accueil de la pratique de la fête, les

dispositifs technologiques conservés - machineries, silos, coursives - sont alors les activateurs de l'expérience dans l'espace. Bien que le lieu soit au centre de la fête techno comme j'ai pu l'expliquer précédemment, sa perception devient variable et il se transforme sous l'utilisation de ces technologies. L'architecte Pol Esteve décrit alors ce phénomène comme la création « *d'un lieu physique (par la manipulation des ondes lumineuses et sonores) et d'un lieu mental (par la manipulation de la perception et de la conscience)* » où l'espace réel est lui relégué au second plan. Pour mettre en place un lieu mental, Pol Esteve ajoute les produits psychotropes à la liste de technologies permettant cette immersion totale, qui sont largement consommés par les fêtards techno (ravers ou clubbers) - regroupant l'ensemble de cette liste sous l'appellation *micro-technologies électroniques et chimiques*.

Quand les clubs techno ne sont pas plongés dans un noir quasi total, les lasers et les projecteurs LED, généralement dans des couleurs vives pour éviter le blanc, trop révélateur, assurent l'ambiance par des faisceaux lumineux. Ceux-ci changent régulièrement et rapidement d'orientation ou, peuvent à l'inverse rester statiques délimitant de véritables espaces lumineux. La lumière stroboscopique - des flashes intermittents à la fréquence rapide - est un dispositif que le mouvement techno adopte dès ses

débuts, sa lumière froide et son rythme rapide et saccadé se calent parfaitement sur la musique, en particulier au moment du *drop* évoqué plus haut. On peut ainsi observer une synergie entre musique et lumières, qui se répondent.

Pol Esteve, qui établit la liste de ces dispositifs technologiques, ne mentionne pas la machine fumigène ou machine à fumée (pourtant très souvent présente) qui participe à brouiller les limites de l'espace et, à matérialiser les faisceaux des projecteurs ou des lasers, leur donnant ainsi une dimension d'autant plus importante dans la perception que l'on a de l'environnement.

Grâce à ces différents dispositifs couplés à la musique électronique techno diffusée via de nombreux points répartis dans la salle, permettant un son clair à chaque endroit du dancefloor, l'expérience immersive du club est totale. Les sens sont submergés d'informations sonores et visuelles changeantes, éphémères, et la perception est altérée, dans certains cas, par les psychotropes qui ajoutent encore un filtre psychédélique à ces percepts.

La place de la drogue en fête techno

Comme pour de nombreux autres mouvements musicaux, la drogue - l'alcool y compris - occupe une place importante dans les fêtes techno. L'une d'entre elles a cependant un rôle

prépondérant, et est profondément associée à l'émergence de ce mouvement.

Au milieu des années 70, la molécule de la MDMA est redécouverte et synthétisée aux Etats-Unis par le chimiste Alexander Shulgin. Ses recherches, demandées par le laboratoire Dow Chemicals, portent sur les effets énergisants et *entactogènes* (qui génère le contact), dans le but de l'utiliser à des fins médicales ; et notamment en psychanalyse dans le traitement des troubles émotionnels post-traumatiques. Des essais sont lancés dans des groupes restreints de patients, et les résultats sont concluants, bien que ce produit ne soit jamais mi sur le marché.

Vers 1980, aux Etats-Unis toujours, des dealers de cocaïne s'emparent de la MDMA qu'ils synthétisent illégalement et commencent à la commercialiser sous le nom d'*ecstasy* : c'est le début de la popularisation de son usage récréatif. Un club américain fréquenté par les *yuppies*, le Starck Club à Dallas, est connu pour être le premier lieu de diffusion de cette drogue, qui est alors légale. Elle prend la forme de pilules colorées, vendues 15\$ pièce. Le phénomène des raves, poussé par la house de Chicago et la techno de Detroit, s'en empare également. Le phénomène inquiète les autorités américaines qui finissent par interdire la MDMA, la rendant donc illégale, à partir de l'été 1984.

Cependant, à l'image de la techno qui traverse l'Atlantique, ce psychotrope colonise l'Europe. Avant d'arriver dans les clubs illégaux de Berlin, à partir de 1989, c'est en Grande-Bretagne, d'abord, qu'ils sont popularisés par le mouvement de l'acid house et supplantent progressivement un usage de psychotropes plus anciens. En effet, l'origine de cette appellation acid-house découlerait du LSD - l'acide lysergique - une drogue déjà présente en Angleterre depuis le mouvement hippie des années 60. A Berlin, avec les fêtes techno qui se multiplient et s'allongent dans le temps, la consommation de MDMA se répand auprès du public.

« *Le Mur est tombé, on a découvert une société radicalement différente puis les drogues sont apparues et il a fallu apprendre à gérer ce problème* » - DJ Tanith, dj allemand

Avec la consommation de la MDMA par le grand public (bien que restant dans le cercle restreint techno-raves-clubs) apparaissent les dérives liées à cette drogue. L'interdiction de la consommer ne freine pas pour autant la demande mais s'accompagne d'une baisse de la qualité du produit vendu. La dose de principe actif est variable d'une pilule à l'autre, et la molécule initiale est souvent coupée avec d'autres substances qui rendent le produit plus dangereux.

Aujourd'hui, l'ecstasy reste la drogue favorite des fêtes techno, elle est toujours largement consommée dans les raves et les clubs, à Berlin, en France et dans le monde. C'est une drogue qui amplifie l'expérience de la musique électronique en modifiant artificiellement la perception de l'espace environnant, mais elle maintient également le consommateur éveillé bien plus longtemps que dans son état normal, coupant également la faim. Dans une culture où la fête est longue et la musique et la danse au centre de la pratique, l'ecstasy séduit.

« Il est clair que notre attente a fait disparaître tous les effets de l'alcool. Presque plus d'argent dans nos poches et ici « cash only »... Plus qu'une solution : pour tenir, il nous faudra de la drogue. Mais n'est-ce pas ce que tout le monde fait ? Direction les toilettes du deuxième étage, où se rassemblent tous les vendeurs. Ils semblent se cacher mais pourtant tout le monde sait qu'ils sont là. » - extrait du témoignage écrit de Charlotte, 23 ans, sur une soirée au Berghain

On observe que des règles tacites se sont mises en place entre consommateurs mais également que l'espace et le fonctionnement des clubs en ont été influencés. Le principe du tampons d'entrée qui permet de revenir sans repayer sa place, encourage ainsi les fêtards à sortir se reposer et se restaurer ; des espaces coupés du son permettent

également de prendre un moment de pause ; et si une portion significative des fêtards consomment des psychotropes et que tout le monde le sait, ce n'est pour autant pas la règle. Il existe aussi une pudeur assez curieuse : il est très mal vu de s'exposer aux regards - y compris de ceux qui sont déjà sous l'emprise de drogue - au moment de la prise du produit, tout comme d'en avoir abusé et de ne plus se contrôler.

La consommation d'ecstasy, de LSD, ou d'autres produits en fête techno est donc vue comme une expérience personnelle, ayant pour but d'amplifier artificiellement une expérience commune, à condition de ne pas avoir d'influence négative sur les autres participants. A Berlin, ces pratiques de consommations font partie d'une culture de la fête où l'amusement, la transgression, la liberté sont rendus possibles, dans le club, par un *self care* (faire attention à soi-même) attendu de chacun. et ancré dans les codes du mouvement. Encore une fois hérité des fêtes illégales des origines, cette habitude de *chacun doit se gérer lui même*, est toujours d'actualité dans des lieux où police et pompiers ne sont pas présents.

« Donc quelqu'un qui arrive à duper notre sécu [...] qui a la discrétion de consommer et qui à la bonne connaissance de lui pour ne pas finir en KO technique où on est obligé d'appeler les pompiers, c'est sa vie en fait voilà, chacun fait ce qu'il veut. Celui

qui essaye de vendre des taz à Macadam, il est pas le bienvenu par contre. Parce que ça rime à rien clairement en fait, ça n'a aucun intérêt, pour personne en fait. Potentiellement, en plus on interdit pas le club au moins de 21 ans, quelqu'un qui en a jamais pris il peut croire que ça se prend par deux... » Alexis Tenaud, Direction artistique du Macadam

Si les accidents mortels restent assez rares, le risque d'overdose est tout à fait présent et elle sont très souvent à l'origine des fermetures de clubs - comme au Paradise Garage par exemple.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCU
AUTEUR
URE DE NANTES

9. LE LANGAGE DES CORPS

Danses & texture de foule

▶ Thor - Mirage (1996)

J'ai envie de changer de spot, d'aller davantage devant. Les copains sont groupés, en forme, et je m'autorise une traversée précautionneuse entre les danseurs enivrés. Je me faufile, pousse délicatement, évite les mouvements. On s'écarte, d'un geste compréhensif, pour me laisser passer devant, imperturbable mais bienveillant. Clairière dégagée. Je fais une pause, pas très loin un danseur perd l'équilibre et manque de s'affaler, il est tout de suite secouru et rattrapé par ses voisins qu'il ne connaît ni d'Ève, ni d'Adam. Une tape dans le dos et un sourire reconnaissant plus tard, tout le monde s'est remis à danser dans son coin. Tout en continuant de bouger arduement je me cale dans le rythme et j'observe un peu plus loin un groupe de filles qui dansent collées serrées tout à fait sereinement, entourées d'hommes pour qui elles sont complètement transparentes. Les corps

ondulent tous ensemble, la foule est compacte, les corps se touchent mais jamais ne se dérangent ou ne se «frottent». Ici le moindre dérapage est sanctionné d'avance !

La danse, raison d'être de la fête techno

Les sens de la vue sont déjà altérés par les dispositifs lumineux, la fumée, tandis que l'ouïe est saturée d'un son répétitif et rapide : le corps tend naturellement à réagir par la danse. Dans un réponse instinctive, presque primitive à ce flux d'informations, les corps se mettent à bouger. La danse du mouvement techno est, à l'image des sets évoqués plus haut, une pratique non codifiée, ouverte à l'initiative de chacun. Les mouvements sont souvent rythmiques,

mais il existe autant de danses que de danseurs. Très rarement intellectualisée ou décortiquée, cette pratique tend à essayer de reproduire physiquement, par des mouvements, la musique que l'on entend. Noyé au milieu d'une foule qui cache, anonymise et dynamise à la fois, les mouvements s'expriment sans retenue.

La danse est l'expression inconsciente d'un refoulé quotidien : elle convoque une gestuelle, des mouvements plus libérés. Un geste aussi anodin que lever les bras est, à mon sens, un mouvement déjà révélateur d'une sensation de lâcher-prise. On dépasse de la foule, ou sort quelques secondes de cette masse compacte de danseurs.

« La combinaison des trois technologies [son, lumière, psychotropes] modifie le fonctionnement du cerveau et crée une sensation synesthésique de plaisir. Un plaisir érotico-spatial dans un lieu et pendant une période qui vont au-delà de l'espace social conventionnel » - Pol Esteve, *Du mur au stroboscope, La boîte de nuit*, 2017

Avec leur place importante dans les fêtes techno, les drogues accentuent l'émancipation conduisant à la danse et abattent les barrières entre individus. La proximité des corps est plus grande, la retenue moins présente mais les mouvements convergent vers une même

musique, créant une effervescence collective, une sorte de transe réunissant et alliant les danseurs - Et c'est ce sentiment que chacun recherche, une sorte d'intimité avec un grand nombre d'inconnus, généré par la musique et les corps en mouvement.

La foule et ses textures

La foule du dancefloor s'auto-organise toujours de la même façon. Selon les dispositions de chacun, on peut privilégier la compacité de la foule, située au plus près du dj, ou des zones plus clairsemées, situées en retrait. Ces préférences évoluent généralement au cours de la soirée, on commence par l'arrière plan, on observe, on jauge. Au fur et à mesure que l'on se sent confortable, on tend à se rapprocher des autres, à entrer dans cet état partagé.

La foule, comme un genre de système autonome, a ses propres mouvements de convection : les fatigués s'extraitent souvent en fuyant à l'opposé et dans l'axe du son, tandis que des danseurs frais les remplacent, se faufilant par les côtés : il est en effet plus facile de traverser une foule par le côté que d'arriver par surprise dans le dos des gens. A ce sujet, on note clairement une différence selon les soirées : j'ai noté que plus la musique - et donc le public - est engagée, plus les traversées sont fluides. En effet, d'un simple contact de la main sur l'épaule ou

dans le dos, et les portes s'ouvrent, avec parfois un mot d'excuse. Le sentiment de faire partie d'un groupe et le devoir de prendre soin des autres s'observent dans d'autres gestes anodins à la signification pourtant forte, comme les excuses quand deux danseurs non synchronisés se touchent ou se cognent. Il me semble que c'est un reliquat de l'époque illégale et une habitude liée à la consommation de stupéfiants : la fête est déjà dangereuse en elle même, donc *serrons-nous les coudes*.

Il existe aussi des zones par population, parfois fixes et presque officielles dans certains clubs : le coin des hommes en cuir, le coin des habitués, ou la zone des organisateurs, proche de l'accès aux coulisses, ou ceux-ci viennent tester l'effet réel de leur musique parmi le public. La foule a aussi ses propres mécaniques de rejet : une personne ivre, qui perd l'équilibre ou qui déroge aux valeurs de respect des autres est très rapidement repoussée, et littéralement expulsée hors de la foule, personne après personne.



ECOLE NATIONALE
DOCUMENTATION
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES

10. LA REVANCHE DES MINORITÉS

Couleurs de peau, orientations sexuelles, genres

📺 Sylvester - You Make Me Feel (Mighty Real) (Michael Gray Remix), 1982 / 2017

Tout en dansant, entrecoupé par les lights qui se déchainent, mon regard parcourt cette foule hétérogène. La mixité est impressionnante. Les canons de beauté ici n'existent pas, les gens sont de tout type et personne n'a l'air de se regarder, beaucoup portent des costumes ou arbore des looks pointus et négligés à la fois et tout le monde s'exhibe sans complexe.

Je repère un groupe de dragqueens qui dansent en se parlant à l'oreille : talons de 12, perruques volumineuses et maquillage de cygne. Plus loin c'est le spot des bodybuildés en cuir. Whaaa, ça luit de partout et les anneaux en métal des harnais et les slips renvoient la lumière. Des hommes-chiens se tenant par des laisses passent à la queue-leu-leu dans la foule. Mon œil pourrait s'arrêter sur tout le monde tant il y a de singularités et en même temps sur personne, tant ici

les extravagances se normalisent ! C'est plutôt incroyable.

Le Garage du Paradis

De tout temps, les communautés et les minorités opprimées ont eu recours à des lieux pour se retrouver, être solidaires et vivre de façon plus libre, au moins pour quelques heures. Dans les années 70, le disco est la musique dansante par excellence, qui se place encore à cette époque comme une contre culture. Accordant une grande place aux femmes et aux afro-américains, composant l'essentiel des premiers interprètes et des stars, elle est opposée à un rock plutôt blanc et masculin. Joyeuse et rythmée, la disco s'inspire de la soul et du funk, mais avec un *kick* - une grosse caisse - sur

tout les temps. Ce principe tout simple sera à l'origine de la *house*, un disco plus électronique, puis de la techno, quelques années plus tard.

Les lieux du disco sont les clubs de New York, dont le plus emblématique est le *Paradise Garage*, ouvert en 1976. Le lieu, essentiellement fréquenté par des afro-américains, consiste en un immense local comportant un dancefloor, un cinéma, et plusieurs salons - un lieu pensé comme un point chaud culturel, hybride et artistique. Dans un climat de répression envers les homosexuels, qui sont régulièrement la cible de descentes de police comme au bar *Stonewall Inn* en 1969, certains clubs disco deviennent peu à peu des zones de liberté. Popularisés par des interprètes comme Sylvester, homme considéré comme l'une des «3 divas de la disco», l'androgénie et l'affirmation de la sensualité masculine sont un peu plus acceptées, et sont même au grand jour dans ce club. En effet, le *Paradise Garage* est indissociable de son dj légendaire, *Larry Levan*, noir, homosexuel et dragqueen, dont l'influence dans la musique électronique est encore extrêmement présente. Sur le dancefloor, noirs, latinos, quelques blancs, homosexuels et hétérosexuels se déhanchent sur les dernières créations house ou disco. Une telle mixité est rare pour l'époque mais l'alchimie semblait incroyable. Les quelques photos disponibles du lieu parlent d'elle-même :

3000 danseurs en sueur, une atmosphère que l'on devine moite et sexuelle, et toutes les couleurs de peau.

Autre point intéressant, une fascination des propriétaires du lieu pour la qualité du son : la légende veut que Levan, qui ajustait les réglages de l'égalisation à mesure que la salle se remplissait, sautait régulièrement au milieu de la foule, pour bien vérifier que tous percevaient un son optimal. Toute la salle avait été traitée acoustiquement et Levan bidouillait lui-même ses enceintes, visant la perfection. A la suite de l'overdose d'un client, le *Gay-rage* comme il était surnommé ferme ses portes, en 1987. Avec le recul, on peut clairement le considérer comme une influence et un précurseur des clubs de Berlin et du modèle qu'il représentent désormais. D'ailleurs, les caméras et appareils photos y étaient déjà interdits !

Berlin queer capital

A Berlin, les questions liées à la couleur de peau sont moins intenses, et c'est plus les minorités homosexuelles qui vont devenir partie intégrante dans le mouvement techno local. Aujourd'hui, Les LGBTQIA+ (Lesbiennes, gay, bisexuels, transsexuels, queer, intersexe, asexués - autant d'orientations sexuelles non conventionnelles) sont indissociables du paysage des clubs berlinois, et la plupart des «grands clubs» de la capitale allemande restent des clubs

gay, ouverts aux hétérosexuels.

Il n'est pas évident de retracer comment ces deux communautés se sont entremêlées aussi étroitement à Berlin. Si le message initial de cette musique du futur était tourné vers abatement des frontières et la paix mondiale, il ne faisait pas particulièrement mention des orientations sexuelles. Mon hypothèse est la suivante : il est probable que le climat de liberté retrouvée une fois le mur tombé ait favorisé une ouverture d'esprit généralisée, qui s'est cristallisée dans les clubs. Ces lieux de collusion entre l'Est & l'Ouest, où deux populations voisines mais que tout oppose font la fête tous les weekends et s'approprient, ont pu être un *safer space*, un lieu sûr pour les minorités sexuelles, qui ont ensuite propagé ce modèle de club inclusif.

En 1991, c'est la première Love Parade à Berlin, qui deviendra quelques années plus tard la Techno Parade. Cette manifestation festive traverse toute la ville, formant un cortège tonitruant de camions et d'une foule colorée, dansant au son de cette techno qui s'affiche au grand jour. Clairement inspiré et lié au modèle des Gay Pride, dont la première a eu lieu en 1979 à Berlin, c'est un symbole de plus de l'inextricabilité de ces deux entités.

Aujourd'hui, on peut étendre cette concomitance au monde entier. Techno

underground et présence affirmée des minorités sexuelles vont de pair, en Europe certes, mais aussi au-delà. L'exemple le plus fort est pour moi à Tbilissi en Géorgie, où on trouve le Bassiani Club, réputé comme un équivalent du Berghain en terme de musique et de population, dans un pays où l'homosexualité peut encore vous mener en prison.

Safer space & indépendance

Dans les clubs et a fortiori à Berlin, certains fétichismes connotés homosexuels sont clairement visibles : du harnais de cuir au masque, en passant par les chaînes et les colliers au cou sont monnaie courante et, chose déjà évoquée, regroupés par types. Ici, les chauves bodybuildés, là ceux avec un masque, ici un groupe de femmes tatouées. Paradoxalement, on peut constater que, malgré cette mixité sexuelle, d'orientations, d'âges ou de couleurs de peaux, que les groupes se mélangent assez peu - ils sont là, dansent et font la fête, mais sans que l'ensemble du public ne constitue un tout cohérent.

Au final, c'est peut être ça, l'idéal inclusif du club : pouvoir faire sa soirée comme on l'entend, sans que les spécificités de chacun ne soit un facteur d'exclusion - ou d'inclusion - déterminant. Une sorte de mise à zéro, un aplatissage des différences.

ECOLE NATIONALE
DOCTEUR
AUTEUR
UNIVERSITE DE NANTES



11. LE CLOSING

Bouquet final

📺 Topo & Roby - Under The Ice (Alkalino Rework), 1984 / 2018

La musique est de nouveau à son apogée mais cette fois-ci c'est la dernière ! Non, non, non, pitié que cette hystérie collective ne s'arrête jamais ! Plus qu'un quart d'heure de son avant que le dj nous laisse dans le noir le plus total : celui du silence. Au même titre que la musique, la foule est à son paroxysme de danse, mouvements libérés et sourire jusqu'aux oreilles, tout le monde croit reconnaître ce qui se profile pour ce closing... Les premières notes de Under the Ice font hurler les plus calés en références musicales et bientôt les autres ne tardent pas les accompagner. Les palpitations stroboscopes ont laissé place à la lumière du matin qui inonde le club par les persiennes ouvertes et les puits de lumière. On aurait pu avoir peur de nos têtes fatiguées, des maquillages partiellement effacés et dégoulinants, des tee-shirts trempés et de la nudité maintenant clairement exposée mais tout

le monde s'en fout ! Les dernières minutes de danse sont les plus précieuses, les plus savoureuses et on se donne comme si c'était la dernière fois que l'on entendait ce son salvateur, comme s'il s'agissait de nos dernières minutes de liberté !

Last but not least

Le closing est un temps fort de la soirée - le dernier. C'est le moment pendant lequel passe la dernière track, celle qui va clôturer la nuit. On y évalue l'ambiance finale de la fête, c'est ici que l'on sait si les planètes se sont alignées, si la communion a opéré sur le dancefloor, entre les danseurs, ou avec le dj. On juge si le parfait assemblage entre musique, lumières, valeurs et danse, a été atteint. On l'a dit, la longueur

des fêtes techno crée un hors-temps, tandis que l'enchaînement d'un dj set à un autre rend imperceptible les fins de mixes, participant également à brouiller les repères temporels des danseurs. Le closing arrive alors comme le moment le plus intense de la nuit, par son caractère éphémère qui réapparaît subitement dans la conscience collective.

Les lumières se rallument, tout s'accélère car la fin de la fête est imminente. Tout le monde connaît l'importance des dernières minutes de son, peut-être les plus savoureuses puisqu'elles s'inscrivent - enfin - dans un cadre spatio-temporel, très court donc plus intense.

Selon les préférences du dj et l'ambiance du moment, ce peut être une track violente pour tout donner, ou au contraire un accompagnement vers le sommeil. C'est souvent un classique, de façon à ce que les gens le reconnaisse, et puisse ainsi connaître sa durée totale à l'avance, et se déchaîner d'autant plus. C'est également souvent un pas de côté en terme de genre musical - après plusieurs heures de techno, personne ne crache sur un hit de disco.

« Mixer c'est pas seulement passer des disques, c'est une machine à laver à émotions, c'est transformer le moment en quelque chose d'absolu » - Miss Kittin, dj française

Il n'est pas rare que la foule applaudisse le dj en fin de set, une fois le silence revenu, un peu comme pour meubler ce vide auditif soudain. En retour, il remercie volontiers son public, saluant une réponse «à la hauteur» à ce qu'il cherchait à faire vivre aux gens.

Avec la vue recouvrée grâce aux lumières rallumées, le closing prend une dimension réelle qui ancre le temps de la fête dans les mémoires et participe à sa mystification. Les dispositifs technologiques en moins, ne subsiste que le son et les danseurs, dont on voit soudain distinctement les visages, souvent marqués par une nuit intense.

Un aperçu des coulisses

C'est aussi l'occasion de voir de façon claire les espaces des clubs, ses volumes, ses textures, qui n'ont été que suggérés pendant la soirée. La lumière révèle comme l'envers du décor : les lieux sont sales, le sol est jonché de gobelets et de mégots, les dispositifs techniques cachés dans l'ombre deviennent visibles et révèlent leur banalité : les atours de la fête peuvent parfois devenir repoussants.

After ?

Une fois les gens dehors, un moment de flottement s'instaure : certains rentrent se coucher, tandis que ceux qui ne veulent pas dormir se mettent en quête

d'un *after*, une post-soirée où atterrir avant d'aller enfin se reposer. Souvent organisée dans des appartements, elle regroupe des gens de façon festive ou plus calme, et occupe une place à part dans l'imaginaire de la fête. C'est un temps suspendu, parfois un peu glauque, où les excès se révèlent au grand jour mais en plus petit comité. C'est aussi une volonté de ne pas s'arrêter, de continuer coûte que coûte la fête - au mépris de la fatigue, et des responsabilités qui attendent ces noctambules du grand jour. Un moyen de maintenir cette parenthèse, quelques instants de plus.

Ainsi la boucle est bouclée, les *afters* sont à l'origine des raves, qui elles-même ont muté vers le format club, qui produit à son tour son lot d'*afters*.

Jeunes, moins jeunes & générations

Les fêtes électroniques sont une activité qui demande énormément aux fêtards sur le plan physique, ne serait-ce qu'en terme de temps d'éveil supplémentaire. Les excès de la nuit finissent par laisser les plus âgés, et la tranche d'âge représentée en club est globalement comprise entre 20 et 35 ans. Cependant, avec le développement des formats de jour, les *anciens*, raveurs de la première heure, ne sont pas rares à venir taper du pied sur les dancefloors. Il sera curieux d'observer, dans quelques dizaines d'années, l'évolution de cette population

techno, joyeusement noyée dans un mouvement encore jeune à l'échelle des genres musicaux.



ECOLE NATIONALE
DOCUMENTATION
UNIVERSITE DE NANTES
AUTEUR

DON'T FORGET TO GO HOME AT SOME POINT

Les bonnes choses doivent avoir une fin

▶ Larry Heard Presents Mr. White - The Sun Can't Compare (Long Version), 2006

Le retour au petit matin, dans la brume et la rosée matinale ou dans les premiers rayons de soleil, est un temps transitoire, encore un peu suspendu.

On a encore un pied dans la fête, déjà un pied dans son lit. Généralement ce trajet est déjà teinté de nostalgie, si l'on a tenu jusqu'au closing c'est que la soirée était bonne. A pied, en métro, en bus, à vélo, le chemin vers le sommeil n'est pas toujours évident car il peut être long, au moment où la fatigue remplace la musique. On prend aussi conscience du trajet que l'on a parcouru à l'aller où le «hors temps» commençait déjà tranquillement à s'installer. A l'inverse du trajet vers le club, pressé, impatient, le trajet vers le

sommeil apparaît comme la transition douce nécessaire au retour à la réalité.

Les oreilles bourdonnent encore, l'excitation descend doucement pour laisser place à une forme de satisfaction.

On dormira sûrement jusqu'à 17h. Cette journée n'existera pas mais qu'importe, la nuit précédente l'a remplacée.

PARTICIPATION & SIGNIFICATION

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SUR LE PROJET D'AUTEUR

ENJEUX POLITIQUES

Techno & les autorités, une méfiance mutuelle

Le club dans la durée

Hors exception, les clubs techno ont souvent une durée de vie limitée. Dans la plupart des cas, leur fermeture est liée à un accident survenu à la suite de consommation de drogue et conduisant donc à la fermeture administrative du club. Y compris parmi les plus respectés, les exemples sont nombreux : le Paradise Garage déjà évoqué, en 1987 ; le club londonien historique Fabric, après le décès de deux clients à l'été 2016 ; et en 2019, le club Dehors Brut à Paris doit fermer ses portes temporairement après l'overdose mortelle d'un jeune de 21 ans. La question des drogues demeure une problématique épineuse, sur laquelle deux philosophies s'affrontent : les associations et les organisateurs d'événements, pour qui la prévention est la seule manière d'éviter ces drames ; et l'État, qui s'inscrit clairement dans une politique de répression.

D'autre part, l'urbanisation croissante des villes menace la pérennité des clubs techno. Que ce soit la gentrification des quartiers - et l'augmentation des loyers qui l'accompagne - qui repousse ces lieux en périphérie ; ou bien les promoteurs

qui voient d'un mauvais œil la présence d'un lieu de fête pour la vente de leurs logements. A Nantes, la situation du Macadam dans le périmètre du futur projet urbain du Bas-Chantenay, sera à mon sens au moins questionnée : dans un quartier en devenir où la carrière Miséry accueille déjà le Jardin Extraordinaire, quelle place aux yeux de la mairie pour un établissement nocturne qui organise des fêtes sur toute la journée du dimanche ? De plus, le collectif d'organisateur n'est pas propriétaire du lieu et une valorisation du foncier par le propriétaire peut vite conduire à la disparition du club.

Paradoxalement, les boîtes de nuit conventionnelles ont généralement une espérance de vie plus grande. Perçues comme plus consensuelles, elles sont souvent établies dans le tissu urbain depuis de nombreuses années. C'est le cas, par exemple, des Caves du Castel, à Bouffay, qui approchent les 60 ans. Dans certains cas, la Mairie peut leur dédier une zone entière, comme au Hangar à Bananes. Pourtant, les problèmes de violences et de nuisances sonores liées à ce type de clubs existent et persistent chaque weekend dans le centre ville.

La voie de l'institutionnalisation

Des initiatives sont cependant menées pour sauvegarder le monde de la nuit, y compris les clubs techno. A Paris, la mairie a ainsi soutenu un club emblématique, la Concrete, qui participait à son rayonnement international, en lui délivrant une licence 24h d'ouverture, une première nationale. A la suite de l'expulsion du club par le propriétaire, la Mairie a favorisé la recherche d'un nouveau lieu, et lors du weekend de fermeture, plusieurs personnalités politiques - Anne Hidalgo, Jack Lang - ont fait acte de présence. Cette institutionnalisation du club techno est dans la droite lignée de l'évolution des clubs français, qui ont délaissé très vite la posture marginale des origines.

A Berlin, les clubs techno - bien qu'étant de véritables institutions - subissent également des pressions, les fermetures et les appels à se mobiliser en attestent. Pour protéger cette part non négligeable de sa culture et de son économie, la mairie travaille à un projet de loi obligeant les nouvelles constructions à proximité d'un club à renforcer leur isolation acoustique. De plus, depuis 2016, les clubs de la capitale allemande ont rejoint le régime fiscal des hauts lieux culturels comme les musées ou la Philharmonie - une reconnaissance de taille.

Si, aujourd'hui, un dialogue existe entre

les mairies et les clubs, notamment par le biais des Conseils de la Nuit, les discussions sont souvent ardues car les discours antinomiques ne sont simplement pas toujours compatibles. Les arguments des nuisances sonores, des risques liés aux stupéfiants et à l'hyperalcoolisation sont souvent avancés pour refuser les autorisations de fêtes.

A Nantes, un durcissement de la politique envers les événements de musique électronique - hors club - est à l'œuvre depuis 2018. Scopitone, une institution nantaise qui fêtait sa 17ème édition a vu ses horaires de clôture passer de 5 à 2h ; Transfert, un lieu culturel hybride financé par la Mairie de Rezé a dû élarger sa programmation en raison de plaintes des riverains ; tandis que Paco Tyson, un festival centré sur la techno a été annulé à la suite du désistement de la commune qui mettait le terrain à disposition. L'événement le plus marquant reste le décès de Steve Maia Caniço, noyé dans la Loire à la suite d'une charge policière lors de la fête de la musique, en 2019, conférant une dimension politique au thème de la permissivité de la fête. Le débat est simple : d'un côté les instances dirigeantes qui veulent institutionnaliser ou interdire pour maîtriser, de l'autre les événements techno qui préfèrent rester en marge d'un système établi qui leur laisse une trop faible marge de manœuvre.

RÉCRÉATIVE

OU

PORTEUSE DE SENS ?

Ce que produit la fête

« la fête ne produit pas, au sens propre, de signification, elle produit de la participation. » Fabien Vallos, *Théorie de la fête : festivité, inopérativité & désœuvrement*, 2010

Un lieu dangereux

De façon prosaïque, la fête reste avant tout un divertissement. C'est une dépense inutile, improductive, du temps à perte dans un monde quantifié. Mais participer à une fête signifie nécessairement en être acteur, y prendre part et s'y engager. Le lieu qui l'accueille est par essence dangereux ; propice aux excès - ivresse, fatigue - on en sort rarement indemne. Dans le cas de la

fête techno originelle, les risques se multiplient : bâtiment désaffecté, prise de drogue, liberté immense, isolement géographique et absence des protecteurs habituels - pompiers et service d'ordre.

Plutôt que d'effrayer les fêtards, ces risques, ont généré un sentiment d'appartenance à une communauté éphémère, qui dès lors s'entraide et se soutient pour prolonger la fête sans accroc. En échange, chacun choisit de se responsabiliser, de se gérer soi même au mieux dans ces espace-temps étrangers, hors des repères quotidiens.

La transgression au cœur de la fête

Mais c'est aussi cela qui génère le plaisir : transgresser le cadre social diurne, expérimenter hors des conventions permet à chacun d'exprimer pendant une nuit ce qu'il réprime le reste du temps. Cette fête électronique permet aussi de remettre en question l'ordre établi et encapsule une vision alternative de la liberté, à mon sens moins individuelle et plus tolérante que la fête conventionnelle.

« Je pense que dès qu'une musique permet de dépasser les barrières sociales et raciales, elle est perçue par d'autres comme une menace. [...] Ils refusent que ces autres se retrouvent, partagent des idées, se mélangent, échangent leurs points de vue. C'est depuis le début que la dance music est liée à la protestation. [...] Et c'est toujours le cas aujourd'hui. »

Jeff Mills, dj et pionnier de la techno, Émission Boomerang du 25/09/2019, France Inter

Une portée politique

Dans le contexte d'un pays où la démocratie est mise à mal, la fête techno prend toute sa dimension politique - habituellement plus diffuse. Dans le club géorgien du Bassiani, à Tbilissi, la jeunesse locale se réunit une fois par semaine au son de la techno dans un pays où les violences envers les homosexuels sont encouragées par les chefs religieux et les personnalités d'état.

Ce lieu, décrit comme un équivalent du Berghain, reste une bulle de liberté et d'échange d'idées - toujours inquiétant pour un état autoritaire. En 2018, une descente de police embarque plusieurs jeunes. Une manifestation s'ensuit et s'éternise devant le parlement national, virant à la véritable rave quand les djs du clubs installent platines et système son. Défendant leur liberté, le slogan «we dance together, we fight together» propulse ainsi le microcosme du club sur la scène politique internationale.

VALEURS, EN MARGE

Le modèle berlinois et sa diffusion

Origines

Née initialement d'un climat de revendications sociales - et raciales - à Detroit, la techno se développe en marge, formant une contre-culture underground : cercle restreint, fêtes illégales et secrètes et refus de la culture de masse. La techno émigre ensuite vers Berlin, dans un contexte social et politique tout aussi complexe et décisif : la chute du mur et la réunification de l'Allemagne. Dès lors, les clubs techno de Berlin sont uniques - dans le temps et dans l'espace. Apparus à un moment précis, ils sont marqués par un genre musical nouveau apportant des codes et des valeurs que les Berlinois ont adapté à leur façon : installation dans d'anciennes constructions désaffectées, fêtes sans limite de temps et liberté totale à l'intérieur, rapidement exploitée par la communauté homosexuelle. Ce modèle berlinois - et sa philosophie - toujours en vigueur aujourd'hui, est devenu un idéal mondial médiatisé, notamment par le film *Berlin Calling*, en 2008.

Arrivée en France

En France, la culture techno investit d'abord les raves avant de rejoindre le cadre légal des clubs. Contraint par un contexte social et spatial différent, elle s'adapte aux pratiques existantes, mettant de côté ses revendications et sa marginalité en même temps qu'elle se démocratise. Depuis une dizaine d'années, on observe cependant l'émergence de nouveaux lieux guidés par l'idéal berlinois.

Mimétisme & réappropriation

Si cette forme de mimétisme ne peut pas concerner l'architecture extérieure des clubs du fait d'un contexte urbain différent, elle tente quand même de s'en approcher. Les lieux dans lesquels s'installent les fêtes techno en attestent d'ailleurs très bien : autrefois une opportunité, c'est aujourd'hui l'objet d'une recherche consciente. Elle se concentre donc sur les valeurs morales et artistiques de cette culture. Concernant

la durée des fêtes et leur permissivité, bien que les cadres législatifs soient très différents, les collectifs d'organisateur proposent de nouveaux formats pour répondre à cette envie de fêtes sans limite. A Nantes, le Macadam organise mensuellement *Gloria*, une fête de jour s'étalant sur tout le dimanche. De même, en Île-de-France, le collectif Berlinons Paris investit régulièrement des lieux péri-urbains pour des soirées de 24h.

Des valeurs universelles

Paradoxalement, on s'approprié donc les valeurs d'un mouvement né dans le contexte politique et social d'un autre pays et dans une époque qui n'est pas la nôtre, que l'on fait pourtant perdurer aujourd'hui dans un contexte qui nous est propre. Ce qui nous pousse à le faire, c'est que ces valeurs universelles, libertaires, inclusives et d'égalité des sexes, pas encore acquises par notre société, sont une bataille déjà gagnée par le modèle du club berlinois, qui convainc de façon unanime ceux qui l'expérimentent.

Nous avons besoin de ces fêtes car elles créent, d'abord, des espaces nocturnes plus démocratiques que ceux du jour. La nuit porte l'idéal des Lumières - l'obscurité combat l'obscurantisme. Essentielles à l'expression et l'acceptation d'une partie de la population, ces fêtes abritent aussi une forme de transgression nécessaire. La fête techno, en créant un

«hors-temps» et un «hors-lieu», sort ses adeptes du cadre de leur quotidien et, grâce aux dispositifs technologiques et chimiques, elle crée un «hors-soi» permettant d'instaurer une effervescence sociale. Stéphane Hampartzoumian postule la fête techno comme «la réponse à la mélancolie sociale générée par la modernité» Et dans une société néolibérale, le temps dépensé à ne rien produire inquiète, car il est un pas de côté vis à vis de l'ordre établi.

« Nous ne désirons pas être compris, nous voulons juste qu'on nous fiche la paix. »
Vincent Borel, «Acid Eiffel», *ELECTRO de Kraftwerck à Daft Punk*

Si les règles sociétales empiètent trop sur cette culture de liberté, celle-ci retournera dans l'ombre et l'illégalité où elle peut tranquillement appliquer ses principes, à rebours de la rudesse du monde extérieur. A l'entrée de ces lieux, on refusera quiconque ignore ces valeurs. Élitisme ? On peut aussi le comprendre comme une façon d'exclure les excluants, et de renverser, le temps de la nuit, les normes sociales habituelles.

ANNEXES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

Par type de support

Ouvrages

Audrey Teichmann, Benjamin Lafore, Sebastien Martinez-Barat. *La boîte de nuit*. Villa Noailles-Hyères. 2017

Lionel Pourtau [et al.]. *Des technoïstes aux technoïdes. Sociétés*. De Boeck Supérieur. N°90. 2005

Mateo Kries, Marc Zehntner. *Night Fever Designing Club Culture 1960-Today*. Vitra Design. 2018

Jean Duvignaud. *Fêtes et civilisations*. Weber. 1973

Roger Caillois. *Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige*. Gallimard. 1958

Roger Caillois. *L'homme et le sacré*. Gallimard. 1950

Michel Foucault. *Des espaces autres*. Conférence 1967

Michaël Foessel, *La Nuit, vivre sans témoin*, Editions Autrement, 2018

Laurent De Wilde, *Les fous du son*, Grasset, 2016

Rapports de recherche

Renaud Epstein, « Les raves ou la mise à l'épreuve underground de la centralité parisienne », *Mouvements* 2001/1 (no13), p. 73 à 80.

Fabien Vallos. *Théorie de la fête : festivité, inopérativité & désœuvrement*. Université Paris iv - Sorbonne, 2010.

J-S. Bordreuil, R. Sage, G. Suzanne, participation de C. Dupont. *Marseille et ses moments musicaux : ville et scènes musicales*.

Programme interministériel de recherche «Culture, Ville et Dynamiques Sociales». Ministère de

la Culture et de la Communication.
2000. p148 à 217

Articles

Anne-Marie Fèvre. «La discothèque, architecture des flux». *Délibéré*. 1er mars 2017

Daniel Wang, «La première nuit du Berghain», *Trax Magazine*, n°180, 2015

Mathieu Fageot, «Londres, Berlin, Paris, comment les clubs techno résistent dans des villes toujours plus chères», *Trax Magazine* n°192, 2017

Armand Wyart, «Funktion-One : l'histoire du sound-system le plus célèbre de la techno,» *Trax Magazine* n°215, 2018

Arthur Cemeli, Marc-Aurèle Baly, «Et si Fabric et Berghain n'était que les deux faces d'une même pièce», *Le Drone.com*, 2016

Marc-Aurèle Baly, «Les soirées Champ Libre, ces repaires de fieffés nyctalopes, ont désormais leur propre label.», *Le Drone.com*, 2017

Arthur Idelon, «Ce que les friches disent de nous», *Slate.fr*, 2018

Documentaires & films

Dimitri Pailhe. *Bienvenue au club : 25 ans de musiques électroniques*. Coproduction ARTE, Bellota Film. 2014. 53'29".

Meyen Wachholz, Jens Stubenrauch, Oliver Schwehm. *Berlin, le mur des sons*. Coproduction RBB, ARTE. 2014. 52'00.

Maja Classen. *Feiern - Don't forget to go home*. 2006. 1h20'44".

Tilmann Künzel. *Sub Berlin : The Story of Tresor*. 2008. 1h29'01"

Hannes Stöhr, *Berlin calling*. 2008. 1h49"

Spectacles

Crowd, Gisèle Vienne, Lieu Unique, 2019

HISTORIQUE DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE

Un bref aperçu

J'ai écrit ce texte à ma propre intention, pour avoir un panorama global des débuts de la musique électronique, qui influe sur les clubs qui l'accueillent. Il m'a permis de placer quelques repères temporels.

La musique électronique est un type de musique conçu dans les années 1950. A l'origine se sont des compositeurs et des ingénieurs qui développent une pratique d'avant-garde dans les studios de recherche financés par des radios et télévisions publiques mais également par des universités ou des firmes technologiques. Ces recherches se font simultanément à différents endroits du monde : à Paris dans les studios du GRMC (Groupe de recherche de musique concrète), aux Pays-Bas avec le NatLab le studio de recherche Philips ou encore en Allemagne avec le laboratoire

central du studio électronique Siemens.

Le principe initial de la musique électronique est de générer divers types d'ondes et des fréquences sonores à partir d'appareils électroniques exclusivement, comme des oscillateurs ou des modulateurs en anneau afin d'en enregistrer la production sur des magnétophones à bande magnétique. Cette pratique permet aux compositeurs de créer des boucles répétitives de sons enregistrés qu'ils peuvent ensuite monter entre eux, superposer ou transformer par des effets sonores comme par exemple l'écho ou encore le delay (effet de sons en canon). Ces recherches s'inscrivent dans un contexte visionnaire post Seconde Guerre Mondiale avec pour but de s'affranchir de la production de musique «classique» de l'orchestre où la composition musicale est basée sur

la structure et non sur la production de sons.

Il faudra attendre les années 1960 pour que des machines comme les claviers électroniques, les premiers synthétiseurs analogiques ou encore les boîtes à rythme voient le jour et permettent la diffusion en temps réelle de cette musique sans qu'elle soit au préalable enregistrée. Le travail de plusieurs générations de compositeurs et de luthiers participent à la créations de ces machines qui peu à peu se commercialisent et se popularisent dans les années 1970. Parmi les plus célèbres, Léon Theremin dans l'entre-deux guerre suivi, à la fin des années 1960 par les anglo-saxons Robert Moog ou Don Buchla à l'origine respectivement des célèbres Minimoog et Buchla100, utilisés par les dj pionniers et aujourd'hui encore par certains puristes que les synthétiseurs numériques ne satisfont pas complètement.

Ces machines donnent une nouvelle dimension à la création musicale : la diversité des synthétiseurs et claviers mis en vente sur le marché est à l'image de la diversité des sons qu'elles permettent d'obtenir. Le synthétiseur est un instrument universel qui regroupent tous les autres instruments existants, il donne la possibilité à n'importe qui de s'en emparer et c'est à ce moment que la popularité de la musique électronique prend un essor considérable et que des

centaines de genre et sous-genre de cette musique voient le jour. Un étudiant dans sa chambre qui n'a jamais pris de cours de solfège, un compositeur qui ne possède aucun instrument de musique ou n'importe qui ayant l'envie de composer peut fabriquer de la musique chez lui. Le champ des possibles est immense...

Aujourd'hui, la musique électronique est loin de celle des studios d'enregistrement des débuts. Nombre d'acteurs, notamment les djs et les producteurs, l'ont faite évoluer : la générant grâce à divers machines, la transformant, la découpant, la complexifiant ou au contraire la faisant revenir à ses origines, la mixant à des courants acoustiques existants comme le Rock ou le Métal, etc. Des populations s'en sont emparé lui donnant des tonalités particulières et la tintant de leur passé et de leur histoire et créant ainsi tous les genres que l'on connaît actuellement.

A chaque genre de musique électronique appartient des codes et un univers, celui dont j'aimerais parler ici dans ce mémoire, est l'univers de la techno qui ne se cantonne pas exclusivement à ce genre musical puisque les frontières sont minces entre les genres de musique électronique. Beaucoup de sous-genres de la techno englobent et empiètent sur d'autres genres comme la hardcore, la dub, l'acid, etc.

ENTRETIEN

Avec Alexis Tenaud, membre d'Androgyne, collectif responsable de la direction artistique du club Macadam, Nantes

Entretien réalisé le 10 octobre 2019 dans les locaux d'Androgyne au Mékano, à Rezé.

Entretien réalisé en coopération avec Benjamin Chaignon (et retranscription partagée)

A : J'ai continué, jusqu'à ce qu'Androgyne s'enclenche et que là c'était vraiment plus possible. En gros j'ai commencé ETC en décembre 2016, en mars 2017 je commençais à faire du booking pour No Tongues avec les Productions du Mouflon et en juin 2017 on créait Androgyne. C'était pile au moment où moi j'avais un moment de loose en me disant «putain je vais pas faire mon truc» et en fait «tchou !» ça s'est enchaîné. C'était aussi au moment où on faisait les Vocoder avec Youl, il y avait pas encore Romain avec nous à ce moment là. Et les Vocoder, pour contextualiser un peu plus, quand moi je suis rentré en

septembre 2016 de voyage, je suis tombé sur Youl qui était à la prog de Kolok's, vraiment bien installé, et qui était en discussion quotidienne avec Voiceless, Abstrack, Input, C.H.I.C.H.I. qui avait pas encore le Paco Tyson, tous les gens de la scène nantaise en fait. Parce que le deal que proposait Youl c'était un cachet pas ouf mais un cachet et il choisissait, il voulait pas faire jouer n'importe qui. Donc il se démerdait pour avoir les «bons» de Nantes, qu'il faisait jouer à Kolok's et du coup c'était hyper cool parce qu'il y avait une vibe à Kolok's qui était appréciée.

J : Et toi Youl tu le connaissais pas avant ?

A : Ah Youl c'est mon meilleur pote d'enfance. Je le connais depuis que j'ai 2/3 ans et Romain je suis pote avec lui depuis la fin du collège, on se connaît

très bien, on se voyait tout le temps à Nantes. Par contre Youl a jamais été à Paris donc moi je le voyais peu, lui il montait faire la teuf et il a bien squatté à Berlin avec moi et Romain aussi. Moi en fait quand j'étais à Berlin je disais à mes potes «whouaa il faut venir !» du coup j'avais des vagues de potes qui venaient et tout le monde prenait sa claque, ça c'était vraiment cool. Et du coup je suis tombé sur Youl qui faisait ça pendant que je me cherchais un peu et que je faisais mes projets de club de jazz et tout. Je lui ai proposé de lui donner un coup de main pour la com' donc je faisais la comm' de Kolok's, de loin, je l'aidais quelques heures par semaine, j'essayais de choper un papier dans Ouest-France pour un truc, comme ça au feeling. Et du coup la première Vocoder c'était novembre 2016. Là aussi c'est pareil, c'est une conjonction de choses miraculeuses où je savais déjà via Youl, quand on se skypait quand j'étais en Amérique du Sud, qu'il y avait un club où il commençait à avoir des contacts. Le propriétaire de Kolok's c'est aussi le propriétaire de Green Sheep, de la Scierie, de l'Engrenage, il s'appelle Géry Bretaud, un mec hyper cool qui est un amis de longue date parce que c'est le père d'un amis donc Géry on le connaît depuis toujours, on était au Calysto à 15 ans parce que c'était notre pote. Lui il connaît Laurent Misquat par les affaires parce que dans ce milieu de la discothèque tout le monde se connaît. Et Laurent était clairement à la peine avec

le Club 25..

J : C'était déjà Laurent le Club 25 ?

A : C'était Laurent le Club 25, c'était pas lui les précédents établissements, genre l'Ice Club et je sais plus le nom, il y a eu autre chose avant aussi. Et du coup Laurent avait partagé avec Géry sa difficulté et lui avait dit «toi vu que tu viens de la musique électronique avec Kolok's est-ce que t'essayerais pas de m'aider à faire des soirées au Club 25 parce que moi là je vais mourrir». Donc il en a parlé à Youl, Youl a mit en contact C.H.I.C.H.I. qui faisait Chronic à ce moment là et qui venait juste de se faire planter par le CO2 avec cette histoire d'ouverture où il y a eu un problème d'ERP, moi j'ai pas trop suivi cette histoire mais je sais que ça a failli mettre C.H.I.C.H.I. très mal. Donc Chronic a pu se faire in-extrémis au Club 25, carton plein, blindé, Laurent qui hallucine de voir son endroit plein mais avec un public du coup aux antipodes de ce qu'il connaissait, c'est-à-dire bagarre, ambiance lascars, tout ce qu'il y a de pire, enfer sur Terre quoi. Et du coup Laurent qui commence à prêter une toute autre attention à ce que proposait Youl évidemment. Après s'organise une Abstrack et une Club FMR par Quentin Schneider, donc tout ça se passe au Club 25, il a bien du s'en passer 4/5 comme ça. Et un week-end Laurent dit à Géry «j'ai rien pour le week-end prochain c'est pas possible il faut faire un truc» donc Géry

nous appelle, parce que moi j'étais déjà avec Youl à Kolok's, et nous dit «les gars il faut que vous organisiez un évènement» [rire] donc nous on lui dit que ça se fait pas comme ça mais très bien on va imaginer un truc. Donc on est parti sur un truc sur le trip Hacienda qui fait parti de notre culture mancunienne. On en a parlé avec Youl on s'est dit ok on assume le truc old-school Manchester new-wave house 90's, on appelle ça Vocoder, notamment pour le Vocoder de new-wave et on met de la rubalise jaune et noir [rire général] tout droit quoi ! Du coup en 3 semaines on a invité Fiction Palace, un artiste pas du tout club en plus qui est un très bon gars de radio et de bar mais en club il est pas ouf. Et nous on a invité tous nos potes et je crois qu'on a ramené 150 ou 180 personnes ce qui était correct. Nous on kiffe trop, par contre on en chie parce que le Club 25 pour le prendre en main fallait mettre des draps noirs partout, parce que c'était tout blanc, il y avait des miroirs et tout donc il fallait aller choper des draps noirs d'Abstrack et passer toute la journée à clouer des draps aux murs et puis installer notre DJ booth en palettes minables avec notre rubalise autour ... par contre on avait déjà le Function One de Combe, donc en terme de crédibilité c'est pas mal.

J : Du coup, Combe, c'est pareil, vous le connaissiez de...

A : Youl le connaissait via Input, via

Koloc's, parce que Combe avait déjà joué etc. puis en sono, à Nantes, quand même, Combe tu peux pas faire autrement. Donc Youl avait connaissance de tout ça. Et puis, ce qui était assez bon dans notre nouveauté, c'est que Youl était déjà ultra légitime parce qu'en fait lui, ça faisait deux ans qu'il faisait une programmation appliquée au Koloc's, où tout le monde voyait qu'il se bougeait tu vois. Il faisait pas «viens» parce que tu sais utiliser des CDJ en fait, il demandait aux gens de venir parce qu'il aimait leur musique, du coup il était quand même respecter par ces gens-là. Et quand il faisait appel du coup... Bah là quand on a fait appel à Combe, la dynamique c'était plutôt d'aider Youl dans un truc qui était un nouveau projet. En plus dans un lieu qui était peut-être en train de naître et tout, donc tout le monde a joué le jeu, bah en mode carrément. Combe il nous faisait des tarifs qui étaient acceptables pour une première teuf.

J : Et à ce moment-là y'a pas du tout une quelconque association entre vous, c'était vraiment en mode entraide ?

A : Ah ouais non non. C'était via Koloc's. Et puis on demandait à Géry d'avancer tous les frais parce que nous on avait pas de ronds pour booker et tout. Donc on disait à Géry «bah dans ce cas-là, nous on programme au Club 25 et on fait de la pub pour Koloc's». On disait en gros que c'était Koloc's qui était producteur de la teuf au Club 25. Donc la deuxième on est

monté en puissance quand on a chopé Romain Play de Camion Bazar, donc là je sais plus.. On a pas du faire loin de 400 entrées. Et celle d'après c'était Paramyda [à] Love on the rocks donc le truc s'affirmait et pareil, on a du faire autour de 400 à la dernière donc trop cool ! Et en fait, on commençait bien à peser l'enjeu du Club 25, qui est quand même méga bien placé et tout, la configuration du lieu pas mal, enfin franchement, la capacité, tout ça, c'était bon quoi. Et du coup, on a proposé à Laurent, je crois que c'est venu de nous et non pas l'inverse, de prendre en main l'établissement. Par contre en lui imposant nos conditions quoi... On lui a dit «Nous on veut bien lancer un lieu de saison, avec une vraie posture de direction artistique et tout imaginer de 0 à maintenant, par contre on veut aucune interférence sur le projet donc c'est à dire que toi, tout ce que tu programmais avant, tout ton réseau précédent, on le veut absolument plus, reset quoi ! Nous on veut pas une teuf Guadeloupe en plein milieu, avec genre... Nan quoi...». Donc voilà. Un bon bras de fer au début. Heureusement là, en fait, c'est Géry qui nous a soutenus et qui a fait comprendre à Laurent qu'il y avait une opportunité avec nous. Parce que Laurent lui, il vient un peu de l'ancien milieu, où potentiellement quand on impose un truc c'est pour, voilà, piquer des sous quoi en gros... Donc lui il nous voyait un peu comme des gros malins qui ont compris et qui allaient s'en mettre

plein les fouilles jusqu'à ce qu'on puisse se barrer et c'est Géry qui nous a... qui a fait la caution du truc quoi. Qui lui a dit «Non les gars moi je les connais». Et du coup voilà c'était un peu Géry... Laurent a mis Géry dans le coup en mode «Voilà si ça se passe mal, c'est aussi ton problème Géry». Donc Géry il a vraiment été important dans l'histoire de Macadam. Et en plus, c'était un moment où Laurent était en difficultés financières donc il avait du mal à s'approvisionner auprès de ses fournisseurs et donc Géry qui avait son réseau des bars, permettait l'approvisionnement à des tarifs qui étaient raisonnables pour que le Macadam puisse exister parce que sinon personne ne faisait confiance à Laurent qui était en redressement judiciaire, enfin c'était une catastrophe quoi... Donc sans Géry, il y aurait pas eu de Macadam clairement ! Et parti de là du coup, nous on eu de juin à septembre pour lancer une saison en gros donc c'était genre ultra violent [rires]. Fallait genre pondre toute la comm', contacter le maigre réseau qu'on avait des trois Vocoder faites, en disant voilà là on va lancer un lieu, contacter tous les bookers, leur expliquer le truc... Et c'est là que le réseau de Youl a été vital, c'est que derrière... En fait la logique de Macadam, c'était tout de suite de se faire un lieu ouvert aux collectifs et aux asso nantaises et donc Youl a recontacté tout le monde en fait, de Input à Lunacy etc., en mode «Y'a un lieu, faut booker chez nous».

[brouhaha]

A : C'était exactement le moment où le CO2 avait des difficultés pour rembourser les gens enfin il y avait un truc malsain qui s'installait avec les collectifs, tout le monde gueulait s'était grave la merde. Voilà. Et vu que c'était le seul lieu, tout le monde était quasiment contraint d'y aller quand même en fait. Donc y'avait une ambiance qui était genre au pire, du coup bah nous on a juste dit «Coucou !» et vu que les gens faisaient confiance à Youl, et bah tout le monde s'est pointé. Et donc ça, c'était quand même un méga coup... Parce qu'en fait on aurait très bien pu aussi se retrouver à pas avoir ces gens-là dispo et motivés pour organiser donc en fait... Tous n'ont pas trop pris de risques non plus, Lunacy, Input, et tout, ils faisaient tous des teufs au CO2 et au Macadam. Ils ont pas lâché le CO2 comme ça et ils nous ont carrément demandé de faire nos preuves, enfin tu vois c'était pas du tout acquis... Voilà. Et donc, pour la petite histoire - mais vu que ça sort pas de votre réseau - C.H.I.C.H.I voulait acheter le Club 25 donc gros bras de fer avec C.H.I.C.H.I, à distance, parce que nous on avait pas de voilà... Mais C.H.I.C.H.I se plaçait pour acheter et mettait la pression à Laurent pour acheter et nous on était là, en mode «Fais nous confiance mec» mais on avait aucun argument [rires]. C.H.I.C.H.I faisait des Chronic depuis plusieurs

années déjà et il cartonnait.

B : Mais lui il pèse carrément quoi...

A : Donc il pèse de ouf ouais et nous, à côté, qui avons juste la caution de Géry, en mode «Faut nous croire, ça va le faire». Du coup on a eu chaud et du coup, nous, on a enclenché plein de taf, on a demandé des ronds à nos darons... En gros lancer le Macadam ça nous a coûté 15 000 bals, ce qui est pas non plus un truc de ouf mais voilà Youl et moi, on a demandé 8 000 à chacun, enfin 7 500 à chacun de nos darons et on avait l'argent disponible, on avait fait un business plan. On s'est dit il nous faut 15 000 en trésorerie.

J : C'est quand même allé vachement vite, tout s'est accéléré à ce moment-là...

A : On a su qu'il fallait vraiment avoir un budget comm' pour démarrer, pour une posture aussi immédiate on avait pas le choix...

J : Ça veut dire aussi, derrière, une identité que vous aviez eu un peu le temps de réfléchir pour ce lieu ou pas du tout ?

A : Alors si, en fait, on a été précis tout de suite parce qu'on se connaissait très bien, on avait fait les mêmes teuf mais par contre on faisait des réunions, on a quasiment pas dormi pendant trois

mois... On avait tous nos boulots en plus, on se rejoignait ici à 18h, on finissait à 4h du mat', genre.. pff c'était la folie quoi ! Mais par contre, on y croyait... Dans l'euphorie du truc, on s'est dit «Là, faut pas qu'on lâche, ça va le faire». Fallait qu'on crée notre entreprise donc tout l'administratif qui va avec, qu'on ait nos licences d'entrepreneur du spectacle absolument avant d'ouvrir parce que sinon on risquait de se mettre à dos... Surtout que quand tu lances un lieu concurrent comme ça, t'inquiète que tout le monde va essayer de... Donc on avait plutôt intérêt à pas se tromper sur ces choses-là... On a tout fait en force, moi j'appelais la DRAC tous les jours en mode «Il nous faut un rendez-vous pour la licence», c'était chaud... Mais du coup tout s'est mis bien et en soit, on a pas eu de pépins administratifs qui auraient pu nous faire très mal, sur un truc à trois mois comme ça, enfin tu peux juste pas te tromper du tout quoi. Et le coup de fil à Jean-Paul Deniaud [directeur des rédactions] de Trax mag' en mode «Salut, bah on va lancer un club à Nantes» et lui qui dit «Bah écoutez, moi j'suis grave proche de Nantes, j'suis vendéen, j'kiff Nantes, j'vous aide.». Et du coup gros papier dans Trax, 3 500 personnes sur la page Facebook en une journée... Genre boum quoi ! [rires] Et là on était parti quoi, en mode «Ça va être vrai» et ça devait être toute fin juin. Toute fin juin, tout était sorti : le line up de l'opening, la prog' du mois de

septembre et un article dans le Trax qui fait boum quoi. Donc ça, c'est le truc qui nous a fait passer en mode... Je pense qu'on aurait peut-être gagné à ramener du monde, à faire comprendre qu'il y avait un lieu et d'un coup on est devenu l'endroit à voir absolument le 31 août ! Du coup grosse pression quand même... Et opening archi full, on fait j'crois 750 entrées, on refuse 200 personnes, y'avait la queue, enfin genre, je sais pas si vous étiez là mais c'était... pff. Donc le club archi blindé, on avait construit un djbooth en bois qui s'effondre pendant le set d'Aleqs Notal... [rires] On avait pas anticipé qu'il fallait mettre des barrières pour protéger le booth... Les gens c'était des animaux quoi ! Du coup en pleine teuf, on débarque avec les barrières, pousser les gens, mettre les barrières en force... C'était n'importe quoi !

B : Du coup à ce moment-là vous êtes toujours que deux ?

A : Non y'a Romain là. Androgyne ça naît avec Romain. En fait, la dernière Vocoder, Romain commence à nous dire «Ouais les gars, j'aimerais bien être avec vous pour ce truc, ça me fait kiffer de participer à ça». Nous on se donne le temps d'y penser avec Youl et dès pour Androgyne, Romain est dans le game. Parce qu'on était... Vraiment de tous nos potes, il y en avait que deux avec qui j'ai fait toutes les teuf, et avec qui on a toujours eu la même vision de fêtes ultra

longues, tu vois, bah c'était ces deux-là quoi. Youl et Romain, on a la même vision quoi. On est tous les trois ultra sportifs, du coup hyper calibrés pour la fête. Du coup, on a toujours fait des teufs de 24h ensemble et l'énergie reste quoi ! Alors qu'on a plein de potes qui fatiguent, qui ont envie de rentrer, qui ont mal aux pieds... [rires]

J : Et du coup, fin juin, quand vous prépariez l'opening, la prog de septembre, en parallèle c'était aussi vous construire une identité ? Lancer Androgyne, faire parler d'Androgyne pour Macadam ?

A : Ouais alors, au début non, on s'est dit «Faut surtout pas qu'on soit dépendants de Laurent, nous on voyait bien le loustique aussi... T'as pas du tout envie de travailler pour lui en direct donc on s'est plutôt dit «Faut qu'on soit indépendants, faut qu'on soit aussi capables de produire ailleurs, à terme», on avait déjà cette idée-là mais on s'est dit «100% de la comm' doit pointer vers le Macadam, pour démarrer, parce qu'il faut pas qu'on se trompe quoi». Le lieu, il doit exister et vivre les vendredis et les samedis, tous les weekends, toute l'année en très peu de temps comme ça... Donc on a juste créé Androgyne, comme ça et voilà, on s'est dit qu'on aurait notre patte à nous mais la première date Androgyne elle est arrivée en octobre, on avait fait Chida et Kate Miller et on avait pris un bon four, d'ailleurs, et c'est là qu'on avait

compris qu'il fallait qu'Androgyne existe quoi. En fait, on croyait qu'en disant à quelques spécialistes, dans quelques papiers sortis comme ça «Androgyne vient au Macadam»... En fait le public il s'en branle complètement tu vois. Donc en fait, on savait qu'il fallait qu'on existe, comme collectif, au fur et à mesure mais on savait que c'était très vite car sinon on allait prendre des taules sur nos productions. Et Chida c'était un des meilleurs trucs qu'on ait fait depuis qu'on a ouvert, c'était un truc de ouf mais y'avait, j'sais pas, 200 personnes quoi... Et aussi, première Gloria, le 1er octobre 2019 [2017], 200 entrées bien sûr, 16h. Donc un four mais absolu quoi ! Par contre, des gros déterminés quoi ! Donc nous, on était cagoulé, à la porte, on avait prévu de recalcr, on pensait qu'une fête le dimanche ça allait faire un carton et on s'était préparé à refouler du monde et à essayer de créer tout de suite une esthétique de fête assez dure machin... y'avait personne ! [rires] Donc on s'est dit «Oula.» ! En plus, Laurent qui nous avait dit «Fermer le samedi pour ouvrir le dimanche mais vous êtes des psychopathes, on va se planter» donc on lui avait dit «Nous, il faut nous laisser en faire trois.» Et il a accepté, heureusement, mais la première Gloria, c'était une catastrophe ! Je me rappelle faire la porte, pendant deux heures, et voir passer personne quoi. Donc on avait fait 100 entrées à 7h du mat' parce qu'on était ouvert quoi et

une centaine d'entrées l'aprem donc... Le dancefloor à 50 personnes toute la journée... Hyper bizarre quoi ! Par contre, on avait une bonne partie de potes et tous les clients qui étaient venus, tout le monde avait halluciné qu'on la fasse durer jusqu'au bout quoi, on avait fini à 22h, on avait pas flanché avant et on avait Abajour qui mixait l'aprem et ils avaient carrément détruit le truc, c'était franchement incroyable. Tout le monde avait carrément senti «whaaaaah» ! Du coup après, ça a fait son chemin et on s'est dit qu'il fallait qu'on book sérieusement donc on a fait Héctor Oaks pour la deuxième, celle d'après c'était Dr. Rubinstein, Freddy K et Courtesy donc là on perdait 2 000 bals par teuf, on mettait tout à plat. Fallait faire 800 pour être rentable, on faisait 400 / 500 [entrées] mais c'était déjà le double de la première. Et après, on a commencé à faire 500 régulièrement mais on perdait toujours des tunes, tout le temps. Après, on a commencé à faire 700. Vers janvier de la première années, on faisait 700 à peu près, on était à peine à l'équilibre. Et y'a eu celle de David Vunk, en mars 2018, on a fait 1 000 entrées et là on s'est dit «Ok, il peut se passer un truc maintenant !». Donc là maintenant, on est plutôt à 1 200 / 1 300 entrées en permanence quoi.

B : Tu penses pas que c'est parce que vous avez proposé un nouveau format aussi, enfin il n'y a jamais eu ça à Nantes quoi, il y a eu ça à Paris mais depuis très peu

longtemps et en fait, moi j'ai l'impression, dis moi si je me trompe, que les gens ne sont pas du tout habitués. Enfin, il est là le public mais il faut qu'il s'habitue. Et j'ai l'impression que c'est pas comme ça pour tout nouveau format aussi, enfin là, c'était la première DIES FASTI, on était pas beaucoup mais si ça dure, ça va marcher je pense...

A : Bah le truc c'est qu'il faut être vachement déterminé aussi. Parce que quand tu prends ce genre de revers... Enfin tu vois y'a un moment où on s'est dit «Gloria c'est cool, c'est exactement notre vision de la fête», par contre, au début, les gens ils dansaient pas, ou peu. Donc déjà euh nan, c'était pas du tout ça qu'on venait faire et en plus, y'a peut-être que 500 personnes, à Nantes, qui veulent faire ça, sauf que nous, 500 personnes, 16h de teuf, tu tiens pas quoi. Déjà, t'as pas une vibe suffisante et puis financièrement... Nous on est toujours dans une logique de faire du booking, même si maintenant on fait de la niche sur Gloria, on les cherche les gens. Et du coup tu fais pas deux avions internationaux, avec 16h de teuf, tous les frais qui vont avec et puis 500 personnes, c'est pas possible. Donc y'a un moment on s'est dit «Est-ce que Gloria va exister ? Est-ce que c'est quelque chose qui peut prendre son envergure ?». Donc je sais pas, on a pas vraiment compris le déclic... Donc après, quand on a fait 700, on a fait 700 trois fois de suite aussi

donc tu vois on se dit «Ok, on peut peut-être atteindre notre max à 700». Mais le moment où on a passé 1 000 d'un coup et on a bien vu qu'il y avait la queue encore, qu'on était plein, à 17h t'avais encore 1h de queue donc là, en fait, on s'est dit «Y'a 1 500 personnes qui veulent venir à Gloria en fait !».

J : Et est-ce que tu crois que vous avez aussi, au fur et à mesure, posé un cadre de fête Gloria. Je sais qu'il y a eu aussi tous les déguisements, y'a eu pas mal de comm' aussi...

A : Directement présent !

J : Et ça c'est pareil, c'est réfléchi, comment vous avez mis ça en place ?

A : En fait... Alors déjà, le projet il est volontairement connexe avec d'autres arts, enfin tu vois : la photographie, la vidéo, l'architecture (avec les gars de VOUS qui participent énormément), la costumerie (avec les Baptistes) et du coup... Mais je pense que c'est ça qui a mis du temps à payer, parce que l'univers Androgyne, on a mis du temps à pouvoir s'y concentrer dessus parce qu'on avait déjà le club à faire vivre et parce qu'il faut, tant de shootings, tant de scénarisations, de diffusions de ton message, pour que les gens commencent à trouver leurs repères dans tout ça. Y'a aussi la communauté gay qui, au début, s'est beaucoup méfiée de nous. On a même reçu des messages

un peu officiels, en mode «Mais vous êtes qui pour vous appeler Androgyne, ce terme-là, il est affilié au gays». Moi, je répondais toujours en mode «Bah, vas y trouve moi un lien entre le fait d'être gay et androgyne...» : nan. Et nous on avait notre argumentaire sur l'androgénie... Enfin, écartée de son sens premier, avec ce que ça pouvait vouloir dire par rapport à la musique en fait. Le fait d'échapper au genre, en fait, c'est vraiment ça qui nous intéresse dans le mot «androgyne», plus le lettrage et le côté littéraire du mot, qui... Enfin moi je trouve que c'est un mot magnifique quoi ! Et c'est ça en fait qui fait l'idée d'Androgyne : pour n'être pas forcément que des producteurs de club mais aussi des producteurs de concerts, ne pas faire que des musiques indus', venter mais pour pouvoir faire des trucs joyeux etc. Parce qu'en fait, ça représente un peu notre philosophie de naviguer dans ces trucs-là, tu vois, et d'être plutôt sur un truc d'énergie et de communion, plutôt que d'être sur un truc «Nous on fait de la techno indus' tous les jours», c'était pas du tout l'idée quoi. Donc c'était ça l'idée d'Androgyne et en fait, on a eu une grosse méfiance du public gay, queer, au début, pour démarrer, mais on avait aussi dans notre équipe Les Baptistes, qui eux sont liés à ce milieu-là et, qui eux, ont, pour moi... Enfin Baptiste Sorin, le plus grand des deux, j'étais au lycée avec lui, on se connaît très bien, on a fait des Berghain ensemble, plusieurs fois, on s'est retrouvé à Berlin, par hasard...

Et du coup, lui, il connaissait très bien notre philosophie et il savait très bien qu'on allait pas chercher, comme ça, avec des mauvais codes, à attirer un public qui n'était pas le nôtre. Donc en fait, au fur et à mesure, toutes ces info-là ont fait leur chemin et, finalement, tout ce public gay, queer et surtout le CO2, qui est soirées généralistes gay du samedi, ont commencé à se déverser dans le Macadam, à 7h du mat' et là, à ce moment-là, on a eu le déclic de lâcher-prise, de liberté du corps, de folie totale, qui est apparu, en fait. Dès que les gays nous ont fait confiance clairement. Et ça c'était quand même un déclic énorme, parce qu'entre le public standard, clubbing, jean / tee-shirt, qui est venu pour lever le point et dire «C'est cool» et les travestis, costumés, qui en ont rien à foutre de la prog' et qui viennent tout défoncer sur le dancefloor, c'est pas du tout pareil. Et du coup nous, on croit beaucoup plus en les deuxièmes, qu'en les premiers ! [rires] Et du coup tout le monde s'est pris au jeu, la costumerie elle a d'autant plus prise sa dimension parce qu'il y avait ce public queer, qui lui, est, par nature, costumé et du coup la sauce a pris mais c'était impossible de savoir comment, c'était impossible de savoir si ça allait arriver...

J : Oui parce que, au final, le public de base n'était pas du tout costumé...

A : Non tu vois... Au début, y'en a qui

venaient déguisés. Y'en a un qui s'est pointé en Piccachu... [rires] T'es là «Cool !» Mais pffff...

J : C'est pas l'idée quoi...

A : Tu fais ce que tu veux en fait, nous on veut pas contraindre mais l'idée c'est pas de se déguiser, c'est plutôt de se costumer, essayer d'habiter une version de soi-même que tu peux pas mettre en public et du coup de pas trop driver, ça permet ça. Si tu dis «Voilà, c'est cuir latex aujourd'hui», tu te retrouves à une soirée moustache bizarre qui n'a rien à voir avec notre idée de la fête non plus... Mais du coup maintenant, on est très content de ça et on essaye de faire beaucoup de shootings photo, et de diffuser notre idée un peu, de ce que c'est quelqu'un d'à nu, se mettre à nu. L'idée aussi de se faire mal, tu vois, cette idée de fétichisme sadomaso qui est un peu présente mais qui est pas du tout notre ligne première mais qui est un peu là. Et c'est quand même aussi ça les fêtes longues, t'es très content mais en même temps tu souffres un peu, c'est ça aussi qui fait que tu rentres dans une autre dimension. Y'a un truc un peu, de dualité, t'es tout seul, t'es plus ou moins souffrant mais aussi quasiment en extase. Et ce truc là il est dur à communiquer, tu vas pas le raconter trop parce qu'en fait il faut le vivre. En tout cas, ça a pris et c'est devenu le fer de lance de Macadam, Gloria, même au-delà, ça a porté Androgyne mais

ça a surtout fait exploser le Macadam en terme de notoriété française et européenne clairement. Les bookers ils nous contactent pour faire jouer leurs artistes, à Gloria quoi. Ils demandent «Nous on veut qu'il joue dimanche pour Gloria», c'est génial. On en refuse plein et tout mais on comprend bien que l'enjeu de ce club-là, il se joue quand même bien sur les teufs du dimanche, sur lesquelles on a des putains de retour des artistes et du public et tout. Ça parle quoi.

B : Mais y'a des gens qui viennent d'autres villes de France pour venir...

A : Ah bah carrément, t'as des premiers trains de Paris qui débarquent, des gens de Bordeaux beaucoup, des gens de Bretagne à bloc, des gens de Lyon. Et du coup ces gens-là ils nous le disent généralement, à la billetterie. Ils sont là «Eh on vient de Lyon les gars !». Du coup t'as l'info, c'est cool ! Tu peux peser un peu le truc. Y'a eu quand même pas mal de papiers depuis, qui nous aident bien, avec Trax, Mix Mag et tout... Et puis voilà !

B : Justement, par rapport à ça, à la communication, on peut voir que vous faites beaucoup de comm', que se soit sur les réseaux, des affiches tout ça et en même temps on voit les Gloria qui sont pleines, qui sont déjà bien installées et le public commence à se mélanger un peu, le public queer est-ce qu'il ne commence

pas à fuir un peu.. Et est-ce que vous n'avez pas envie de retourner à un truc plus confidentiel ?

A : Alors, on a des retours comme ça déjà, on a des gens qui nous disent «Nous on adorait les Gloria à 500 personnes». En fait c'était hyper intimiste, il y avait que des spécialistes de ces musiques-là, quasiment, que des gens précisément intéressés par ça... Mais dans notre logique d'un lieu de saison justement, de créer un lieu de référence en France et en Europe, parce qu'il y a de la place pour ça, tu vois, et ben c'est un peu la rançon du succès aussi. Quand tu crées une recette qui cartonne, bah derrière t'es un peu obligé de payer le fait d'avoir l'effet buzz, où tout le monde veut être venu au moins une fois à Gloria. Et nous on a pas envie de refouler du monde au faciès, ça, ça a toujours été... On a refusé ça parce que je trouve que la politique à Berlin... Je la trouve un peu lâche dans la démarche. Après Berlin, ils ont un tel volume, qu'ils peuvent vraiment se le permettre et puis il y a un tel nombre de clubs qu'en fait t'es sûr de pas manquer ta soirée, à priori si t'es un peu en forme... Voilà. Alors qu'à Nantes, tu fais l'effort de te pointer au Macadam, potentiellement t'as marché 25mn, t'as pris un bus ou t'as payé un uber, tu te fais recalier parce que t'as pas la bonne gueule... J'trouve ça pas cool, du tout. Et en plus, tu vois, nous, on rassemble du public rave, on rassemble des transseux, y'a des dreadlocks, des

queers, machin et du coup c'est bien. Ça veut dire que si on se met à essayer d'esthétiser notre public et que tu te fais refouler parce que t'as pas des Dr Martens ou que t'as pas l'air d'être dans le coup bah... en fait on va avoir un public de merde parce que les gens ils vont se regarder, ils vont se dire «Attends, on en est quoi !» et nan en fait. Nous on préfère être plein avec les gens qui arrivent et que du coup ils commencent à se dire que si tu te pointes pas à Gloria avant 15h, tu risques de patienter 1h et pour un peu tu rentreras même pas parce que tu vas te décourager, il va se mettre à pleuvoir ou quoi, plutôt que de filtrer et d'avoir une espèce d'élite festive à Macadam. Nous ça nous intéresse vraiment pas du tout. Par contre, on est beaucoup plus dur sur l'alcoolémie, ouais par contre on veut des danseurs quoi. Donc toute personnes qui se présente avec un soupçon d'incapacité à danser, là par contre, sur Gloria, ça rentre plus quoi

J : Et au niveau de l'âge, vous avez... ?

A : Alors, au niveau de l'âge, on était tout près de faire moins de 21 ans cette année, mais alors tout près mais pour tout tout Macadam, ça aurait été la règle interdit au moins de 21 ans, ça s'est vraiment pas joué à grand chose...

J : Et alors pourquoi ?

A : Pourquoi, parce qu'en consultant les

collectifs qui organisent avec nous, c'était pas une évidence, et parce que bah il y a plein de gens entre 18 et 21 ans qui sont super intéressants à avoir à Macadam, en club. Et qui ont justement une légèreté ou une capacité à donner qui est peut-être supérieure à des gens plus âgés. Par contre, tu peux pas trop combattre l'effet «premier taz», première perche où t'as des groupes de cinq, six qui cherchent la sortie, où t'es là... putain... La fois où on a fait Rose, c'était une des plus mauvaises soirées qu'on ait faites. On était full mais on avait un public qui cherchait du kick, c'était une horreur, on avait un public de Hangar à Banane, 18 ans, infernal. Et on était dégoûté. Mais après, on a sensibilisé, cette année, je sais pas si vous avez vu passer les affiches «respect» etc., la nouvelle sécu qui est quand même un gros message aussi et dans l'idée d'être capable de trouver ou de sensibiliser suffisamment pour que les gens apprennent à se comporter, au moins à cet endroit-là, avec les bonnes valeurs qu'on essaie de mettre en avant, c'est à dire : respecter les gens et danser, le seul truc qu'on impose.

J : Et ça, concrètement, par exemple, cas pratique débile : la sécu voit un comportement qui n'est pas dans le coup genre sexisme, emmerde, un truc qui va pas, la sécu comment elle intervient là-dessus ?

A : Elle expulse direct.

J : Vous avez pas un genre de moment où vous, vous parlez à ces personnes-là, vous comprenez, vous «éduquez» ?

A : Ça dépend en fait, de l'attitude du truc. Généralement, maintenant, la sécu elle est assez pointue pour être capable de discuter, c'était pas le cas avant.

J : Oui eux, ils peuvent faire passer un message.

A : Oui, eux ils incarnent le message du club, ils le comprennent et on les a recrutés avec le truc de... Bah l'ancienne sécu était quasi homophobe en fait ! Clairement. Voire quasiment complètement homophobe... Donc c'était pas possible de composer avec eux donc on a dû militer pour pouvoir changer de sécu, on a réussi.

J : Parce que ça c'est Laurent qui gère la sécu ?

A : Ouais ! Et c'était la sécu du Club 25, qui... Lui il avait quand même une histoire de cœur avec cette sécu qui l'avait quand même sauvé dans les moments de crise du club, etc. Donc il était redevable, voilà, ça s'entend humainement mais quand t'as un club qui commence à être plein tout le temps avec un public «déviant», tu peux pas avoir ce message-là en face en fait, c'est pas possible. Donc on a longtemps milité, enfin on s'est beaucoup fâché

avec Laurent là-dessus mais on a fini par avoir gain de cause. Bah, clairement, on a mis un ultimatum à la fin, on lui a dit «Tu choisis entre Androgyne ou ta sécu quoi». Donc bah lui s'il veut du monde dans son club, c'est plutôt Androgyne qu'il faut prendre à priori donc il a fait ça. Et donc maintenant, le truc est strict, même les photo. Tu te fais prendre à faire une photo dans le club, on te ramène à la billetterie, on te réexplique, on te remet une gommette, deuxième fois c'est expulsé du club. On l'a pratiqué pas mal de fois et c'est vachement plus intéressant, sinon tu peux raconter l'histoire que tu veux aux gens, ça reste un jeu. Quand t'es dehors, à 4h du mat', sans tes potes, t'es un peu comme un con quand même. Et c'est pareil pour ce qu'on voit, l'autre filtre, notamment sur Gloria, c'est qu'il y a l'autre check et la fouille à la porte, enfin au parking et nous, on a un agent de sécu avec nous. Et donc ce qui se passe, parfois, c'est que les gens, quand ils ont passé le videur qui fouille, ils croient que ça y est, ils ont gagné et qu'ils vont pouvoir être des connards dans le club. Sauf que nous, aux gommettes, tu vois arriver un connard, tu comprends que c'est un connard et tu dis au gars «Dehors.». Et ça, tu vois, ça douche bien aussi parce que tu vois le mec il a une très mauvaise attitude, il commence à être insultant avec des gens, il se fout de la gueule du monde et tout ; même tu vois, c'est déjà arrivé que moi j'sois en train de mettre des gommettes, très

dénudé ou quoi, là on me dit «Eh toi, sale PD», ou quoi.. bah «Mec tu dégages.». Donc ouais ce deuxième filtre-là, il nous rend service aussi. Et puis voilà, dans le club aussi, on sert le truc. En fait généralement ce qui se passe, c'est que s'il y a une femme, notamment... En fait le principal problème c'est la drague insistante en gros, c'est le truc qui arrive le plus en fait. Et en fait, quand il se passe ça, l'agent de sécu il va se mettre derrière la fille concerné, quasiment et il y passe une demie heure. Donc déjà, t'y retournes moyen quoi. Et du coup l'autre, la personne, qui est quasiment toujours un mec, est surveillée derrière et, à la moindre faute bah c'est dehors. Mais tu peux difficilement expulsé quelqu'un sur le dire, tu vois, c'est un peu compliqué. Donc là, on l'a pratiqué j'sais plus quand là, l'autre fois, y'a une fille qui est venue me voir, je dansais sur un podium. Elle est venue me voir, «Ouais, il me casse les couilles et tout» donc j'suis allée chercher l'agent de sécu qui s'est posté le temps qui fallait, jusqu'à ce que l'autre comprenne que s'il était pas à l'autre bout du cub... bah...

J : Il allait se faire ressortir...

A : Ouais. Mais ça, voilà, on a besoin des gens pour le faire. Là, justement, il y a une fille qui vient de nous écrire sur le Macadam pour nous expliquer, qu'avec son groupe de potes, elles étaient qu'entre filles, elles se sont faites emmerder

pendant Lunacy. Donc elle a écrit un gros pavé, etc. et je lui ai dit «Merci du témoignage, on va s'en occuper mais, par contre, bah si c'est pas dit au moment précis, on peut pas savoir qui, on peut pas savoir si on peut t'aider. T'aurais pu passer une très bonne soirée si t'avais réglé ça en un quart d'heure...». Mais bon, en même temps, y'a trois mois, on avait une sécu de l'enfer... Donc voilà, faut que ça chemine quoi !

J : Y'a combien d'agents de sécu là du coup ?

A : Quand on est plein, 6 et quand on est... Ils peuvent être 5 en gros ou 4 mais 4 c'est quand on est sûr de se tromper quoi...

J : Et vous, vous avez un rôle de les orienter, pas sur où il faut être et ce qu'il faut surveiller, j'imagine que c'est leur taf donc que c'est eux qui savent faire mais vous avez un réel dialogue avec eux ?

A : Ouais le dialogue c'est nous, c'est le dialogue Androgyne parce que Laurent, en fait lui, il se positionne en patron donc il dit «Moi je veux pas qu'il y est de baston dans mon club». Donc lui il s'arrête là. Et pas de drogues ! Visibles. Lui, c'est son premier combat. Donc là par contre, je sais pas si vous êtes revenus, oui vous êtes revenus, là, la fouille ça blague pas. Mais du coup on a la fouille légale maximum. Plus, ça serait illégal, là

on est vraiment au maximum de ce qu'on peut faire. On choppe énormément de dope, du coup... Bah en fait c'est que c'est légitime. Parce que nous en fait, s'il nous arrive comme à Dehors Brut, bah ça se passera comme à Dehors Brut, de toute façon [jeune décédé suite à une overdose de stupéfiants, le club est suspendu d'ouverture].

B : Et justement vous comment... Enfin il y a des risques qu'il se passe des choses comme ça quoi mais du coup vous aimeriez aller plus loin dans la prévention ou plutôt laisser un flou... ?

A : Alors faut pas tomber dans l'hypocrisie en fait. Moi je trouve ça normal, de militer pour que chacun soit dans sa zone de responsabilité et ne puisse pas, déjà, diffuser dans tout le club, des taz. Tu vois, c'est pas normal de laisser ça se passer en fait. Donc que quelqu'un arrive à duper notre sécu... Donc déjà maintenant faut s'en occuper pour réussir à faire rentrer de la drogue dans le club. Celui qui arrive à faire ça, qui a la discrétion de consommer et qui a la bonne connaissance de lui pour ne pas finir en KO technique où on est obligé d'appeler les pompiers, c'est sa vie en fait voilà, chacun fait ce qu'il veut. Celui qui essaye de vendre des taz à Macadam, il est pas le bienvenu par contre. Parce que ça rime à rien clairement en fait, ça n'a aucun intérêt, pour personne en fait. Potentiellement, en plus on interdit pas

le club au moins de 21 ans, quelqu'un qui en a jamais pris il peut croire que ça se prend par deux...

B : C'est ça le plus gros risque en fait. Est-ce que ça ça serait pas un argument pour dire «bon on va interdire aux moins de 21 ans comme ça ça sera plus simple» ?

A : Ça pourrait, après ça serait aussi un aveu, dans le sens où, ça veut dire que les musiques électroniques ça veut dire obligatoirement consommées avec de la drogue. Il y a une scène qui est inspirante pour ça : c'est la scène de Tsibili, la scène géorgienne. Nous on y a été il y a pas longtemps avec les gars, Jo et Youl, à Tsibili, là-bas c'est 70 balles le taz et quand tu cherches de la drogue tu risques la prison, clairement. Donc eux ils jouent pas du tout, il y a juste un mec qui est venu nous proposer ça et on lui a dit «non merci» mais eux ils ont tellement la pression des autorités qu'ils peuvent même pas s'amuser à tenter le coup parce que le peu qu'ils font, ils vont en taule donc ça rigole pas. Du coup c'est une scène ultra positive, les gens ne boivent quasiment pas et du coup c'est des marathoniens, ils sont en train de boire du pepsi, et du coup c'est une autre énergie, un tout petit peu moins taré que ce que tu trouves au Panorama Bar à la même heure mais vachement disponible et hyper musical. Les gens tu sens qu'ils sont très concentrés, beaucoup ont les yeux fermés mais pas en pleine

perche, t'as vraiment un truc qui est très inspirant mais qui est lointain pour le coup, Tbilisi, il faut y aller quoi.. mais ça en fait une scène vachement moderne du coup je trouve, parce qu'elle prend vachement en compte l'homme. Mais du coup c'est un peu contradictoire parce qu'ils ont très peu de liberté en tant qu'être humain dans leur pays, c'est de mieux en mieux mais là-bas mais être gay, c'est un danger, consommer de la drogue, c'est un danger, etc. Donc quand t'as des lieux qui ont le courage de faire des propositions artistiques abouties, en plus qui permet la libre expression des populations gays et en plus qui n'installe pas la drogue comme une règle, comme à peu près tous les trucs déviants français quasiment.. en Europe il y a quasiment pas de lieu à la marge où il y a pas de drogue, ça n'existe presque pas, et bas là-bas, ça existe quand même pas mal donc c'est cool.

J : Moi je voulais faire un petit parallèle entre les clubs de Berlin que tu as pu découvrir et le Macadam. Parce que les inspirations sont quand même clairement établies; comment tu arrives à transposer des choses que tu as vues et aimées à Berlin, à te les réapproprier, pour les ramener en France, à Nantes et réussir à en faire quelque chose sans que ce soit non plus un copier-coller, comment ça se met en place ?

A : La première inspiration de Berlin

c'est le public, c'est la vibe qui n'existe quasiment pas ailleurs. On a beaucoup fait la teuf à Londres et à Amsterdam - et on y retourne le 1er novembre, on fait un grand tour à Amsterdam pour voir les clubs qu'on connaît pas encore, Shelter, De School, on va bien squatter là-bas - et c'est surtout ça qui est impressionnant à Berlin. En fait dans leurs clubs, il y a des monstres. Mais des lieux comme le Trésor ou le Berghain, de base ça existe que là bas, dans des trucs post-soviet abandonnés. À Nantes, je sais pas.. l'usine LU pourrait candidater ? [rires] Enfin voilà, ces lieux là, on en a pas trouvé ou imaginé de disponibles à Nantes, donc la question de lieu elle est pas si essentielle. La question c'est plutôt comment avoir une telle vibe, et franchement le Panorama Bar de 18h30 du dimanche ça existe pas ailleurs. T'as beau essayer de mettre bout à bout les fêtes pratiquées, moi j'ai jamais vécu ça. Pour l'avoir pratiqué beaucoup beaucoup beaucoup, il y a pas meilleur créneau que 14h-0h au Panorama Bar, même s'ils souffrent aussi de leur hype et que maintenant tout le monde est quand même très très beau au Panorama Bar. Tu sens le filtre pour que ce soit parfait. Donc s'il y avait un défaut ça serait celui-là, mais après le Sisyphos, tous ces endroits là qui créent la magie.. à part le Panorama Bar -et certains moments du Sisyphos ou du Kater Holzig quand c'était au top dans leur cabane en bois avant que ça devienne le Katerblau, qui était un truc

de ouf- et ben des moments d'euphorie aussi intense moi j'en ai rarement vécu, il faut que tout s'aligne à la perfection et c'est ça que l'on recherche. Et il y a des moments à certaines Gloria, l'aprem, il se passe un peu de ça. On est pas dans l'ovni total du club entier qui brûle d'un coup, c'est pas partout tout le temps mais il y a des poches de ça qui se créent et c'est là où on sait qu'on touche au but, à des moments précis. C'est ça qui me motive : que ça occupe tout le club à un certain moment. Si tu te balades au Macadam tu verras jamais tout le club danser, ça arrive jamais. T'as des mecs qui dansent là, des mecs qui dansent là, et des mecs sur leur téléphone au milieu, des mecs qui causent, des gens qui se promènent. Il manque encore la cohésion totale du lieu qui décolle sauf sur certains closing Gloria où il reste plus que 360 ou 400 personnes et que t'as l'impression que le truc il peut s'envoler quoi. C'est cette sensation là qui est LE truc.

J : Toi tu parles beaucoup de danse. Pour toi la vibe première c'est la danse, une espèce de communion de tout le monde en même temps ?

A : Carrément, parce qu'en fait tu peux avoir le club que tu veux avec l'aménagement que tu veux, si tu as pas ça, autant dire que t'es pas un bon club. C'est pour ça que j'ai vraiment hâte de voir De School parce que j'ai l'impression qu'ils ont créé une machine à faire danser

les gens qui à l'air impressionnante. Le Shelter j'ai un peu moins confiance, j'ai l'impression que c'est plus radical, il faut voir mais je le sens moins. Mais par exemple à Londres je connais pas d'endroit comme ça. Apparemment il y a le Fold qui est assez intéressant mais qui est assez prétentieux, ils ont tout de suite été assez agressifs vis-à-vis des autres collectifs enfin ils se sont un peu montés en force, j'ai des potes à Londres qui m'ont pas mal dit ça. Donc ils ont aussi un truc un peu revendicateur mais du coup ils ont pas forcément une unité. En fait, si nous on peut être ce club là, en France, et ben ça serait hyper cool. Un des gros modèles pour nous, j'y suis toujours pas allé, mais en terme de ressenti extérieur, c'est le Robert Johnson, clairement, c'est une pépite totale, la programmation c'est un truc de ouf, ils ont une toute petite jauge, c'est ultra demandé il y a la queue devant le Robert Johnson depuis 10 ans.

B : Par rapport à la jauge, celle du Macadam c'est la même que celle du Club 25 ?

A : Oui.

B : Et vous voulez, pouvez, l'augmenter ?

A : On pourrait pas trop nan. Même si on ouvre l'étage, ce qui est prévu -pour faire un grand vestiaire et des toilettes- ça changerait pas grand chose, donc on ne pourrait pas.

J : Est-ce que vous voulez ?

A : C'est pas évident, parce que créer un truc avec un seul dancefloor à plus de 500, 600 personnes, c'est pas gagné quand même. Parce qu'après tu te retrouves dans le truc où tu peux même plus apercevoir l'artiste. Enfin, le truc spatial du Macadam qui est bien c'est que le dancefloor il marche aussi bien à 150 personnes qu'à 400, et c'est ça l'intérêt de ce lieu, c'est ce qui nous permet de prendre des risques en booking aussi, où déjà ton point de départ à minuit jusqu'à ce qu'il y ait 400 personnes dans le club et bah c'est pas un temps condamné parce que même quand il y a que 50 personnes à danser autour du mec, tout le monde se sent très bien, et quand on est à 600, t'as 200 dehors, 400 dedans mais en fait au spot même de danse, le carré de quadriphonie, t'a jamais plus de 300, 350.

J : Oui c'est ça, ça permet aussi de multiplier les petits groupes qui vont être à côté.

A : Ça permet même de se rencontrer et de reconnaître les visages et tout, ce qui est quand même hyper cool sur les teufs longues, quand t'as commencé à créer ton réseau de coups d'œil, quand tu sais avec qui tu peux danser même de loin, c'est trop bien. La seule idée que l'on a et que l'on espère installer un jour ça serait

d'installer 3 containers ou 2 containers pour faire une salle qui serait sur le parking. On pourrait y aller en passant par l'espace extérieur et y faire une salle extrême. Une mini box à 80 personnes où on joue vraiment fast-techno, un truc où tu peux pas tenir. Ça ça nous plairait bien, vraiment un truc où au bout de 2 heures tu ressors t'es sonné et tu dois faire autre chose. [rires]

J : Il y a pas mal ça à Berlin aussi j'ai l'impression.

A : Berlinons Paris il faisait ça aussi. Quand ils avaient leur super spot, ils avaient un tout petit truc qui était ultra violent. Le About:Blank, ils ont ça aussi et c'est ouf. En fait ça déconstruit la teuf. D'un coup le temps il se rallonge, chaque track t'en prends plein la gueule et ça c'est vraiment un truc cool qui nous correspondrait en terme d'intensité. Le problème c'est que le propriétaire du Macadam, du bar à côté et du parking, lui il a un projet immobilier à termes sur ce parking, et donc il est pas chaud pour qu'on l'occupe plus.

J : D'accord, donc même pas d'augmenter la terrasse ?

A : Pour l'instant non, on ne peut pas. Mais après la terrasse, je trouve que bon, elle est trop pleine mais en même temps elle condense et les gens ils se rencontrent beaucoup beaucoup. Tu vois l'intensité

de discussion sur la terrasse. Alors que sinon tu aurais que des groupes de gens.

l

J : Là t'es obligé de passer, de te pousser, de t'excuser, d'interagir. C'est plutôt cool. Il y a autre chose aussi, à Berlin les clubs c'est plutôt labyrinthique, tu pousses une porte t'arrives autrepars. Le Macadam pour l'instant c'est une pièce intérieure et un espace extérieur. Les travaux que vous comptez faire, est-ce que c'est réfléchi dans l'idée de se dire «on veut multiplier les pièces, faire bouger le public, le rendre plus libre» ?

A : Tout à fait. Déjà notre première logique ça a été de ne pas mettre de panneau pour indiquer la porte qui va vers l'espace extérieur. C'est-à-dire que c'est notre première manière de paumer les gens. Tous les gens qui sont jamais venus au Macadam ils trouvent pas l'espace extérieur, c'est génial, j'adore ça [rires] et ça c'est super important, parce que si on avait écrit «outdoor par là» bah on aurait déjà perdu un coup. Et du coup si on arrive bien à faire nos travaux on aura les toilettes à l'étage et le vestiaire, donc tu gagnes déjà un premier trajet nouveau, et on détruirait les toilettes actuelles pour en faire une darkroom en gros et du coup ça deviendrait une zone un peu inutile mais utile bizarre. Et on pourrait sortir dehors, donc circulation vraiment circulaire. Et possibilité de sortir par un endroit, chercher l'autre et puis ne plus comprendre comment c'est

foutu tu vois, donc là on gagnerait un coup. Alors si jamais on avait le container dehors alors là, tout gagné ! Après l'autre modèle de club qui nous inspire c'est le club frontal, types Goldengate, là où tu viens te faire mal aussi, là où clairement il y a rien d'autre qu'un système-son, et ça je trouve qu'au Macadam on est assez bon là dedans, on est très minimaliste, très bien sonorisé, en soit quand tu bouges pas du dancefloor pendant 5 heures tu ressors un peu troublé quand même.

B : Il y a une perte de sens ! Tom et Boris (note : les ingénieurs lumière) ils mettent souvent le noir quasi-total, il y a pas d'artifices, les murs sont noirs mats ... est-ce que c'est une volonté de vouloir paumer les gens ?

A : Carrément ! Et ce que j'adore voir, c'est quand les gens ne regardent absolument plus l'artiste. Il y a des moments où tu te balades au peak-time et les gens s'en branlent de savoir qui joue. Les gens ils sont tous en cercle, à danser les uns avec les autres. Là c'est pile-poil, ça veut dire que la quadriphonie elle paye, tu t'en fous d'être à côté du DJ, t'es très bien sonorisé de loin. Il y a des grosses zones de danse comme celle où il y a la barre de pole-dance, où si tu veux souffler et avoir de l'espace tu peux quand même garder une vraie qualité de son et en même temps être un peu plus extérieur. Là ça devient plus du tout important le sens du club,

il fait suffisamment noir pour que tu vois même pas si tu regardes vers les chiottes et donc en fait tout le monde est un peu en électron libre, tout le monde est seul mais pas vraiment parce que tout le monde sait un peu où sont ses potes généralement, et ça c'est trop cool. Justement les clubs comme le Panorama bar ne permettent pas ça et c'est pour ça que le modèle d'euphorie du Panorama Bar on l'adule vraiment. Après le modèle spatial du Panorama Bar est discutable. Le modèle spatial du Berghain est plus efficace en soit que celui du Panorama Bar pour le coup. Parce qu'au Berghain quand ils jouent vraiment le jeu du noir, il fait très très noir quoi, tu te paumes vraiment, tu sais même pas de quel côté t'es. Mais il y a l'aspect cathédrale, tu peux lever les yeux et retrouver tes repères. Nous on voit vraiment rien, avec un peu de fumée tu peux vraiment ne pas savoir où t'es au Macadam. Ça c'est un gros argument, à Nantes il y a pas d'autres lieux qui sont capables de le faire. Parce que le CO2 c'est quand même lumineux, le Warehouse c'est très lumineux. On a vécu un moment incroyable à la dernière Gloria avec une fille qui était jamais venu au Macadam du tout de sa vie, qui savait même pas ce que c'était, et qui s'est retrouvé là parce qu'elle avait une airbnb qui devait dormir chez elle qui était au Macadam et qui avait ses clés, et donc elle pouvait pas rentrer chez elle [rires] donc la fille lui envoie un texto en mode «je suis au Macadam vient me chercher»

sauf qu'en fait elle arrivait pas à la rejoindre, et il fallait qu'elle cherche la fille dans le club donc elle arrive à la porte et elle me dit «je peux rentrer» donc je lui dis «bah c'est payant» donc elle m'explique son truc, je lui dis «je vais te faire confiance mais je viens avec toi parce que tu vas halluciner» il était 17h c'était blindé, et elle est rentrée dans le club et je pense qu'à aucun moment elle s'était dit qu'il y avait un club plein à Chantenay, pleine balle, j'ai bien senti que ça ne lui a pas rien fait, même si elle était pas venu chercher ça elle s'est dit «wouaah» donc elle a pas trouvé sa pote. Quand tu vois l'effet sur quelqu'un qui est pas complètement déconcentré de l'idée de ce que c'est une fête, je trouve ça ouf !

J : Même nous en journée, tu rentres là dedans, tu te prends la vague de chaleur, d'humidité, de sueur !

B : On a même forcé un peu des gens pas habitué, et...

A : Ça marche ! Comme tu dis il y a quelque chose avec la chaleur, mine de rien il y a quelque chose d'animal, tu finis torse nu.

J : Il y a un cap où tu fais plus attention en fait. Même toi qui aimes pas transpirer tu t'en fous complètement, t'a trop chaud mais tu restes, de toute façon tu t'en fous.

A : Tout le monde passe le cap, donc

c'est pour ça, plutôt que de se dire «il faudrait faire attention à la fréquentation du lieu par un public de moins en moins pointu» moi j'aurais plutôt tendance à croire qu'il faut rester extrême, c'est ça la bonne réponse. Généralement les gens qui viennent une fois pour voir comment c'est, ils trouveront ce qu'ils veulent à raconter aux autres mais normalement ils reviennent pas. Au début quand Gloria a commencé à marcher, on a eu un peu le public Hangar à Bananes mecs en chemises chaussures pas fait pour. Généralement ils rentraient à 7h, et à 9h ils ressortaient en mode «arg» et c'est pour ça qu'on joue les musiques les plus dures le matin, parce que les gens qui viennent là juste parce qu'on est ouvert, si t'es pas prêt à enchaîner 4h de techno pleine tête, tu sors. Déjà ça écrème dur, parce qu'il faut avoir envie de venir avec ta chemise toute propre au Macadam.

J : Il y a un peu une stratégie, je reviens sur la notion d'éducation, de ne pas dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Vous avez un modèle et des valeurs qui vous plaisent et vous arrivez quand même à faire en sorte que ça communique et que ce soit ça qui reste.

A : Dans le discours aussi, notamment pour rapport aux gommettes et aux appareils photo, plein de gens sont réfractaires à ça. Des gens disent qu'on est des casse-couilles, qu'on veut copier Berlin et tout ça, et clairement le discours

c'est d'expliquer pourquoi. Aussi, on est pas là pour plaire à tout le monde. Donc en fait si t'adhères pas au truc ne viens pas. On a pas besoin de toi, et limite c'est mieux que tu sois pas là, pour tout le monde : pour toi que ça fais chier et pour nous pour qui tu apportes rien à ce qu'on veut créer. Ca c'est aussi permis par la petite jauge. Le jour où tu te retrouves à avoir un club de 1200-1500 personnes il faut les mettre quand même. Si ton seuil de rentabilité il est à 1000 entrées, à Nantes t'es obligé de prendre tout le monde ou de pas faire peur, et nous on fait peur avec le truc d'inconfort, parce qu'il y a plein de gens qui comparent le Macadam avec les Enfers quand même un peu, c'est l'endroit où il faut pas aller. Il y a ça, il y a le «no photo» qui peut ne pas plaire à tout le monde, tout plein de choses.. c'est un luxe de ne pas plaire à tout le monde, c'est idéal pour nous.

J : Ça me fait penser, la dernière fois j'étais sur Instagram, je suis Androgyne et Macadam sur Instagram. Et puis je vois répétition de story, bizarre, et je vois que vous êtes sponsorisés par Instagram, ils vous font de la pub.

B : Oui parfois il y a des posts sponsorisés, qui arrivent dans ton feed.

J : Oui, comment ça marche ?

A : Alors déjà Facebook, Instagram, ça marche ensemble, il faut en avoir

conscience pour se rendre compte à quel point c'est maqué le truc. Et du coup quand tu veux diffuser du contenu sponsorisé si tu le fais avec un événement Facebook ou des supports que Instagram peut pas prendre en compte type lien Youtube, Soundcloud ou quoi tu restes en interne en Facebook et tu vas t'adresser en interne dans Facebook. Si tu mets une vidéo, une photo ou un article de presse qui a une photo importante, Instagram prend la pub, donc ça apparaît aussi, mais ça suit les mêmes logiques de ciblage. Si tu l'as vu c'est pas pour rien, tu fais partie de la cible en tant qu'âge, centre d'intérêt, tous ces trucs ...

J : Vers qui ça se diffuse tout ça ?

A : Nous on est ultra spécifiques, c'est-à-dire tous les gens entre 21 et 40 ans. Sur une Gloria on s'adresse aux gens jusqu'à 40/45 ans, sur les nuits on s'adresse aux gens jusqu'à 33/35 ça dépend et avec des centres d'intérêts ultra précis sur les musiques électroniques, sur les arts visuels, il y a pas trop de hasard si tu l'as vue.

J : Moi je trouve qu'il y a un point assez intéressant. Androgyne Macadam, ça y est vous avez fait votre réputation, vous êtes bien rodés. C'est passé d'un hobby à un taff. Comment t'arrives à gérer sur une longue durée le fait d'être heureux d'aller à Macadam, d'être content de faire la fête, de rester dans une vibe comme quand tu

fais pour ton loisir et par forcément pour ton taff ?

A : Alors je te réponds tout de suite : on est pas du tout heureux d'aller à chaque fois à Macadam [rires] En gros, il y a vraiment deux choses différentes : t'as les teufs qu'on produit en tant qu'Androgyne et les teufs qu'on supervise en tant que directeur artistique qui vient vérifier si Lunacy se passe bien etc. Donc ça, quand on fait ça, il y a un côté devoir-bon quand c'est Lunacy qui fait Jensen Interceptor je suis plutôt content [rires]-quand c'était l'année passée sur une nuit hardcore ultra vénér avec un public qui correspond pas à ma fibre sociale c'était le devoir total. On a fini notre modé cette année donc on a fini le hardcore ça nous fait beaucoup de bien, parce que c'était vraiment pas la vibe qu'on avait envie d'emmener en terme de partage et.. beaucoup de lascars dans le hardcore aussi, des espèces de gens agressifs, c'est surprenant ! Alors que l'identité même du hardcore, c'est quelque chose qu'on respecte, d'où vient cette musique, ce que veut dire le côté punk, c'est hyper légitime pour nous cette musique là, par contre son public, en Pays de la Loire en tout cas, c'est un enfer, donc on a coupé. La trance on s'y retrouve bien, surtout par le biais de Cosmic Company qui a une programmation vraiment contemporaine de trance vraiment cool. En fait nous on a ce rôle, mais c'est aussi qu'on le veut. Marie et Laurent ils nous

ont jamais imposé d'être présents, nous on a toujours dit que si on programmait il fallait qu'on soit là. Nous on veut garder ce lien avec les promoteurs qu'on accompagne, c'est toujours un vrai bonheur de les recevoir en tant que personnes organisateurs parce que tout le monde est très content de venir à Macadam généralement. Après de devoir être présent de 23h à 5h du mat' un vendredi soir où tu serais pas plus mal chez toi à regarder un film c'est pas très cool. C'est pour ça qu'on s'entour, on a Ludo maintenant qui est chargé de production officiel pour nous qui prend 70 des 110 événements, déjà c'est beaucoup, et là on recrute une personne supplémentaire. Après nous Androgyne on produit 45 dates donc du Macadam on en bouffe, mais c'est pas pareil, quand c'est nous on a notre univers, on a booké nous-même les gens qui jouent, on a dîné avec eux avant, on parle de musique, on cherche à créer un vibe qui est la nôtre donc t'a pas du tout la même exigence. Par exemple samedi je suis trop heureux d'y aller, ça va être trop de la balle. Ça ça en démord pas et le fait d'en faire son métier c'est plus assumé par rapport à la réalité qu'étaient les 3 années précédentes parce qu'en fait on a taffé comme des oufs, sans se payer pendant très longtemps. La première année on était techniciens lumière, régisseurs, programmeurs, tu venais au Macadam t'avais Youl, Romain ou moi aux lights et là pour le coup tu partais pas à la fermeture de

la billetterie, tu partais à 7h30 quand tout était plié, c'était quand même autre chose. Autre chose : plus de drogue, plus d'alcool, plus rien. La première année de Macadam moi je prenais de la coke, au moins pendant les 6 premiers mois, et au bout de 6 mois je me suis dit «putain je vais mourir» [rires] du coup j'ai arrêté, et depuis le début de cette saison je bois plus jamais. C'est mon projet, Macadam ne doit plus se passer avec de l'alcool, c'est à dire plus du TOUT d'alcool, parce que j'ai envie de kiffer pouvoir prendre des coups avec mes potes, parce que j'aime bien prendre des taz quand je vais à Amsterdam je suis très content d'en prendre mais il faut juste avoir envie, si tu prends de la coke tous les week-end juste pour tenir, ce qui est une erreur absolue parce que tu es beaucoup plus faible, déjà émotionnellement et vachement moins résistant, enfin là sobre, je tiens très bien une Gloria, sans problème. Avec des petits coups de blues mais qui sont parfaitement surmontables. Une bonne descente de coke à 15h.. c'est hyper dur à gérer. Donc l'idée de faire la fête elle peut pas du tout être associée à l'idée de produire des fêtes sur un temps aussi long, c'est pas possible. On voit bien que les orga qui font des teufs tous les 3 mois, ça reste pour eux faire la fête. Ils viennent au club avec la volonté de produire et de s'amuser. Nous on vient avec l'idée de produire et de réussir notre ambition artistique, mais on vient pas s'amuser. Mais par contre pour Lucy la dernière

fois, avec Youl on a fermé la billetterie à 4h30 et moi de 4h30 à 6h30 j'étais sur un podium et j'ai pas bougé mais j'étais sobre et en train de constater ce qu'il se passe.

J : Oui vous avez votre rôle d'observateur.

A : Oui surtout pour un booking aussi réfléchit qu'un all night long de Lucy qui est une musique complexe et il a fait exactement ce dont on aurait parié qu'il ferait, c'est à dire un truc hyper accessible mais en même temps ultra pointu. Et de constater ça en tant que danseur c'est trop cool, enfin c'est vital aussi. Mais sobre ! La dernière grosse caisse que j'ai pris c'était pour Ouissam, là j'étais démoli mais démoli, et le lendemain matin je me suis dis «il faut pas que je fasse ça» mais alors pas du tout. Là tu vois la Gloria 24h ça reste une fenêtre.

B : T'as le poids des responsabilités aussi.

A : Voilà, après nous on est très précis vis-à-vis de notre communication par rapport au service de sécu et au Macadam, on a des shifts, c'est-à-dire qu'à telle heure c'est lui le responsable et tu parles à personne d'autre, à telle heure c'est lui, et ça permet qu'à la fin de ton shift tu deviens quelqu'un du public à peu près, même si tout le monde vient te trouver pour te raconter plein de trucs. C'est ça qui est un peu relou aussi mais qui est aussi très flatteur : vu qu'on

fait l'accueil de nos évènements on est connu, tout le monde voit très bien qui on est et du coup tout le monde choisit parfois les très mauvais moments pour essayer de nous refile du booking, nous proposer des trucs, parfois t'es là «euh là j'arrive pas à y penser» mais du coup c'est pas mal de la part des gens c'est juste que nous on peut pas être incognitos, donc il faut en être conscients. Une fois que tu es conscient de ça, ton projet de fête Macadam il est déjà bien niqué.

B : D'où vos escapades dans d'autres villes...

A : C'est ça clairement, moi je vais beaucoup à Paris quand même. La teuf version Station [Gare des Mines], j'trouve ça trop de la bal, c'est un des seuls endroits, à Paris, que je trouve performant pour quoi.

B : Et justement je voulais te demander, à Nantes, est-ce qu'il y a d'autres lieux que tu fréquentes ou...?

A : Les lieux de concerts ouais. Panonica, j'aime beaucoup aller au Panonica, le Lieu Unique quand il y a des trucs. Là, j'ai vu The EX, au bar, incroyable ! Le Stéréolux, j'aime vraiment bien y aller, après, j'suis toujours déçu de la petite salle parce que je trouve que c'est mal sonorisé, ça fait mal aux oreilles, il fait trop chaud, enfin y'a un truc qui couille, enfin je sais pas, j'me sens pas bien à écouter de la

musique là-bas, alors qu'il y a une putain de prog', du coup c'est toujours un peu contradictoire. [Les Ateliers de] Bitche j'aimerais bien y aller plus souvent mais j'y vais pas trop mais c'est bien cool les propositions qu'il y a là-bas et puis... Non surtout ça en fait. Mais je vais pas mal à Paris quand même, pour voir, et mes potes, et faire quelques teufs, même si, en ce moment, j'y vais pas tant que ça.

J : Et t'es peut-être toujours dans une idée de découvrir de nouveaux artistes, d'aller écouter... J'enfonce peut-être une porte ouverte mais c'est une connexion entre le lieux et ce qui va passer ?

A : Bah ouais ! La dernière fois on est allé voir Youl, à la Station pour le BP, y'avait Discos Capablanca, le mec de... enfin Hugo Capablanca... du label... Non, Discos Capablanca c'est le nom du label et lui doit s'appeler Capablanca j'crois et énorme claque quoi ! Donc évidemment, spontanément, tu le notes, genre lui oui. Mais ça j'trouve que c'est la bonne... Je le prends comme un truc positif, tu vois, d'être en teuf et d'avoir des moments de lucidité, en mode «Oula, ça il faut rester pour voir si c'est aussi bien que ça à l'être d'être».

B : Mais ça c'est une posture, j'pense que tu le fais depuis... Inconsciemment tu le fais depuis...

A : Ouais et puis avant, si c'était pas pour

la progra', c'était pour acheter le vinyle donc...

B : Et moi j'avais une ptite question, tu t'occupes de la production d'événements mais, en fait, on voit de plus en plus tes photos... Ex Luisa, c'est bien toi ?

A : Ouais, tout à fait !

B : Et est-ce que c'est pas une façon de t'exprimer sur ce que tu penses, enfin ce que tu veux que l'identité d'Androgyne, se soit ?

A : Si, carrément. Bah en fait, le côté... En fait, Androgyne, on défend beaucoup le côté communication lettré, essayer d'avoir une manière de s'exprimer qui soit accessible mais avec, en même temps, un vocabulaire qui soit précis et qu'on essaye de pas faire de faute d'orthographe... de parler bien et de... voilà. Mais ce discours, il est limité aussi, parce qu'en fait, raconter une histoire, voilà, y'a tout le monde qui sait faire pour prendre un truc, même mauvais quasiment et faire croire qu'il est bon... Enfin voilà... Plus ton offre est cohérente avec ce que tu racontes, mieux c'est. Mais la photo c'est vraiment beaucoup plus fort dans le contact avec les gens parce que beaucoup de gens ne lisent même pas ce qu'il y a écrit à côté et reçoivent l'image avec toute les interprétations qui peuvent en découler. Du coup de jouer sur des... On scénarise beaucoup nos shootings, enfin

t'as bien dû voir, on construit, on essaye d'imaginer une situation, d'illustrer une forme de lâcher-prise ou de créer une ambiguïté ou un malaise. Créer un malaise, c'est ce que je kiff le plus faire, que ça soit beau et insupportable, c'est idéal. Là vous allez voir le prochain programme qui va sortir... Il va être... [rires] C'est le plan macro d'une langue de bœuf !

J : Ah bah c'est ça, on l'a vu...

B : Il est pas sorti ce matin ?

A : Aaaah mais ça oui, il est sorti sur SPFDJ. C'est pas le programme. Le programme c'est... On l'a coloré avec du colorant... On a fait une fleur avec un poulpe aussi... pour Low Tracks. Et ça, c'est type, on s'est dit qu'on avait beaucoup exploité le corps et on va rester autour du corps et dans la matière, il y avait vraiment un truc à faire et d'autant plus si on arrivait à perdre les gens sur ce que c'était ou qu'il puisse s'en douter mais en même temps... Et, en plus, truc débile mais la langue de bœuf, collée dans sa barquette industrielle là, elle a des ptits trous là... C'est magnifique, c'est dégueulasse mais c'est trop beau [rires]. Et du coup, le prochain poster va être tout ce qu'il y a de plus malaisant mais en même c'est beau tu vois. Donc ce travail-là, il est vraiment cool et, ce qui est bien, c'est qu'on a tous aussi cette sensibilité-là et qu'on est tous prêts à y consacrer du

temps. Là, on vient de faire le shooting du Nouvel An, c'est Alice au Pays des Merveilles version sadomaso euuuh... qui est solide...! Et là, c'est Wonderland le thème du Nouvel An, cette année. Et c'est Thibault, qui est aussi Nina, qui est un travesti du Macadam qui fait Alice, et c'est Simon Longin en lapin en latex, avec un masque en cuir qu'on a commandé de Venise, c'est une pièce incroyable ! Ah il est là ! Et du coup ce qui est vraiment bien dans Androgynie, c'est que on a la capacité à financer ce genre de trucs. Le truc avec De Sagazan, ça nous a coûté un blinde mais... Ça nous a rien rapporté en soit, à part d'la fame tu vois !

B : Je pense pas que ça soit de la fame, en soit. En construisant votre image tout ça, c'est une construction qui touche beaucoup plus.

A : Absolument. C'est une forme d'investissement absolument pas palpable mais on remarque, quand même, que notre identité elle est de mieux en mieux comprise. Là, tu vois, on travaille avec des nouveaux gens, genre La Soufflerie, Le Lieu Unique, on a proposé... On avait un projet d'exposition avec La Soufflerie, j'ai envoyé mes photo De Sagazan, le mec de La Soufflerie m'a rappelé en m'disant «J'peux pas quoi... C'est trop dur !». Donc en même temps c'est cool aussi ! Nous on renie pas notre truc, je vais pas lui faire un shooting pour que ça rentre à La Soufflerie, donc bah

voilà... On le fait pas et puis c'est tout.

J : Je les vois toutes là [les photo donc les programmes accrochés au mur], je me dis qu'on les voit aussi souvent chez d'autres, c'est la ptite collection des programmes Macadam.

A : Ouais j'pense !

B : Ça me fait penser exactement à la prog' du Berghain, c'est toujours plus trash, toujours plus...

A : Ouais c'est clair, grosse inspiration. Après, nous, notre philosophie dedans c'est d'essayer d'être toujours créateur d'au moins... autour d'un sur deux, on en donne un sur deux.

B : Vous faites découvrir beaucoup d'artistes aussi.

A : Carrément. On fait ce rôle de programmation, on va dire, d'artistes mais on veut, nous aussi, créer des visuels. Mais ça du coup ça fait parti du fun.

J : Mais du coup, dans le groupe, c'est toi qui fait les photo ?

A : Ouais, moi je fais les photo et quand on crée, nous, des visuels, pour l'instant, ça a toujours été sur base photo donc, pour l'instant, ça a toujours été mes créa. Et certaines déstructurées, là tu

vois, ça c'est une photo à la base avec du travail Photoshop derrière. Mais du coup, généralement, ça se passe... Youl est très bon en veille sur les réseaux, que ce soit pour la musique ou pour la partie visuelle, ouais, du coup il dégotte beaucoup beaucoup d'Instagram ultra bizarres...! [rires] Donc on se fait des sessions où on se mate plein de trucs genre «Wouhaaar» ! Le gens ils ont de ces idées...! Là, on a vu des gens faire des trucs de martiens qui nous plaisent trop. Des transformistes en fait, qui sont à fond dans le futur alien en gros... Je sais pas si vous avez déjà vu...?

J : Mais si... Mais c'est un couple non...? Mais genre tout blanc...

A : Exactement ! Avec du latex et tout... C'est ouf !

B : Mais ça, un jour, t'imagines que ça pourrait prendre autant de place, ou presque, que le booking ?

A : Peut-être mais en tout cas... Enfin moi, y'a deux trucs qui me passionnent personnellement, c'est la photographie et la poésie. J'écris aussi pas mal, pour moi. Enfin, là tu vois, je vais avoir mon premier écrit qui va être publié par le MAP, le Magazine des autres possibles, la prochaine fois là... Truc sur l'amour, sur la paternité parce que je vais être papa, je sais plus si je vous ai dit... Et du coup ça c'est des trucs... Enfin la photo,

d'abord le côté professionnel de la photo, c'est ultra excitant parce que je fais plein de photo et j'en ai des tonnes qui sont stockées et voilà... Donc de pouvoir les publier, c'est à la fois valorisant et à la fois je fais quand même ces photo-là avec l'étiquette Androgyne. C'est quasiment jamais arrivé que ce soit une photo que j'ai faite à côté, qui soit utilisée pour Androgyne. C'est quasiment que des photo que je fais en imaginant qu'elles vont être exploitées par Androgyne donc ma sensation de photographie elle est différente déjà que quand je suis en train de me promener tout seul pour faire des photo ou quand je fais des trucs pour Androgyne. Y'a plus de pudeur, on va dire avec mes photo perso, tu vois... J'ai pas d'Instagram perso enfin voilà... Donc là, il y a une question qui se pose en ce moment, c'est est-ce qu'on crée un média pour Ex Luisa... ? Les gars me tannent pour ça... Moi j'suis, à la fois chaud et, en même temps, j'ai l'impression que si je voulais être, vraiment, une personnalité artistique avec Ex Luisa, il faudrait que j'ai, aussi, un chemin parallèle à celui d'Androgyne. Il faudrait que j'ai l'Ex Luisa qui parle pour Androgyne et puis...

B : Oui, là, c'est trop entremêlé...

A : Voilà, du coup pour l'instant j'ai du mal à y trouver... Enfin moi je me sens pas totalement prêt pour ça. Et les écrits c'est pareil, pour l'instant, j'y suis pas du tout. C'est juste que là, il y avait un appel du

Magazine des autres possibles, ils avaient fait un appel en fait, ils avaient demandé aux gens de publier, enfin de proposer des poèmes liés à la vie nantaise, qui puissent être affiliés à un grand bâtiment nantais (j'habite le Corbusier) et sur une histoire d'amour mais libre, tu vois. Et il se trouve que quand Laëticia est tombé enceinte, en fait, ça a été très très dur, pendant, genre un mois, Laëticia elle était malade mais malade, mais genre c'était une catastrophe... Comme quelqu'un en grippe maximum pendant un mois quoi. Elle pouvait rien ingérer du tout, c'était hyper inquiétant, enfin... Et du coup c'est l'acupuncture qui l'a sortie de là... machin... et moi ça m'a beaucoup touché ce truc-là et donc j'avais écrit un poème qui est lié au fait d'être dans un espèce d'amour... imminent mais aussi hyper blessé par la réalité du truc. Et du coup j'ai proposé ce poème, du coup j'ai été pris. Mais tu vois il avait un sens... J'avais envie qu'il existe ce poème, c'est différent de plein de poème que j'ai écrit. Mais là, par exemple, quand on s'est planté sur DIES FASTI, moi ça m'a mis une bonne dose aussi, tu vois... C'est un peu mon projet aussi d'Androgyne, cette facette concert et, pareil, j'ai écrit, après ça, j'ai envoyé le poème aux gars, en disant «Bah voilà, c'est ça que je ressens.» [rires] Mais, tu vois, c'est pas sensé... j'ai pas envie que ça soit forcément public. Et pareil, si un jour j'ai envie d'écrire de la poésie pour qu'elle soit rendue public, à mon avis, j'aurais mon filtre, avec une

ligne artistique, en fait. J'crois que j'aime bien avoir une DA dans les trucs qu'on fait : faire des photo avec une DA, c'est cool, écrire avec une DA, c'est cool. Mais écrire spontanément... et se mettre... Ça expose beaucoup quand même...

J : Et là tu parles des DIES FASTI, est-ce que tu penses que ça va être dans le même schémas qu'une Gloria...? Vous allez un peu pousser le truc, continuer de voir si ça peut justement marcher ?

A : Déjà, on a commencé comme Gloria. C'est à dire que là on fait Vatican Shadow, celle qu'on va programmer la prochaine fois en janvier, elle aura pas un headliner aussi fat. La différence avec Gloria c'est que Gloria... Enfin je dis ça... En fait, à un moment Gloria on s'est dit «C'est le porte-étendard du club et on le fera toujours, soit déficitaire, soit à frais zéro», on s'est dit «On gagnera jamais un rond avec Gloria». Maintenant, c'est là où on gagne de l'argent. DIES FASTI, on se dit la même chose, c'est à dire, qu'aujourd'hui, on fait se projet-là parce que pour nous c'est une idée artistique encore plus absolue que l'idée du club parce qu'en fait nous, à la base, on vient de ces musiques-là et qu'on a envie de proposer aux gens d'écouter de la musique plutôt que de toujours la vivre, tu vois... Même si c'est la vivre aussi mais, justement, plutôt que de la danser, même si la danse est hyper importante. J'ai fait plein de trucs à Paris, des endroits où tu te pointes, tu tombes

sur un truc ultra expé, noise, quasiment inaudible et t'en ressors troublé parce que ton corps il a tremblé dans un sens où t'avais pas imaginé et putain... C'est ouf quoi ! Et ça, ça fait quand même partie de l'expérience de la musique quoi ! Et nous, on veut le défendre mais il va falloir réussir à le défendre, pour suffisamment de gens qui viennent se retrouver dans cette pratique, quand même un peu... De la musique de niche, un peu expérimentale, dans un lieu lointain, en semaine...

B : Moi je sais que... Revenir dans le centre ville après... Il est minuit / minuit et demi... Tu tombes sur les gens qui vont au Warehouse...

A : C'est ça... Après tous les trucs vont dans le bon sens. C'est à dire qu'il va y avoir le Navibus qui va exister, les transports vers Chantenay sont de plus en plus actifs, il va y avoir la Brasserie qui va ouvrir à côté de Chantenay qui, à priori, ne sera pas ouverte que le weekend. Donc en fait il faut une vie de quartier pour ces trucs-là.

J : Oui et puis là vous avez quand même déplacé l'horaire parce que vous aviez déjà testé le format du jeudi...

A : Ah ouais mais là c'était un mauvais calcul. On était sur une proposition festive, à un moment où, nous, on se positionne pas sur une offre étudiante. Donc en fait, on avait juste en tête que

la ville de Nantes est grande et qu'il y a des gens qui aime de la musique précise pour faire la fête un jeudi soir... Mais en fait, c'est gens-là il y en pas beaucoup faut croire... Donc on a quand même bien morflé sur ce truc-là !

J : Oui et là l'horaire des DIES FASTI va peut-être être plus abordable.

A : Oui, cette position là, elle est plus aboutie, en soit. Parce qu'elle propose un horaire concert. J pense qu'on a montré qu'on était capable de scénographier, de scénariser le Macadam. Donc après que t'as montré ça... Mine de rien il y avait la mairie de Chantenay, y'avait le programmateur du Lieu Unique, y'avait l'assistante programmation de La Soufflerie. Donc c'est un échec qui n'en ai pas un : si un échec c'est d'avoir personne dans son club, on a pris une taule mais si un échec c'est de se tromper artistiquement, bah là on est sauf quoi ! Donc, une fois que ça c'est fait, le ressenti il est quand même positif : on a réussi notre scénographie, on a réussi notre proposition et les gens qui étaient là on les a convaincu donc une fois que t'as mis ça bout à bout, tu peux être triste parce que t'as perdu de l'argent.

J : Et là tu parles un peu d'acteurs nantais dans le cadre de la «nuit nantaise légale». Nous on se posait aussi la question de comment vous vous positionnez, justement parce que vous avez pris la

voie du «légal», du club, en acceptant toutes les contraintes, les normes, etc. Est-ce que aujourd'hui vous vous y retrouvez ? Ou est-ce que ça vous titille aussi de pousser plus loin ?

A : Non. Ça nous inquiète ce que va devenir le légal, c'est plutôt ça qui... Voilà. Si t'as question va dans ce sens-là. Mais j'suis pas sûr qu'on se sentirait bien à jouer les gros punks et à dire «On prend tous les risques». Parce qu'en fait, c'est toujours dans l'idée de savoir est-ce que tu proposes quelque chose qui est dans la cohérence de ta ville, de ton endroit, tu vois. Nous on a envie aussi... On a jamais voulu se mettre la mairie à dos, on a jamais voulu aller envoyer la police se faire voir, tout ça. Enfin, voilà, tout le monde existe là-dedans : la mairie elle fait son job, la police elle fait son job. Voilà et il y a des critiques partout mais nous, si on fait une proposition, c'est pour intégrer un tout, à priori, c'est pas pour incarner un truc... Parce que nous, en fait, on a l'impression que notre combat on le mène déjà en proposant une forme de divertissement nouvelle. Si on nous interdit de faire ça, bah... y'a des chances qu'on arrête en fait. Donc je sais pas. Peut-être que ça nous foutra suffisamment la haine pour qu'on change de posture. Enfin, en tout cas, pour l'instant, on est plutôt là à regarder ça en se disant «Mais ils sont cons !». Là, c'est tenter de retirer des choses aux gens qui ont toujours été attaché au mode

de fonctionnement d'un homme. Dans toute l'histoire de l'humanité, la fête elle a toujours échappé à l'autorité. C'est un espèce d'éternel combat, qui fait mourir des choses pour qu'il y en ait d'autres qui se créent. A mon avis, s'il arrivent, d'une façon ou d'une autre, à mettre en danger le Macadam ou même Androgyne, sans doute que ceux qui prendront la relève, ça sera des gros tarés parce qu'en fait, ils voudront se venger du truc. Donc si c'est nous, bah ça sera nous. A priori, vu nos personnalités, nous, on est pas des guerriers, tu vois on est pas des gens qui vont se battre... On est plutôt des gens qui défendent des idées... Tu vois, moi je cherche ma place, en ce moment, aujourd'hui... Je me suis inscrit à des asso, récemment pour trouver mon chemin personnel. Mais tu vois, moi je préfère contribuer à une asso en écrivant leurs papiers, plutôt qu'en allant jeter des pavés dans la gueule des CRS, tu vois... Parce que je suis pas comme ça.

J : Mais là, vous le ressentez en ce moment... concrètement ?

A : Ah bah ouais... Là, tout le monde nous tourne autour. Mais après, nous on veut toujours du contact, du dialogue. Voilà, cette même femme qui est en train d'entamer ces démarches-là, elle était invitée à DIES FASTI, elle a envoyé un représentant. Y'a un capitaine de police qui est passé à Gloria, à dix heures moins le quart, juste avant, pour voir si

on était effectivement ouvert avant 10h. On était ouvert. Il s'est pointé, il a fait le tour du club, en habit de flic, capitaine de police de Valdeck, il a fait le tour... [rires] Laurent, bon joueur, il lui a fait visiter et puis il lui a offert un coup. Donc voilà, on sent bien que l'étau se resserre et, en même temps, nous, on arrêtera juste pas. Donc ce qu'on s'est dit c'est que si ça devait arriver qu'on nous oblige à ouvrir Gloria à 10h, ça nous permet de faire la nuit déjà, avant. Donc, en gros, on essaierait de faire le truc le plus venter possible qui fasse minuit-7h, 10h on finirait peut-être à 2h du mat' derrière histoire de bien casser les couilles à tout le monde tu vois. Donc en fait, nous, notre combat, il sera plutôt comme ça. De dire «Essayez de nous empêcher de faire une fête qu'on réussie déjà pour qu'on fasse une fête plus dure». Mais après, sincèrement ça nous fait chier. Parce que de se faire mettre à défaut sur un projet comme ça... C'est pas comme si on était un lieu de deal avéré, pour problème de recèle et avec deux morts dans le dernier mois, évidemment qu'on peut nous emmerder. Mais pas du tout. Donc là c'est juste que tout le monde serre les rangs, la préfecture et la mairie chacun se méfie de l'autre et le premier qui se trompe, il prend. Nous, la mairie est plutôt avec nous ; la préfecture... j'ai hâte de voir. [rires] J'suis pas sûr. Donc là, typiquement, Gloria 24h, on a aucune autorisation mais par contre y'a aucun texte qui dit qu'on a pas le droit.

J : Et surtout vous êtes sur du privé ? Non ?

A : Non tu peux pas. Si t'as une communication publique, une billetterie, et tout, t'es obligé de suivre les règles. Mais en fait, dans tous les textes... et on s'est rencardé, tu vois, on est très proche de BarBar donc on bosse pas mal quand même sur ce truc-là. Mais un établissement de nuit, type discothèque, a l'obligation de n'avoir plus personne dans son établissement à 7h du matin mais, par contre, y'a aucune consigne sur l'heure à laquelle tu ouvres. Nous on a choisi d'ouvrir à 7h pour aller jusqu'à 22h, là on va faire 7h-7h. A priori, on peut pas nous en empêcher donc si on nous en empêche, ça veut dire que la préfecture fera un arrêté spécial pour Gloria. Donc si on en arrive là, nous, ça va aussi pouvoir faire un argument, en terme de communication, justement là de dire «Il se passe un truc, il va falloir militer». Mais nous, on militera par la fête et par le truc légal du Macadam, on est loin de proposer un technival.

B : Justement on pensait à ça, sur le positionnement «politique», vous prenez pas des engagements directs, genre je pense à la mort de Steve, voilà, qui est un événement récent. Il y a beaucoup beaucoup de collectifs qui l'ont affiché, et vous non ?

A : Alors ça, ça a été un gros débat interne, entre nous, on a pas réussi à trouver notre chemin à trois, c'est surtout ça qui s'est passé. Et on s'est dit que plutôt que de prendre une parole qui ne serait pas unanime, on avait plutôt intérêt à ne pas parler. C'est surtout ça qui s'est passé. Après, c'était clairement dans notre secteur, dans notre ville, autour de la fête, autour de la danse, autour de toutes les choses qui nous concernent donc en fait, on s'est auto... on a considéré en fait que l'unanimité était nécessaire pour un tel sujet et du coup on a décidé de pas parler. C'était pas que agréable mais ça s'est passé comme ça.

B : Et du coup, ptite dernière question, pour l'instant Androgyne c'est au Macadam, est-ce que vous zieuté ailleurs ? Je sais qu'il y a eu Vox Low au Tremolino...

A : Ouais ! Y'aura sûrement un autre Trampo cette année, y'aura le Lieu Unique, à priori. Là, on fait une espèce de co-prod' un peu lointaine avec l'I. BOAT, prochainement, où Youl joue et nous on fait l'accueil costumé et tout.

J : Oui parce que pour l'instant, vous faites beaucoup venir chez vous mais vous...

A : Ouais c'est ça, en fait nous, on a peu de temps pour faire du booking de nos résidents aussi et puis ça demande tellement de taf qu'on fait plutôt que

de l'entrant, quand on nous propose de faire jouer des artistes. En tant que producteur, en fait nous, le pari cette année, c'est quand même de monter un Macadam européen, en gros, c'est l'idée. En fait, là, la prog' elle a pris une envergure nouvelle et on a envie que ce lieu devienne un endroit à visiter, en Europe, au même titre que nous on se bouge pour voir des clubs. Et bah si on arrive à installer ça, c'est à dire un lieu qui fait parler de lui et qui draine des spécialistes qui ont envie de voir et de le vivre, ça sera notre objectif du moment. Nous on a plein d'idées, pour Androgyne, à côté mais là on est déjà archi temps plein, en gros. On est full. Abstrack nous a proposé qu'on fasse une Station [Gare des Mines], là, ensemble, au printemps, on a hyper envie de le faire mais on s'est dit «Non, on peut pas... On peut pas aller faire une Station à Paris... Le taf... ».

J : Il y a aussi la question de l'indépendance, pour l'instant vous êtes encore pas mal pris avec Laurent, avec le lieu aussi, qui vous appartient pas, c'est une idée ça aussi... ? D'un lieu ?

A : C'est des pistes en fait... Mais c'est pareil, plus tu mets le pied dans l'engrenage, plus... Moi ça m'inquiète, en fait, d'un point de vue personnel, le fait d'avoir un volume de responsabilités toujours plus grand, d'engagement financier toujours plus grand. Parce

qu'en fait tu perds ta folie aussi, ta liberté artistique aussi. Rester un gros challenger en programmation et devenir vraiment responsable de la santé d'une structure, d'un lieu, un staff à 20 personnes... Voilà quoi. C'est un autre game. Donc voilà, nous cette année, on porte la moitié de la prog' du Macadam donc déjà, à notre échelle, cette année, c'est un gros gros game. Si on se trompe, on peut se faire très mal. On a recruté en plus, tu vois, y'a Anaëlle qui est quasiment à plein temps avec nous, là on cherche quelqu'un d'autre, y'a Ludo qui fait plein de boulot, on a des techniciens, machin... Notre zone de danger elle grandit à chaque fois qu'on grandit... Faut rester hyper libre quoi. Dès qu'on va perdre notre liberté bah... on va devoir faire des choix polis... enfin peut-être... peut-être pas...

J : Ok... Bon bah je pense qu'on a fait un bon tour ! Trop cool...

A : Ouais ! Bah cool !

B et J : Merci, merci beaucoup !

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TÉMOIGNAGES

Issus d'amis, de connaissances, de pratiquants des fêtes électroniques

Anaïs - De retour du Berghain

La première fois que je suis allée au Berghain c'était en novembre 2016. Je suis rentrée dès ma première tentative alors que j'avais du faire 2 soirées techno dans ma vie, je n'étais pas encore dans ce milieu, j'étais venue m'installer à Berlin pour mes études car j'apprenais l'allemand depuis le collège. Aujourd'hui je n'ai toujours pas compris pourquoi Sven, le fameux physionomiste, m'a laissé entrer car je n'avais pas les codes, mais je ne le remercierai jamais assez car à l'instant où j'ai mis mes pieds dans ce club, ma vie a changé. J'étais fortement alcoolisée durant ma première nuit au club du coup j'ai uniquement profité de la musique et du dancefloor, un son comme je ne l'avais jamais entendu dans ma vie : parfaitement réglé, les basses qui font réellement vibrer tout le corps, les enceintes sont gigantesques et pourtant on peut passer devant sans se faire mal aux oreilles. C'est lors de mon deuxième weekend que j'ai vraiment

vécu « l'expérience Berghain », j'avais déjà mieux saisi les codes, mon style vestimentaire avait déjà commencé à changer après un seul passage dans ce lieu, petit à petit je me suis mise à porter du noir au quotidien. Aujourd'hui encore, 3 ans plus tard, je m'habille encore en noir dans ce style si berlinois malgré mon retour en France. Ce deuxième j'ai également souhaité vivre ma première full expérience « drogue », je n'en prenais pas du tout avant mon arrivée à Berlin.

Ensuite j'ai toujours ressenti la même chose dans toutes mes aventures au Berghain qui suivirent. Ça me prendrait des pages à écrire ce que je ressens réellement dans ce club, du coup je vais le résumer à travers des mots clefs et mini-témoignages : le gigantesque stress à l'entrée comme si ta vie dépendait de rentrer dans ce club, la nudité, le désir, le péché, la peur, les ténèbres, la transe, la qualité musicale des DJs, les rencontres, la gentillesse des gens

malgré leur aspect si brut, peu de femmes, beaucoup d'hommes à poil, les tatouages, les chaînes, les harnais, du latex, du sadomasochisme... Je finirai mon témoignage sur le fait que j'adore me placer à gauche du DJ booth sur le dancefloor, car c'est la partie proche des darkrooms gays, j'aime bien être entourée de plein de grands hommes (les allemands sont très grand) à moitié nu mais tout en me sentant en parfaite sécurité.

Moi : Et petite question subsidiaire par curiosité tu as remarqué d'autres groupes placés à un endroit particulier du dancefloor ou du club, comme tu l'as remarqué pour les gays ?

Nan il n'y a pas d'autres endroits spécifiques à certains groupes, là c'est vraiment spécial vu que les darkrooms sont ouvertes sur la piste donc naturellement ils vont plus se mettre de ce côté! Sinon la population est moins «vénère» à l'étage au Panorama Bar car c'est de la musique house, et je peux aussi noter qu'au rez de chaussée il y a toute une pièce assez sombre pour s'allonger, se reposer, discuter sans crier (ce n'est pas une darkroom) et on y croise généralement les gens un peu plus fatigués ou en pause, qui cherchent à se couper du son quand le jardin n'est pas ouvert.

Un lieu vraiment très spécifique dans le club c'est le Lab.Oratory mais je n'y suis

jamais allée! Trop gay trop sexuel, je n'ai pas voulu m'imposer dans ce milieu qui n'est pas le mien (je suis pas un homme gay quoi hahaha) et être intrusive. Si tu arrives à trouver un témoignage du Laboratory, tu verras que c'est encore plus fou que toute l'expérience Berghain...

Charlotte - Retour d'expérience du Berghain

00:40, direction Berghain. Déjà cette ligne infini de ces gens vêtus de noir. Les regards se croisent, se dévisagent, de haut en bas. Qui de toi ou moi rentrera ? Tension dans l'aire, silence pour certain, impatience des pas qui piétinent. A 200m, face à nous, se dresse le grand bloc de béton qui nous juge et nous fait attendre mais que pourtant nous désirons. L'attente persistante fait monter les hypothèses, les paries statistiques, mais aussi le stress qu'on essaye de cacher. Tout est une question de stratégie... trop nombreux vous ne rentrerez pas, la couleur oublié, trop de noir tue le noir, soyez sévère et froid mais le hasard est toujours là...

01:30, verdict positif, ce soir nous danserons au Berghain. Une fois vêtue du minimum, le palais brutaliste nous invite avec ses marches majestueuses. C'est toujours le même effet grandiose ! La musique est brute comme le béton et nous accompagne dans notre ascension. Le volume augmente, petit à petit, et

la cathédrale de béton se révèle enfin. On dirait une immense rave dans une usine désaffecté des pays de l'Est. C'est beau ! C'est beau ! C'est beau ! Mais la satisfaction hautaine de faire partie des gens « in » qui marque le visage de plus d'un, nous rappelle qu'ici, ce n'est pas « fun ».

02:00, il est clair que notre attente a fait disparaître tous les effets de l'alcool. Presque plus d'argent dans nos poches et ici « cash only »... Plus qu'une solution : pour tenir, il nous faudra de la drogue. Mais n'est-ce pas ce que tout le monde fait ? Direction les toilettes du deuxième étage, où se rassemblent tous les vendeurs. Ils semblent se cacher mais pourtant tout le monde sait qu'ils sont là.

02:15, la système son est parfait, fidèle à sa réputation, et nous emmène dans son rythme. Parfois en haut, pour danser sur la techno tendant vers l'italo-disco du Panorama-bar, parfois en bas, pour rouler sur l'autoroute de la dark techno complètement indus. Ainsi, dans ce mouvement constant, dans ce flux de salle à salle, les gens se croisent puis se recroisent mais n'échangent rien, même pas un sourire.

04:00, les hommes chiens ont fait leur apparition. Ils déambulent parmi la foule en se suivant ridiculement les uns à la suite des autres, moulés dans leur combinaison identique. Les géants

bodybuildés et dégoulinant de sueur, tapant du pied comme des taureaux, ont eux aussi envahi le « dance-floor ». C'est étrange, mais on s'y fait.

06:00, bien que grande adepte du « Dark », ici c'en est trop. La noirceur n'a plus rien de fascinant mais est devenu dégoût. Dégoût d'une nature humaine plein de jugement, dégoût d'un individualisme trop fort, dégoût d'une tension mal saine. Nous partons pour rejoindre le Renate, où là bas, la soirée s'annonce « paillettes ».

Ludo - "Ma rencontre avec le Berghain"

C'est lors de mon tout premier voyage à Berlin entre amis, à 35 ans tout de même, que j'ai vécu cette expérience délirante.

Pour vous remettre dans le contexte, il s'agissait d'un séjour offert à mon homme. Nous étions accompagnés de quelques amis, tous passionnés de musiques électroniques et avec le diable au corps (le sheitan comme on l'appelle). "Chaud Chaud la Techno" comme slogan de ralliement, nous nous retrouvons régulièrement dans des soirées, en club ou en festival pour nous abandonner aux kick, beat, drop et autres bassline et se laisser aller sans retenue.

Notre programme est intense, 10 jours,

8 clubs, de jour, de soir, de nuit on est en mode marathon, on veut vivre l'expérience Berlin à fond.

Ce périple passe obligatoire par le Berghain, institution internationale de la techno. Ce club fait rêver tous les technoïdes mais faut il encore réussir à y entrer. Nous entendons tout et n'importe quoi sur ce droit d'entrée, être habillé en noir, look fetish, être muet et immobile dans la file d'attente, s'armer de patience et attendre jusqu'à 4h pour pouvoir obtenir le précieux sésame de ce lieu mystique.

Nous n'avons suivi aucune de ces règles et avons très bien fait.

Un dimanche matin d'août après une nuit très animée et sans avoir dormi nous décidons avec mon doux de filer au Berghain en duo. Equipé de minis shorts sports, chaussettes montantes, débardeurs, casquettes, baskets confort et lunette de soleil, on débarque sans chichi, au naturel avec l'idée qu'étant à la base un club gay ce serait la meilleure qu'on nous refuse le droit d'entrer.

Coup de chance à notre arrivée, la file d'attente est plus que raisonnable, 20 minutes de queue à peine où tout s'est bien déroulé. Pour être franc nous faisons moins les mariols durant les 2 dernières minutes de queue. Arrivé devant le physio, il me demande d'ôter

mes lunettes de soleil, me regarde avec un sourire quasi imperceptible et nous montre l'entrée du club avec un hochement de tête. Et ouais ni une ni deux on est entré au Berghain.

L'excitation monte d'un cran. 2ème étape, fouille, gommettes sur les téléphone (pas de photo ni de vidéo), on est habitué à ce rituel, on fait la même au Macadam, club techno dans lequel on bosse sur Nantes. Arrive le moment de la billetterie, le droit d'entrée est de 20 euros et ça les vaut. Sur cette 2ème partie l'accueil est froid et strict, on comprend bien qu'il ne faut pas sortir du droit chemin, pas encore.

Toutes ces formalités accomplies, nous pénétrons véritablement dans le club et tombons directement sur des amis parisiens que nous devons rejoindre. Hurlements de joie exacerbés par notre état et folles embrassades s'enchaînent. Sur la gauche le 1er club, "Le Panorama Bar", c'est une programmation plus "douce", plutôt techno house, avec des persiennes qui s'ouvrent à l'occasion laissant apercevoir le jour, quelques box cachés pour s'isoler (l'encainaillement et la consommation de stup y sont monnaie courante). Nous ne nous attardons pas, trop impatients de rentrer dans la salle du Berghain.

L'entrée se fait par un escalier avec un palier qui surplombe le club et là, c'est juste dément, un espace vaste, haut de

plafond, une qualité sonore sans rien à redire, un éclairage juste parfait, une odeur de fête, de corps, d'alcool et de luxure émane du bas. L'ambiance est sombre et métallique. Nous descendons au centre de la piste, reprenons quelques forces chimiques et attaquons une session de danse que je ne peux définir précisément. Les yeux fermés je m'abandonne au son qui tape si fort qu'il prend possession de tout mon être. Durant une dizaine de minutes j'oublie tout, qui je suis, où je suis, mes idéaux, mon mec, mon fils, ma vie, TOUT, le vide complet, juste le son et moi. Je reviens à la réalité, ouvre les yeux, les larmes me coulent, mon mec est là juste en face de moi, je lui susurre (enfin en réalité je lui hurle) : "j'ai trouvé mon paradis".

Nous continuons la découverte de cet endroit et filons au Garden (le club extérieur). Paillottes, ambiance plage et tropique, installation en bois et fer en font un endroit parfait pour danser sous le soleil, boire des verres, rire, décompresser de l'oppression que le club peut avoir, prendre une douche, un bain de soleil, chiller faire des rencontres ou draguer les personnages plus excentriques les uns que les autres qui composent cette masse de danseur(se)s. Encore quelques shooters, quelques déhanchements et vient le moment où la fatigue se fait sentir. Nous ne voulons pas continuer et tenir uniquement grâce aux produits, nous décidons de rentrer

heureux et épuisés.

Le dimanche suivant, comment dire... bis repetita jusqu'à 20h départ obligé pour récupérer nos bagages laissés dans une consigne juste à côté et filer fissa prendre notre bus retour à 21h direction Nantes.

Le Berghain c'est fait et on reviendra !

PS : nous n'avons pas tester les darkroom du Berghain (une prochaine fois peut être). Nous avons aussi laisser de côté le "Lab.Oratory", club extrême situé au sous sol il me semble et dont l'entrée est réservé aux hommes et aux pratiques de sexe extrême. Un jour peut être mais pas mon délire de tout mélanger. Je vais au berghain pour danser et partager des moments de fêtes entre amis, le sexe extrême c'est pour ailleurs mais ne jamais dire jamais :)

Antoine - L'ecstasy, amour universel

Je m'étais perdu dans la foule, je dansais seul, quand soudain Marius sort de nul part et me glisse une tête de Donkey Kong [pilule d'Ecstasy] dans la main. Il disparaît dans la seconde en marmonnant un truc incompréhensible dans mon oreille.

Avec la chaleur qu'il faisait déjà le petit bout de sucre qui que j'avais dans le creux de la paume commençait à fondre. Il fallait que je trouve quelqu'un pour

le partager avant qu'il ne se désintègre. 180mg de MDMA en un coup pour un seul corps c'est vraiment une idée risqué ! C'est la que j'ai rencontré Marine et Arthur, je les connaissait pas mais il était là a coté de moi souriant, essayant de danser, mais légèrement importuné par leurs vêtements chaud qu'il n'avait pu mettre au vestiaire plein du club.

Dans le son, tant bien que mal je leurs demande s'ils n'avaient pas trop chaud, je leurs parle aussi de la chaleur du bout de sucre que j'ai dans la main, on arrive vite à se comprendre et on se mets d'accord pour se le partager en trois. Il faisait chaud et il venait tout les deux de me faire confiance et on avait tous pris plus ou moins la même chose. C'était partit. En prévision de la forte vague de chaleur qu'allait nous donner la MDMA, je leurs proposais de mettre leurs manteaux dans ma cachette secret. Un peu gênés et inquiet pour leurs effets personnelles ils déclinent l'offre. A mon tour je disparaît et On on se perd de vue.

Le son tape, la folie est à son pic. Je suis en train de danser et quand soudain dans la foule j'aperçois mes deux acolytes, il me reconnaissent aussi et on se saute immédiatement dessus. Pour eux comme pour moi c'est le pieds ! On est sur le point de monter et une connexions étranges entre eux et moi s'est installé. On danse mais surtout on est content d'être proche les uns des autres.

Ce gars et cette fille sont amoureux, ils

son venus ensemble au club. Et tu sais dans tout les clubs du monde y'a souvent ces gars qui sous l'effet des produits font de la merde car l'ecstasy te donne envie d'embrasser tout le monde et beaucoup souvent ne savent pas gérer leurs conso et font de la merde. Voila ! Mais là ce qui était plaisant c'est qu'il a direct compris qu'il n'y avait aucun sous entendu sexuelle ou un quelconque jeux de séduction.

Que j'étais pas la pour m'intéresser à sa femme mais que c'était bien eux deux que je trouvait beau et sympa ! C'est la que je me suis de nouveau préoccupé de leurs bien être. Ils étaient toujours avec leurs manteaux. Ils crevait de chaud. La confiance et la bienveillance étaient au point entre ce couple et moi, il m'a alors fallut qu'un signe mimant un manteau pour qu'ils acceptent finalement de me les confier. Et en un éclair ces derniers se retrouvèrent en sécurité. La chaleur de leurs corps se régulait mieux désormais, On a continué comme ça pendant des heures encore. C'était beau. Quand ils sont partis ils voulait me saluer, je les rataient et on a fini par s'envoyer des cœurs par message et à six heures je recevait une photo d'eux, ils était souriant, les yeux grands ouvert.

Depuis, je ne les ait pas encore recroisé pour de vrai, mais je suis sûr que l'on se reconnaîtra.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Meet me at the club

Mémoire de Master sous la direction de Laurent Devisme

École d'architecture de Nantes

2020

Joséphine Coutand

Ce mémoire traite de l'expérience du club : ces lieux animés par la musique électronique, par la danse, par l'ouverture d'esprit, ces lieux marqués par une véritable culture de la fête - presque une religion . Il parle des gens qui l'éveillent au début de la nuit et le font pulser jusqu'au petit matin : ce qu'ils ressentent, ce qu'ils vivent, ce qui les motive.

Ce mémoire se veut être un reflet de l'expérience spatiale et sensorielle qu'est celle du club : une expérience immersive pour le lecteur, à l'instar de celle du clubber de sortie. Le but ici n'est pas de convertir à cette pratique ni même d'en faire l'apologie mais de montrer que ce qui se joue dans ce théâtre nocturne n'est pas simplement récréatif mais porte aussi de véritables idéaux sociaux.

Mémoire de Master sous la direction de Laurent Devisme
Ensa Nantes - Joséphine Coutand

- 2020 -